RONNIE SPECTOR BYE BYE BABY !

rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

SPIRITUALIZED
STEVE HARLEY AND COCKNEY REBEL
THE WRECKING CREW
LES IDOLES

MES DISQUES À MOI
KIEFER SUTHERLAND

MAXWELL FARRINGTON
SILVERBACKS
METRONOMY
JB HANAK
LAST TRAIN
RACHEL NAGY
MEAT LOAF

●●●

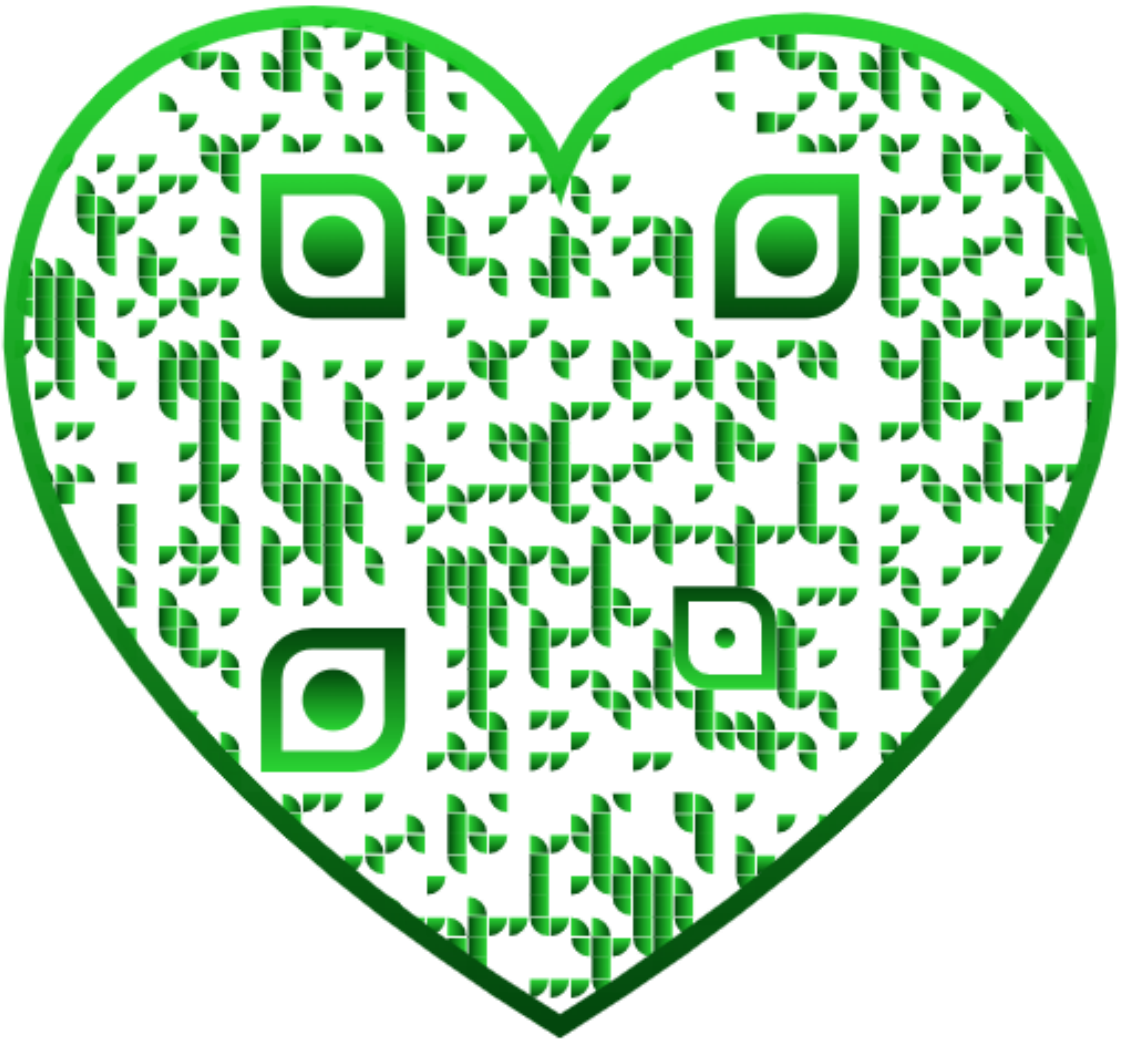
LOU REED 1972

WILD SIDE STORY

MARS 2022
N°655 / 6,70 €
MENSUEL
BEL 7,40 €
LUX 7,40 €
SUISSE 11,40 CHF
PORTUGAL CONT 7,60 €
ITALIE 7,60 €
ESPAGNE 7,60 €
CAN 11,60 $ CAN
DOM 7,60 €
NCAL(S) 1000 XPF
POL(S) 1120 XPF
ILE MAURICE 7,60 €

L 19766 - 655 - F: 6,70 € - RD
Editions Larivière

ROCK&FOLK N°655 ★ MARS 2022 ★ LOU REED



ROCKIN' 1000

INVITÉ

AVEC
PHILIPPE MANŒUVRE

ROCKIN' 1000 LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADEFRANCE®

★ 14 MAI 2022 ★

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

STADEFRANCE.COM

Le Parisien · rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK · leader Rockruteur de talents

CRÉATION Alphabet! CRÉDITS CLEMA - VASYL - ANTON - LIGHTFIELD STUDIO - AARSTUDIO PHOTOS RISELEY - MADDICHUK - PEPSCOSTUDIO - SMONOVSKI - RAMPIXEL | STADE DE FRANCE® - MICARD, ZUBLENA ET ASSOCIÉS - ARCHITECTES ADAGP - PARIS 2018 N° DE LICENCES 3 ESP PROC - DIFFUSEUR 2 1077289 | PRODUCTEUR 2 1077289

Edito

“Doo do doo do doo do do doo…”

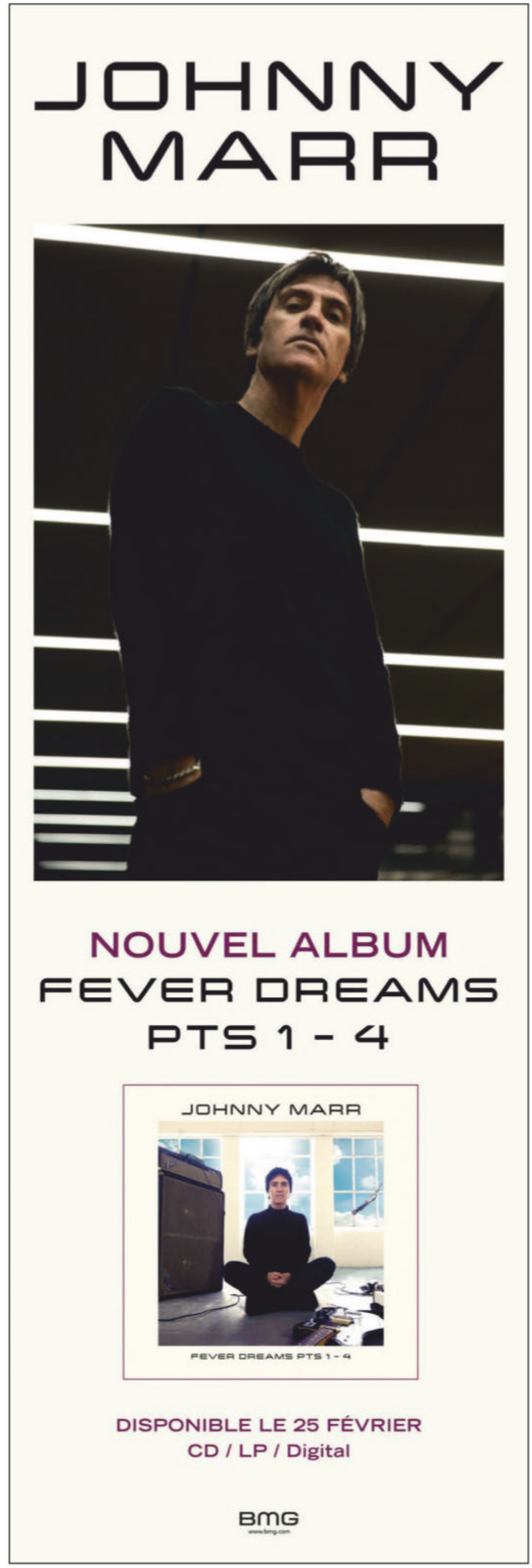
1972, donc.
Le moment est important. Historique.
Deux ans plus tôt, Lou Reed avait mis fin à l’odyssée noire de *son* Velvet Underground. Balancer ses fréquentations. Warhol… — dont, soit dit en passant, “Silver Car Crash (Double Disaster)” s’est vendu 105 millions de dollars en 2013… Combien vaut une chanson de Lou Reed ? — Puis retourner chez papa-maman et travailler à la compta… Ce Velvet Underground tellement important pour si peu de gens à l’époque… Mais mythologique. Tellement. New-yorkais vachement, mais avec ces références du Vieux Continent que chaque Américain devrait avoir.
Et c’est justement cette Europe que Reed va choisir pour relancer sa carrière. En tout cas pour en commencer une autre. En solo. En Lou solitaire (il fallait la faire). Et connaître le succès.
Le 29 janvier, Lou Reed frisotté et quelque peu replet, joue à Paris. Au Bataclan. Rondouillard, il n’allait pas le rester très longtemps. Les dealers allaient se charger de sa surcharge pondérale. Et c’est ainsi que, dès la fin de l’année, on verra ses joues se creuser et ses yeux se cerner. Comme sur la photo surexposée de la pochette de “Transformer”. Le disque qui clôturera son année 1972 et lancera définitivement le Lou dans la bergerie (il fallait la faire aussi, si, si). Surexposé, comme il allait le devenir. Avec David Bowie à ses côtés, son plus grand fan. Costumes à brocarts, et puis les fantastiques tenues de cuir et les mini-blousons cloutés allaient surgir. Maquillage de Pierrot junky. Lunettes miroir et cheveux ras peroxydés. Les ongles vernis noirs.
Comme pour anticiper le punk.
Visionnaire…
Le problème avec Lou Reed, on le sait, c’est qu’il fut malheureusement aussi visionnaire des années 1980 semble-t-il. Portant le mulet très tôt. De petites bésicles insignifiantes, de mauvaises guitares et les manches de ses vestes relevées. Ou des T-shirts rentrés dans le pantalon comme ce soir de 1993, à l’Olympia. Avec Cale, Morrison et Tucker. On s’en souvient. Ce fameux soir.
Le Velvet Underground reformé…

Mais 1972 est donc l’année de la transformation de l’art et de la gueule du Lou (il fallait pas la faire ?). Du transformisme qui n’est pas qu’un art du déguisement, n’est-ce pas, mais également, pour faire vite, une théorie de l’évolution d’avant Darwin. Transformer, depuis les années 1980, ce sont aussi des jouets. Des voitures qui se *transforment* en robot.

1972 aura vu mourir Maurice Chevalier dès le premier janvier.

Et Lou Reed se transformer, donc.

VINCENT TANNIÈRES



RETROUVEZ TOUS LES PODCASTS SUR

rocknfolk.com

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application rock&folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écoutez sur rocknfolk.com deezer TUNE IN radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 655

Parution le 20 de chaque mois

In memoriam

Nicolas Ungemuth **RONNIE SPECTOR** 10

Eric Delsart **RACHEL NAGY** 16

Olivier Cachin **MEAT LOAF** 18

Mes Disques A Moi

Olivier Cachin **KIEFER SUTHERLAND** 20

Tête d'affiche

Eric Delsart **SILVERBACKS** 24

H.M. **LAST TRAIN** 26

Olivier Cachin **METRONOMY** 28

Eric Delsart **MAXWELL FARRINGTON** 30

Jérôme Reijasse **JB HANAK** 32

En vedette

Jean-Emmanuel Deluxe **SPIRITUALIZED** 36

Agnès Leglise **THE WRECKING CREW** 40

Story

Benoît Sabatier **STEVE HARLEY AND COCKNEY REBEL** 44

En couverture

Christophe Ernault **LOU REED** 50

La vie en rock

Patrick Eudeline **LES IDOLES** 58

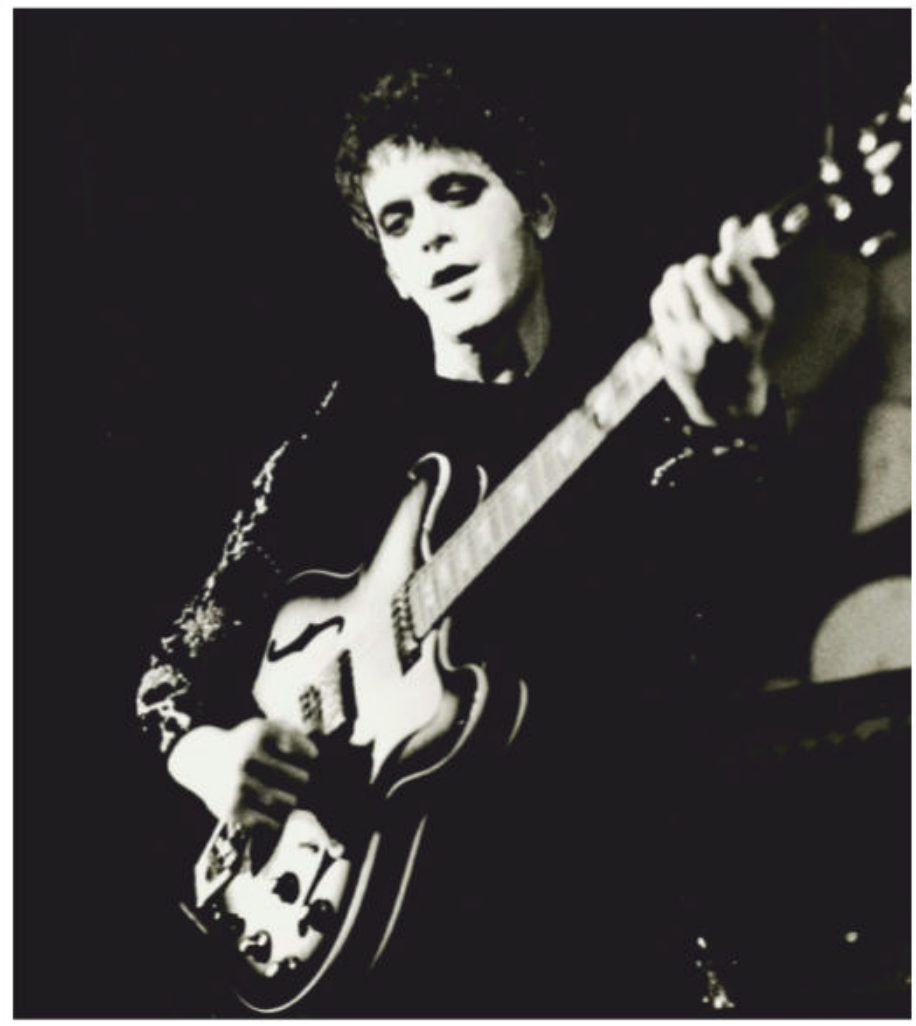
Ce numéro comprend
le programme Rock The Piste 2022
collé en page 35 sur une partie
des diffusions kiosque et abonnés.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : MICHAEL OCHS ARCHIVES/ GETTY IMAGES - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Sarah Piantadosi - DR

36 Spiritualized



50 Lou Reed

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 129,44 €, prélèvement mensuel : 5,75 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Finlande, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,03 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Patches, vestes en jean, sac US

Illustration Jampur Fraize

Encore et encore

L'album de l'année 2021 ?
Sans conteste, The Felice Brothers, "From Dreams To Dust".
Des frissons de bonheur en l'écoutant, et en l'écoutant de nouveau, et en l'écoutant de nouveau.

JEAN-FRANÇOIS MILLET

Woke'n'roll ?

Pour la première fois cette année j'ai pu lire le mot *"boomer"* dans vos pages. Sont-ce les prémices d'une nouvelle orientation plus *woke* de votre journal ? L'affaire est sérieuse et il faut se questionner. Soit le rock a toujours été à l'avant-garde du militantisme racial et/ ou transgenre, mais il va falloir qu'il accueille rapidement le non genré sous peine de ringardisation instantanée. Surtout, j'ai hâte de lire un article du genre *"Les micro-agressions dans le rock'n'roll, faut-il interdire les pogos ?"*.

ZOCKOR

Mauvais poil

Pourquoi Bowie en couverture au regard de l'édito, article et interview (Bowie reste quand même très silencieux ces temps-ci...) consacrés au Rod flamboyant qui méritait largement cet honneur ? Cela m'a hérissé le poil.

MEL DELACROIX

Les mots justes

Encore une ! Et pourtant, s'il en était besoin, les mots justes de Sterling Campbell rappellent combien les 3 187 couvertures de Rock&Folk déjà dédiées au génie Bowie étaient justifiées.

BERDULEU

C'était mieux avant ?

C'est franchement super ! Abonné depuis un certain temps, je découvre sur mon iPad la version électronique et les liens vers les albums ou les morceaux chroniqués, vers les nouvelles parutions des groupes interviewés, vers tout ce qui constitue, en fait, le volet musical de ce que vous écrivez... En fait, non, c'est naze !
Je me revois, il y a un certain temps, visitant le marchand de journaux pas loin de chez moi, regarder les différentes unes, celles qui m'attiraient le plus avant même de regarder le nom du magazine (à l'époque, les unes n'étaient pas constituées uniquement d'artistes en réédition, mais surtout de nouveautés, hein, si vous voyez ce que je veux dire), puis de le dévorer en une seule fois, de partir à pied, en bus, en roller ou en skate vers le magasin de disques en centre-ville, trouver les disques chroniqués dans les bacs, les écouter dans le magasin et en faire profiter les autres clients vu qu'il n'y avait pas encore de stand d'écoute, et d'acheter selon la pochette, l'intro du premier morceau ou l'avis du vendeur (oui, jadis, les vendeurs avaient des avis et Fnac était encore agitateur depuis 1954 !), puis de rentrer chez moi et d'en faire profiter la famille, les potes, les voisins à l'insu de leur plein gré ! Ah, c'était vachement mieux avant ! C'était chouette, même !
Mais qu'est-ce qui m'empêche de faire pareil de nos jours, pas grand-chose en fait... Moins, voire plus, de magasins de disques, mais des marchands de journaux, il y en a encore... Faut juste faire un peu plus d'efforts, c'est ça, des efforts ! Ce n'est quand même pas la mer à boire pour que vive encore longtemps notre passion pour la musique. Alors merci de continuer à faire ce que vous faites, en mettant un peu plus les nouveautés en une et pas seulement les réédités !
Meilleures salutations (c'est con, mais musicalement, ça veut rien dire !).

SÉBASTIEN

Enigme

Je suis un lecteur régulier de votre revue et apprécie particulièrement les chroniques et articles d'un certain ou une certaine H.M. sur la pop et le rock français d'hier et d'aujourd'hui.
Mais qui se cache derrière H.M. ?
Un/ une responsable de la chaîne des magasins H&M ?
Hervé Morin ? Henri Michel ?
Merci de répondre à ma curiosité...

LAURENT

Le loup des steppes dunkerquoises

...Passionnant ce hors-série Rock Français de décembre... Comme vous êtes des journalistes malins, votre édito dégoupille et neutralise bon nombre de grenades prêtes à vous être jetées... Je me permettrai même d'y abonder en me demandant si, dans tous les groupes cités, il y en a un capable de rivaliser avec l'excellent rock français "Lili Voulait Aller Danser" de... Julien Clerc ! Tout de même, Elli et Jacno en couverture, ça a dû faire grincer des dents aux ex-Little Bob Story restés sceptiques après les avoir rencontrés sur un bateau trans-Manche entre deux dates... Comme d'habitude, Trust, parfois cité, reste aux oubliettes, idem pour Stocks, Ganafoul ou Ocean, trop boogie blues pour vos oreilles les groupes lillois et lyonnais, et le côté zeppelinien de chansons comme "Rock'N'Roll" ou "Dégage" vous a échappé dans les excellentes compositions du regretté Robert Belmonte et de ses acolytes... Je suis persuadé qu'ils auraient mérité autant de pages que Métal Urbain ! Adolescent dans les années 1976-1981, tout en haut de France, dans les steppes dunkerquoises, six disquaires en ville à l'époque ! Patches, vestes en jean, sac US et une MJC active pour faire jouer des groupes locaux, régionaux, voire parigots comme Rock'N'Roller ou LBS en 1975 et 1976... Je me souviens que Best et Rock&Folk m'ont fait aimer le rock français par leurs articles élogieux sur le "High Time" de Little Bob, le "Saturday Night" de Ganafoul, les premiers Trust, Téléphone et Bijou... Diable, c'était il y a quarante ans.

FRED GHEWY

Inspecteur de police

Le numéro 654 de février 2022 semble bien mince... Pourtant le contenu répond présent (Idles, Cat Power, Miles Kane, Mes Disques A Moi...), tout y est ! De prime abord, me semblant moins épais que d'habitude, j'ai pensé qu'il manquait des pages au magazine, erreur de l'imprimeur, mais non. Après, j'ai eu l'impression que la taille de la police d'écriture avait été amoindrie... C'est peut-être pour ça ! Il faudrait voir à augmenter la taille de la police... En revanche, on ne pouvait pas manquer le *"Envie de Kane"*, écrit avec une taille de police acceptable, qui m'a fait sourire.

DJÉ FRAIS

L'amour est dans le prêt

Un célèbre organisme de crédit (non, pas celui avec le bonhomme vert) illustre sa dernière pub télé avec "Un Autre Monde" de Téléphone... Bah non, les mecs, vous vous êtes gourés : il fallait bien sûr choisir "Argent Trop Cher" !

ANTONIO

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com Chaque publié reçoit un CD

FILMS, DOCUMENTAIRES, MAKING-OF, CONCERTS

LA 1ÈRE PLATEFORME SVOD DÉDIÉE À L'UNIVERS DU METAL ET DU ROCK

The Pit

HELL ON DEMAND

Pour **6€/mois** ou **66,6€/an**, THE PIT propose ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs :
une offre de contenus 100% musiques saturées conçue par des Metalleux, pour des Metalleux.

Télécharger dans l'App Store · DISPONIBLE SUR Google Play · orange TV d'Orange · AirPlay · Chromecast

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ALAIN BASHUNG
"Live 81", capté en mai 1981 à Troyes, sortira en CD et vinyle, regroupant des classiques du rocker disparu : "Je Fume Pour Oublier Que Tu Bois", "Gaby Oh ! Gaby"… et agrémentés de deux titres, "Milliards De Nuit Dans Le Frigo" et "Elsass Blues", enregistrés la même année à Melun. Dans les bacs le 18 mars.

CRUMB
Le quatuor de rock psychédélique de Brooklyn, formé par Lila Ramani, Jesse Brotter, Bri Aronow et Jonathan Gilad, jouera à Paris au Point Ephémère le 19 mars.

CYPRESS HILL
"Back In Black", le dixième album des Californiens, est annoncé pour le 18 mars. Sen Dog promet un "*retour aux racines*".

FESTIVAL BLUES AUTOUR DU ZINC
Morcheeba, Feu! Chatterton, Natalia M King, The Brooks, Jesse Lee & The Alchemists seront au programme de la vingt-septième édition du festival beauvaisien du 17 au 27 mars.

FESTIVAL BORDEAUX ROCK
Pour la dix-huitième édition, du 10 au 12 mars, Thurston Moore Group, Kap Bambino, Shame, Peter Doherty & Frédéric Lo… se produiront dans la salle des Fêtes du Grand Parc.

FESTIVAL ROCK THE PISTE
Pour sa dixième édition, le festival d'altitude accueillera notamment Trust, Gaëtan Roussel, IAM du 13 au 19 mars prochain, aux Portes du Soleil.

FRANZ FERDINAND
Les britanniques menés par Alex Kapranos annoncent leur premier best of, "Hits To The Head". Il renfermera dix-huit succès de "Do You Want To" à "Take Me Out", ainsi que deux inédits, "Billy Goodbye" et "Curious", et sortira le 11 mars prochain.

GILLA BAND
Le quartette irlandais Girl Band, nouvellement rebaptisé Gilla Band, donne rendez-vous le 28 février à l'Elysée Montmartre. Les Dublinois ouvriront la soirée pour Idles.

Crumb

Photo Third Pupil - DR

Franz Ferdinand

Photo David Edwards - DR

GHOST
Les grimés et masqués suédois sont de retour avec un nouvel album, "Impera", qui revient sur le côté "*le plus sombre*" des deux années passées, "*la chute des empires de merde et la montée des bons",* dixit Tobias Forge. L'album sera en vente dès le 11 mars. Ils le défendront dans la foulée sur la scène de l'Accor Arena de Paris le 18 avril.

GRETA VAN FLEET
Pour le soixante et unième anniversaire de la SG, Gibson s'associe au guitariste du combo américain Jake Kiszka.

JOHNNY HALLYDAY
A saisir ! Véhicule modèle 2001 Audi A8 W12 6.0L, couleur noir ébène, intérieur cuir beige zibeline, 192 000 km, en très bon état. La berline de l'Idole sera mise en vente aux enchères (lot 188) chez Artcurial (Paris) le 18 mars. Prix de départ : entre 25 000 € et 55 000 €.

JEREMY IVEY
La tendre moitié de Margo Price annonce son troisième opus "Invisible Pictures". Précédé du très personnel "Orphan Child", il verra le jour le 11 mars.

JOAN JETT
Pour célébrer les quarante ans de "Bad Reputation" et "I Love Rock'N'Roll", la marque Epiphone crée une nouvelle guitare électrique sobrement nommée *Joan Jett Olympic Special*. Inspirée par l'instrument fétiche de l'Américaine, elle est disponible partout dans le monde et sur www.epiphone.com.

LA LUZ
Les donzelles sont contraintes d'annuler leurs dates de mars de leur tournée en Amérique du Nord, en raison du diagnostic d'un cancer du sein de la guitariste et compositrice Shana Cleveland.

LEMONHEADS
Le deuxième album “It’s A Shame About Ray” du combo américain natif de Boston, mené par son leader Evan Dando, unique membre originel, fêtera son trentenaire avec une réédition Deluxe en quatre déclinaisons : une version Deluxe “livre relié”, version double LP et CD, standard LP et CD, et vinyle violet. Contenant des titres essentiels, des inédits, faces B, démos, photos inédites et de nouvelles notes de pochettes, à découvrir dès le 4 mars.

LOS BITCHOS
Les rockeuses sous influence cumbia se produiront en avril sur la scène de la Maroquinerie (Paris) le 9, et au Connexion (Toulouse) le 16. L’occasion de (ré)entendre leur dernier-né, “Let The Festivities Begin!”, produit par Alex Kapranos.

MIDLAKE
Après huit années de pause, le quintette texan sort du silence, avec un cinquième opus : “For The Sake Of Bethel Woods”. Onze chansons produites par John Congleton (St. Vincent, Sharon Van Etten) et disponibles à partir du 18 mars. Ils les divulgueront au public parisien le 3 avril à l’Alhambra.

KEITH MOON
Le chanteur Roger Daltrey et le guitariste Pete Townshend sont les producteurs exécutifs du biopic “The Real Me” (titre provisoire) consacré à leur agité de batteur, mort d’une overdose en 1978. Le tournage doit débuter en juin.

LEE SCRATCH PERRY
Disponible en streaming sur The Criterion Channel, le documentaire “The Upsetter: The Life & Music Of Lee ‘Scratch’ Perry” (2008) relate en images et à travers des interviews l’existence et la carrière de l’icône jamaïcaine.

RED HOT CHILI PEPPERS
Disponible le premier, “Unlimited Love” est le poisson d’avril des Californiens Anthony Kiedis, Chad Smith, Flea et John Frusciante de retour. Il contient dix-sept titres et est produit à nouveau par Rick Rubin.

REYTONS
Le quartette, légataire de rock indé à la Arctic Monkeys, originaire comme eux de Sheffield, interprétera son dernier-né, “The Kids Off The Estate”, au 1999 à Paris le 21 mars prochain.

GASPARD ROYANT
En amont de son show à la Boule Noire (Paris) le 24 mai prochain, le french crooner dévoilera “The Real Thing”, son quatrième microsillon tout en anglais, le 8 avril.

SON HOUSE
Dan Auerbach, l’insatiable Black Keys, a remis au goût du jour “Forever On My Mind”, prestation du “*père du Delta Blues”* donnée au Wabash College à l’automne 1964 et entièrement enregistrée, mais jamais sortie. Les huit morceaux restaurés seront à écouter à partir du 18 mars prochain.

STEREOPHONICS
“Oochya!”, leur douzième opus, célébrera les vingt-cinq bougies des rockers britanniques emmenés par Kelly Jones, et sera en vente le 4 mars.

SUICIDE
“Surrender”, première compilation collector du duo proto-punk new-yorkais, renferme seize titres remasterisés, dont des inédits. Martin Rev, Liz Lamere (épouse de feu Alan Vega) et Henry Rollins ont élaboré l’album qui verra le jour au format double vinyle, CD et digital, le 25 mars prochain.

Photo Julien Bourgeois - DR
Gaspard Royant

TINDERSTICKS
Précédé d’un original “Both Sides Of The Blade”, “Past Imperfect: The Best Of Tindersticks 92-21” retrace en vingt morceaux la carrière des Britanniques et de leur leader Stuart Staples. Dans les bacs le 25 mars prochain.

URIAH HEEP
“Demons And Wizards” (mai 1972) et “The Magician’s Birthday” (novembre 1972), quatrième et cinquième albums du quintette londonien, bénéficieront d’une réédition limitée sous forme vinyle, intégrant l’audio orignal enregistré aux studios Landsdowne. A écouter le 25 février.

MARY WILSON
“The Motown Anthology” est le retour avec plus de trente titres, en solo ou au sein des Supremes, sur la carrière de la diva soul disparue le 8 février dernier. Elle sortira le 4 mars prochain en deux CD et numérique et contiendra un livret de photos rares et inédites, et la première version live de “Falling In Love With Love” captée le 13 janvier 1970.

Condoléances

Jon Appleton (compositeur américain de musique électroacoustique), **James Alan Bidgood** (photographe, costumier, décorateur et cinéaste américain), **Nino Cerruti** (styliste italien), **Betty Davis** (chanteuse et ex-épouse de Miles Davis), **Syl Johnson** (chanteur, guitariste et harmoniciste américain de blues), **Michael Lang** (producteur américain de musique, organisateur du Festival Woodstock), **Sam Lay** (batteur américain de blues), **Willie Leacox** (batteur américain, America), **Meat Loaf** (chanteur et acteur américain), **Thierry Mugler** (styliste et couturier français), **Rachel Nagy** (chanteuse, The Detroit Cobras), **Philip Paul** (batteur de studio américain), **Sydney Poitier** (acteur et réalisateur américano-bahaméen), **Hargus “Pig” Robbins** (pianiste “Blonde On Blonde”), **Burke Shelley** (chanteur, compositeur et bassiste gallois, Budgie), **Ronnie Spector**, **Gaspard Ulliel** (acteur), **Don Wilson** (The Ventures).

RONNIE SPECTOR

1943-2022

Phil Spector l'a créée, mais **Veronica Bennett** avait un gros atout : une voix sans équivalent. Hélas, sa vie ne s'est pas déroulée comme prévu… Celui qui en a fait une star s'est débrouillé pour qu'elle ne le reste pas. Elle est partie le 12 janvier dernier, même si elle n'était plus vraiment là depuis longtemps déjà.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

“La voix que je cherchais”

QUI A DIT QUE LE ROCK, AU SENS LARGE, EST UN MILIEU MACHO ? En réalité, on compte dix fois plus de grandes chanteuses que de grands chanteurs. Ronnie Spector fait sans problème partie des cinq premières. Ce n’est sans doute pas la plus impressionnante au niveau de l’étendue de sa palette, mais il y a ce timbre unique et cette voix, inoubliable. Un phrasé implacable, ce placement magistral et ce truc bien à elle : le vibrato… Le vibrato, en général, peut être pénible et faire passer les interprètes pour des chèvres (voir, chez nous, Julien Clerc ou Véronique Sanson, qui en abusent avec des résultats invariablement terrifiants). Bref, un procédé à fuir, le truc casse-gueule par excellence. Deux femmes sont parvenues à le magnifier en l’utilisant à la perfection : Ronnie Spector d’abord, et Chrissie Hynde ensuite. Normal : la seconde était fan de la première. Ronnie avait donc ce truc reconnaissable entre mille. Elle avait aussi, bien sûr, tout ce qui l’entourait. Le génie des productions Philles. Et c’est le patron, celui qui l’a propulsée aux sommets, qui a organisé sa chute. Que serait-elle devenue, d’ailleurs ? L’époque des girl groups est un polaroïd sonore d’une époque, une *time capsule* qui ne vieillit pas, que l’on peut entendre chez Spector ou dans la BO de “Quadrophenia” et que l’on peut réécouter au vingt-et-unième siècle avec le même délice. Mais c’est un genre, par définition, daté. Comme le rockabilly ou le ska. Il n’y a d’ailleurs jamais eu de revival girl group : impossible de recréer les productions de Spector pour Philles ou de Shadow Morton pour Red Bird. Ronnie ne se serait sans doute pas lancée dans la soul, comme les anciens ténors du rockab se sont réfugiés dans la country. Elle ne semblait guère intéressée par le genre. Qu’aurait-elle pu faire dans les années soixante-dix, alors qu’elle était devenue une star du passé, quelques années seulement après ses débuts fracassants ? Personne ne le sait. Au milieu de Bowie, de T-Rex, de Led Zeppelin ? Que faire ? Pas grand-chose, si ce n’est remonter les Ronettes avec deux autres chanteuses, jouer dans le circuit *nostalgia* et empocher quelques maigres cachets. Lorsqu’elle reviendra, dans les années quatre-vingt, puis, sporadiquement, durant les trois décennies suivantes, il sera trop tard. Les Ronettes ont été un tel big bang qu’il est impossible de leur succéder. Voir d’y survivre. En 1988, les trois membres des Ronettes ont réclamé à Phil Spector dix millions de dollars de droits jamais reversés. Au bout de dix ans de bataille, les filles n’obtiendront qu’un unique million, à diviser par trois. Autant dire une boîte d’allumettes.

La plus belle chanson du monde

Veronica Bennett naît le 10 août 1943, grandit à Spanish Harlem. C’est comme un signe puisque Phil Spector coécrira la fameuse chanson avec Jerry Leiber en 1960. La mère de Ronnie est métisse noire et cherokee, son père irlandais. Avec sa sœur Estelle et sa cousine Nedra Ralley, elle chante. Le trio s’appelle les Darling Sisters. Au programme : R&B et Doo Wop au féminin. Elles se produisent dans les lycées, et même au Peppermint Lounge. Les filles sont signées sur l’un des multiples micro-labels existant à l’époque, Colpix. Quelques singles sortent, personne ne les achète. Ronnie a un culot monstre : elle contacte Phil Spector, encore installé à New York. Rendez-vous est pris au studio Mira Sound. Les filles chantent “When The Red Red Robin Comes Bob Bob Bobbin’ Along”. Spector n’est pas impressionné. Mais lorsqu’elles attaquent “Why Do Fools Fall In Love” de Frankie Lymon, avec Ronnie au lead, il n’en revient pas. “*Voici la voix que je cherchais*”, aurait-il dit. Les filles se débrouillent pour quitter Colpix en racontant au patron qu’elles décident d’arrêter la musique. Mars 1963, date fatidique : elles signent un contrat chez Philles. En mai, Spector les emmène au mythique studio Goldstar de Los Angeles. Sur place, il leur fait enregistrer une composition d’Ellie Greenwich et Jeff Barry, “Why Don’t They Let Us Fall In Love?”. Mais le producteur décide de ne pas la sortir (cela lui est souvent arrivé). Quelques semaines plus tard, il convoque tout le monde pour un morceau qu’il a coécrit avec Barry et Greenwich : “Be My Baby”. Tous les musiciens sont au garde-à-vous ce 29 juillet. Quatre claviers, plusieurs guitaristes, des choristes, et le sorcier du studio, Jack Nitzsche, qui donne au grand batteur Hal Blaine l’idée de l’introduction phénoménale : “*Doum doum doum, bang!*” (les Jesus & Mary Chain s’en souviendront pour “Just Like Honey”) avant que le morceau ne démarre et que les castagnettes coupent le souffle. Les musiciens sont parfaits, mais la star est Ronnie, avec son fameux vibrato et ses “*Whoa, Whoa, Whoa*” entrés dans la légende. Le morceau — “*la plus belle chanson du monde*”, selon Brian Wilson — sort en août 1963 et atteint la deuxième place des charts américains, et la quatrième en Angleterre où

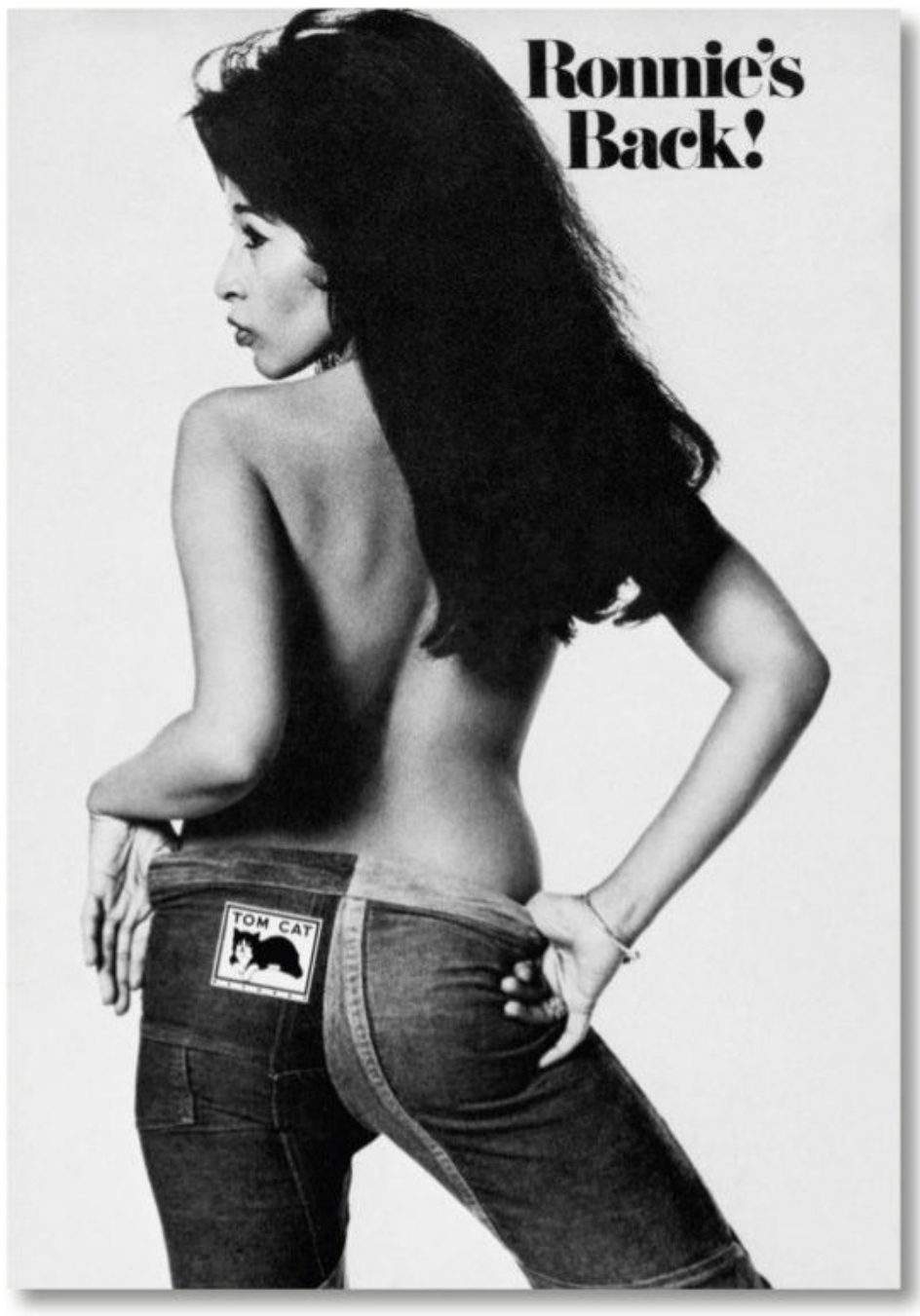
Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Si les débuts sont paradisiaques, la suite se fera en enfer

il marque durement les esprits. Les Ronettes en sont déjà là, alors qu'elles n'ont rejoint le label que cinq mois auparavant.

Rolling Stones et Beatles

La suite, on la connaît. Plusieurs nouveaux singles à la beauté inégalée : "Baby, I Love You", "Do I Love You ?", "(The Best Part Of) Breakin'Up", "Is This What I Get For Lovin'You", et le chef-d'œuvre absolu, plus fort encore que "Be My Baby" : "Walkin' In The Rain", avec ses bruitages d'éclairs, ses carillons, ses chœurs divins, et une Veronica absolument impériale. Il n'y aura, c'est presque incompréhensible, qu'un seul album du groupe chez Philles : "… Presenting The Fabulous Ronettes Featuring Veronica". Car Ronnie est la star. Spector se fout pas mal des deux autres filles. D'ailleurs, le "Tycon of Teen", comme l'a surnommé Tom Wolfe dans un article resté célèbre, n'a plus d'yeux que pour sa nouvelle chanteuse. Il est marié. Il trompera longtemps sa femme avec Ronnie qui a dit ne pas avoir été au courant, avant de finalement divorcer. Il néglige un peu le reste de son écurie, les autres artistes sont fumasses. Veronica est aux anges : son curieux petit bonhomme au look extravagant l'a propulsée de l'anonymat au rang de star. Elle a rencontré les Rolling Stones et les Beatles, qui l'adorent. Les hommes sont à ses pieds ("*Tout le monde voulait se la taper*", raconte un témoin de la tournée anglaise avec les Stones). C'est une ascension fulgurante. Mais si les débuts sont paradisiaques, la suite se fera en enfer. Alors que, sans qu'il ne s'en rende compte, la British Invasion est en train de signer l'arrêt de mort du wall of sound, Spector commence déjà à péter les plombs, d'autant que ses succès se font plus rares, malgré des perles comme "You've Lost That Lovin' Feeling" par les Righteous Brothers, ou l'incroyable "River Deep Mountain High" par Ike et Tina Turner (en réalité, Ike n'a participé en rien à l'enregistrement). Il interdit



à Ronnie de partir en tourner avec sa sœur et sa cousine, la remplaçant par une inconnue. Spector est fou de sa créature, il ne s'agirait pas qu'elle s'offre trop de libertés. Les mois, puis les années passant, il l'enferme purement et simplement chez elle, même si Ronnie a le droit, de temps à autre, de retourner voir sa mère à New York. Rapidement, Spector ne produit plus rien pour Philles, mais travaille pour les autres, et pas des moindres : les Beatles de "Let It Be", puis George Harrison et John Lennon en solo, tous deux grands fans, même si Harrison répudiera plus tard son travail sur "All Things Must Pass". Ronnie, désœuvrée, enregistre un titre pas mal avec George et Phil, à Londres : "Try Some, Buy Some". Un an plus tard, elle parvient finalement à divorcer de Spector. Durant toutes les années précédentes, sa vie a été un cauchemar. Des enfants ont été adoptés, dont personne ne s'est jamais occupé, et surtout, beaucoup d'alcool a coulé pour cette femme cloîtrée chez elle, sans nouveau disque, se rendant régulièrement à des cures de désintoxication comme si elle partait en vacances, avant de rentrer chez le dingue et de reprendre la bouteille. Sa gloire est finie, sa beauté se flétrit, nous sommes dans une version moderne de "Sunset Boulevard".

Tristement autobiographique

Pour le divorce, elle a renoncé à tous ses droits, et gagné une maigre pension que Spector lui fait livrer en pièces de dix cents. C'est toujours mieux que l'époque où il lui mettait un calibre sur la tempe, qu'il l'enfermait dans un placard ou la cognait. Ronnie a donc remonté de fausses Ronettes pour gagner sa vie, a replongé régulièrement dans l'alcool, est devenue la carte postale usée d'une époque révolue. Jusqu'à ce que de nouveaux musiciens comme Bruce Springsteen, Willy DeVille, les Ramones, Blondie ou Chrissie Hynde ne déclarent à tour d'interviews leur admiration sans borne pour cette chanteuse inégalée. Ronnie a donc refait des disques : "Siren" en 1980, produit par l'excellente Genya Ravan, ancienne chanteuse de Goldie & The Gingerbreads et désormais petite légende du milieu punk new-yorkais, avec des musiciens de Mink DeVille, des Dead Boys et des Heartbreakers. Un bon petit disque, mais comment rivaliser avec les œuvres immémoriales de Spector ? D'autres bricoles suivront, "Unfinished Business", "Last Of The Rock Stars" ou "English Heart", dans lequel elle reprend quelques tubes de la British Invasion qu'elle avait tant aimée, au grand désespoir de son mentor à l'époque. Mais c'est lorsque, accompagnée de son plus grand fan Joey Ramone, elle reprend "You Can't Put Your Arms Around A Memory" de Johnny Thunders en 2006, qu'elle est la plus poignante. Peut-on imaginer paroles aussi tristement autobiographiques ? ★

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photos Michael Ochs Archives/ Getty Images

RACHEL NAGY
1984-2022

Elle était l'incarnation même du rock'n'roll et une des plus fières représentantes de la scène garage de Detroit des années 2000. L'envoûtante prêtresse du rock, de la soul et du R&B, chanteuse des **Detroit Cobras**, est décédée le 15 janvier.

RACHEL NAGY, C'ÉTAIT AVANT TOUT UNE VOIX, CHALEUREUSE, GRAVE, EMPLIE D'ÉMOTION, brute de décoffrage, qui donnait aux chansons vintage des Detroit Cobras ce supplément d'âme qui en a fait plus qu'un *cover band* ordinaire. Le groupe, formé en 1994, avait un concept simple : faire des reprises de titres soul et doo-wop obscurs, mais à sa sauce garage-rock. Des geeks de la musique qui avaient la collection de disques la plus cool de la ville et voulaient la partager avec leur groupe. Personne ne faisait ça à l'époque, et le groupe s'est rapidement fait une réputation en publiant deux formidables albums ("Mink Rat Or Rabbit" en 1998 et "Live, Love And Leaving" en 2001) sur le label Sympathy For The Music Industry.

Dangereuse

C'est au début des années 2000, dans le sillage des White Stripes, que les Detroit Cobras se sont révélés à la face du monde. Alors que la hype montait autour de Jack et Meg après la publication de l'album "White Blood Cells", White s'est fait ambassadeur de sa ville et de ses groupes en les emmenant en tournée. C'est ainsi que le grand public a découvert Dirtbombs, Von Bondies et les Detroit Cobras de Rachel Nagy. La scène rock de Detroit était alors un assemblage de freaks qui se réunissaient dans les salles miteuses comme le Gold Dollar ou le Magic Stick, et Rachel en était une des personnalités les plus marquantes. Provocatrice, agressive, perpétuellement intoxiquée, elle incarnait à la perfection l'esprit rock'n'roll rebelle et décadent de la ville. Bobby Harlow de The Go, la décrit en ces termes dans le livre "Detroit Rock City" de Steve Miller : "*Rachel, c'est Amy Winehouse, mais la version dangereuse. Amy Winehouse était tragique, mais quand elle ne marchait plus droit et qu'elle chantait, c'était une épave. Rachel par contre va te botter le cul. Elle est tellement dangereuse, vraiment hors de contrôle.*"

A leurs débuts, les Detroit Cobras ont longtemps cherché un chanteur. Rachel, qui traînait tout le temps avec le groupe et partageait leurs goûts et obsessions pour la soul vintage, s'amusait de les voir tester plusieurs chanteurs sans succès, mais ne s'imaginait pas elle-même chanter. L'idée ne lui avait jamais effleuré l'esprit mais, un soir, de bonne grâce, après avoir assez bu pour se lancer, elle a cédé aux demandes insistantes de son amie guitariste Mary Ramirez. Les autres membres du groupe n'étaient pas enthousiastes à l'idée de voir cette personnalité instable rejoindre leurs rangs. On peut les comprendre, tant les concerts des Detroit Cobras des débuts tenaient autant du happening que du show, Rachel allant régulièrement confronter les spectateurs chahuteurs en descendant dans le public pour les frapper. Mais sa voix digne d'Irma Thomas — son modèle — et cette personnalité hors du commun ont tôt fait de les convaincre.

Sœurs de sang

Fille d'un ingénieur chez Ford — un travail qui a valu à toute la famille de beaucoup bouger pendant son enfance, avec notamment un détour par l'Australie —, Rachel a quitté le cocon familial, alors adolescente. Detroit lui manquait, pour son absence de règles ("*Vous pouviez mettre votre voiture en feu et tout le monde s'en foutait*"), pour son attrait vénéneux et surtout, parce qu'elle savait comment fonctionner dans la Motor City. Rachel se rendait ainsi tous les jours à pied de Cass Coridon à Edsel Ford, sur la 94, pour aller au lycée. Souvent invitée à être prise en stop par des automobilistes libidineux, elle n'hésitait pas à pointer un cran d'arrêt vers leur entrejambe s'ils s'avéraient trop entreprenants. Une fois son bac obtenu, elle devient stripteaseuse dans des bars interlopes de la Michigan Avenue, puis bouchère dans un abattoir, avant de rencontrer sa vocation chez les Cobras. Après avoir signé chez Rough Trade en 2003 (avec qui le groupe sortira un EP et deux albums d'excellente tenue), le groupe, sujet à de nombreux mouvements de line-up, est retourné dans l'ombre à la fin des années 2000. Rachel a bougé, à San Diego, New Orleans, avant de revenir à Detroit. Les Cobras avaient retrouvé de l'activité ces derniers temps, publiant en 2018 et 2019 deux singles, "Stay Down" sur Wild Honey et "What More" chez les vieux copains de Third Man qui avaient réédité les premiers albums du groupe. Leur dernière publication restera le formidable single "I Feel Good", enregistré avec Jim Diamond qui a narré cette anecdote sur Facebook : "*On a fait la dernière prise instrumentale et Rachel avait fait un guide vocal pour le groupe. Je lui ai dit : '*Ok, faisons ton vrai chant maintenant*'. Ce à quoi elle a répondu : '*Tu l'as, ton putain de chant*' et elle est partie.*" Elle nous a quittés le jour de l'anniversaire de sa sœur de sang Mary Cobra, quelques jours à peine après son idole Ronnie Spector dont elle avait repris "He Dit It", alors même que le groupe devait se lancer dans une tournée maintes fois reportée. ★

PAR ERIC DELSART

Photo Dalle

MEAT LOAF
1947-2022

Après soixante-quatorze ans sur terre, le Falstaff du hard opératique est retourné en enfer.

"ET MA DERNIÈRE VISION EST CELLE DE MON CŒUR PALPITANT, S'ÉCHAPPANT DE MON CORPS ET S'ENVOLANT DANS LES AIRS TELLE UNE CHAUVE-SOURIS SURGIE DES ENFERS." **Edgar Allan Poe ? HP Lovecraft ? Non, Jim Steinman, interprété avec sa voix de stentor par Marvin Lee Aday, alias Meat Loaf, qui réinventait en cette fin des seventies le rock épique en cinémascope.**

Album colossal

Produit par Todd Rundgren avec un mur de son à faire pâlir Phil Spector, "Bat Out Of Hell", sorti en 1977, est la pierre angulaire de cette décennie, un disque magistral où l'on croise le pianiste du E Street Band Roy Bittan, la chanteuse Ellen Foley, Edgar Winter au saxophone, et même le futur mogul d'Interscope et associé de Dr Dre, Jimmy Iovine, comme ingénieur du son, le tout illustré par le génie de la BD d'heroic fantasy, Richard Corben.
Avec quarante-trois millions d'exemplaires vendus dans le monde, cet album colossal tutoie "Thriller" et "Back In Black" au pinacle des best sellers. La carrière de Meat Loaf aurait pu s'arrêter là, six ans après sa première incursion discographique, "Stoney & Meatloaf", son album en duo avec Stoney, Shaun Murphy de son vrai nom, qu'il rencontra quand il partagea la scène avec elle dans la comédie musicale "Hair". Ce ne fut pas le cas. L'histoire de Meat Loaf débute à la fin des sixties, quand il forme son premier groupe, Meat Loaf Soul, à vingt ans. Après un premier concert en ouverture de Van Morrison et de multiples changements de nom, Meat Loaf rejoint la troupe de "Hair" et se retrouve en 1974 à l'affiche d'une autre comédie musicale qui deviendra culte, "The Rocky Horror Show", dans le rôle du rocker Eddie. Suivra l'adaptation cinématographique, "The Rocky Horror Picture Show", avec le succès que l'on sait. Il apparaîtra en 2010 dans l'épisode de la série "Glee" titré "The Rocky Horror Glee Show", qui en reprend plusieurs chansons.
Quand Meat Loaf commence à travailler sur "Bat Out Of Hell", disque auquel il consacrera plusieurs années de sa vie, il décide d'abandonner le théâtre et de se consacrer à sa musique. Mais quand Jim Steinman, auteur de tous les titres de "Bat Out Of Hell", a fini d'écrire la suite de ce mammouth, Meat Loaf, épuisé par ses tournées sans fin et les substances qui vont avec, a perdu sa voix. "Bad For Good" sera donc le disque de Jim Steinman en solo.

Seconds rôles

Il faut attendre 1981 pour le retour du Loaf, "Dead Ringer", qui reprend quelques-unes des recettes de son prédécesseur avec une pochette SF signée Bernie Wrightson, Jim Steinman comme unique auteur et un son symphonique. Hélas, le résultat sera un échec commercial et critique sans appel. Trois albums suivront avant que Meat Loaf ne se décide à donner une suite à son classique : ce sera "Bat Out Of Hell II: Back Into Hell", produit et écrit par Steinman en 1993, un disque qui lui permettra de tutoyer à nouveau le sommet des charts avec le single "I'd Do Anything For Love (But I Won't Do That)", illustré par un clip signé Michael Bay. Il conclura sa trilogie infernale en 2006 avec "Bat Out Of Hell III: The Monster Is Loose", produit cette fois par Desmond Child.
Dès les années 1990, Meat Loaf apparaît dans de nombreux films, souvent dans des seconds rôles savoureux, comme celui du videur Tiny dans "Wayne's World" (1992), du conducteur de bus des Spice Girls dans "Spice World" (1997) et de l'inoubliable Robert "Bob" Paulson, membre d'un groupe de parole atteint d'un cancer des testicules déifié après sa mort dans "Fight Club" (1999). Pour ce long-métrage ultra-violent réalisé par David Fincher, Meat Loaf a raconté avoir participé au montage avec le metteur en scène : *"Fincher fait environ quarante-quatre prises par scène, on s'asseyait pour les regarder, il me demandait laquelle je préférais, je répondais :* 'Eh bien, la 24 ou la 26' *et il me disait :* 'Je suis d'accord avec toi, c'est la 26' ".
En 2011, Meat Loaf est candidat dans la téléréalité du futur président Trump, "Celebrity Apprentice". C'est l'année où il s'écroule sur scène lors d'un concert à Pittsburgh, ce qui lui arrivera à nouveau en 2016 au Canada. En 2020, il annonce un nouvel album avec Jim Steinman, mais celui-ci meurt en avril 2021 avant le début des enregistrements. Atteint du syndrome de Wolf-Parkinson-White, Meat Loaf, victime du covid, y a succombé le 20 janvier dernier à Nashville. Les hommages ont été nombreux, parmi lesquels ceux de Brian May, Cher, Bonnie Tyler, Boy George, Andrew Lloyd Weber et… de Donald Trump aussi. ★

PAR OLIVIER CACHIN

Photo Lynn Goldsmith/ Corbis/ VCG/ Getty Images

“Mon père écoutait du rock”

KIEFER SUTHERLAND

Quand l’acteur décroche son téléphone, quelque part en Californie, sa voix évoque instantanément celle de Jack Bauer, le héros qui a vécu mille vies en neuf fois **“24 Heures”**, série culte de 204 épisodes qui traumatisa la France lors de sa première diffusion en novembre 2001, une poignée de semaines après que la réalité terroriste eut dépassé la fiction feuilletonesque.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

KIEFER SUTHERLAND NE PARLE PAS À ROCK&FOLK POUR PROMOUVOIR UNE NOUVELLE FICTION, mais son troisième album de chansons, qu’il aurait dû faire découvrir en live au Café de la Danse, à Paris, en janvier dernier, mais covid oblige, c’est partie remise. Après “Down In A Hole” et “Reckless & Me”, deux disques en mode country, Kiefer fait désormais dans une americana détendue, comme en témoigne “Bloor Street”, produit par Chris Lord-Alge, sur lequel on trouve quelques belles envolées comme le très réussi “County Jail Gate”. L’acteur (re)devenu chanteur démarre sa journée promo avec nous.

Ça sentait la marijuana partout

ROCK&FOLK : Quelle a été votre motivation pour franchir le Rubicon et devenir chanteur ?

Kiefer Sutherland : J’ai d’abord enregistré quelques trucs avec mon vieux pote Jude Cole (*ancien guitariste de Moon Martin devenu artiste solo, et cofondateur d’Ironworks Records avec Kiefer, ndr*), et j’ai bien aimé les chansons qu’on a faites ensemble. Alors, on en a écrit d’autres. Et du coup, bien que je sache ce que les gens pensent d’un acteur qui se met à chanter, j’ai voulu que ça sorte parce que j’avais des envies de scène, et je me suis dit que je jouerai pour ceux que ça intéresse. De fil en aiguille, j’en suis arrivé à ce troisième album, “Bloor Street”. Et je suis tellement déçu d’avoir dû annuler ma date parisienne, j’en rêvais depuis près d’un an et demi, l’album a été repoussé de plusieurs mois pour ça, mais on reviendra. Triste époque pour le live.

R&F : Vous aimez raconter des histoires en chanson…

Kiefer Sutherland : J’aime la musique avec un contenu émotionnel, les récits à la première personne. Et j’aime le *storytelling* avec un début, un milieu et une fin. C’est ce qui me plaît dans la country, cette palette d’émotions humaines.

R&F : Premier disque acheté ?

Kiefer Sutherland : C’était un 45 tours, “Hollywood Nights” de Bob Seger And The Silver Bullet Band en 1978. Mon père (*l’acteur Donald Sutherland, ndr*) écoutait du rock, Fleetwood Mac, Eagles, Linda Ronstadt. Ça n’est pas tant que mes parents écoutaient une autre musique que moi, mais ils la comprenaient différemment. Et comme tous les teenagers, je m’imaginais que ce que je ressentais était tellement nouveau et différent comparé à ce qu’avaient vécu mes parents !

R&F : Votre premier concert ?

Kiefer Sutherland : C’était avec mon pote Steven Barker, un concert de Styx au Maple Leaf Gardens, une Arena mythique de Toronto, au Canada. Ils venaient de sortir l’album “Pieces Of Eight” avec leur gros single “Renegade”. Le premier truc qui m’a marqué, c’est que ça sentait la marijuana partout et que ça ne posait de problème à personne ! J’avais onze ans et j’ai trouvé le show génial, j’étais aux anges. En plus, leur lead singer-guitariste Tommy Shaw devait avoir dix-neuf ou vingt ans (*vingt-cinq en fait, ndr*), et j’étais stupéfait de voir un mec si jeune être une star, jouer et chanter aussi bien.

Photo Clayton Cooper - DR

“J’ai dû faire semblant de trouver ça naze pour me donner un genre”

R&F : Gamin, vous rêviez d’être musicien ?
Kiefer Sutherland : Non, ça ne m’a pas traversé l’esprit, à part dans mon imagination. Quand j’allais me coucher, je m’imaginais sur scène, en train de chanter devant la fille de ma classe dont j’étais amoureux, mais ça s’arrêtait là.

R&F : A la fin des années 1970, quand vous étiez ado, le punk est apparu…
Kiefer Sutherland : Oui, ça a commencé aux USA en 1976 avec les Ramones qui, entre parenthèses, ont sorti leur premier album avant les Sex Pistols. Sinon, au début des seventies, on était encore dans le délire des sixties, dans cette ambiance Grateful Dead/ The Doors, c’était une décennie de transition. Ce que j’aimais bien à l’époque, c’est qu’on pouvait écouter plusieurs styles de musique sans que ça soit un problème, et sans se faire taper dessus. Après, ça a été : “*Tu es punk, tu es un rocker, tu aimes le disco. Mais tout ça à la fois, impossible.*” Avant, tu pouvais écouter Marvin Gaye tout en appréciant Rod Stewart et les Faces, les Rolling Stones, les Bee Gees, et ça te rendait cool. Après, il a fallu qu’on se définisse avec un genre spécifique de musique. Donc j’adorerai toujours les années 1970 pour cette variété-là.

R&F : Vous avez vu “Saturday Night Fever” en 1977 ?

Kiefer Sutherland : Mais bien sûr ! C’était le meilleur moyen pour choper les filles ! On jouait ça dans les boums de mon quartier. Les chansons sont superbes, les arrangements sont top, c’est un album phénoménal. Donc j’ai vu le film, mais trois ans après, j’ai dû faire semblant de trouver ça naze pour me donner un genre, c’est triste mais c’est la vérité.

Cool et catchy

R&F : Les années 1980 ?
Kiefer Sutherland : Après le punk, j’ai adoré les deux premiers albums de The Police, “Outlandos D’Amour” et “Reggatta De Blanc”. La guitare d’Andy Summers, ça a été une révélation pour moi ! Les années 1980 étaient extraordinaires ! Durant quelle autre décennie pouvait-on avoir des artistes comme Prince et Michael Jackson au sommet des charts ?

Photo Clayton Cooper - DR

MES DISQUES A MOI KIEFER SUTHERLAND

R&F : Alors Kiefer, Beatles ou Rolling Stones ?
Kiefer Sutherland : C'est trop injuste comme question ! Probablement les Beatles, car de l'avis général, ils ont composé des meilleures chansons, mais c'est injuste pour les Stones qui en ont écrit d'excellentes. Vu que mon intérêt pour la musique est basé sur le songwriting, je dirais les Beatles. Et puis c'est un des premiers groupes que j'ai écouté. Ils étaient malins, ils avaient leur dessin animé, de 1965 à 1969. Donc, si vous aviez six ou sept ans à l'époque, ils vous captivaient avec ça ! Si vous m'aviez posé la question quand j'avais trente ans, j'aurais répondu les Stones, mais je suis un cinquantenaire, donc les Beatles.

R&F : Les Jackson 5 aussi avaient leur cartoon…
Kiefer Sutherland : Oui, leur feuilleton en dessin animé est sorti juste après celui des Beatles. Et je les adorais. En plus, mon grand frère, qui a huit ans de plus que moi, jouait au basket avec Tito Jackson, un des frères de Michael, quand on a été s'installer à Los Angeles. Je trouvais ça tellement cool. Les Jackson 5 étaient étonnants, et Michael était un artiste exceptionnel.

R&F : L'album qui a le plus compté pour vous ?
Kiefer Sutherland : Dur à dire, j'en ai tellement écouté… Quand j'avais sept ans, le disque que mon frère m'a fait écouter et a fini par m'offrir, c'était — et c'est gênant car c'est un best of — l'album d'Elton John "Greatest Hits Volume One". Ça a été énorme pour moi, tellement de mélodies, de morceaux à chantonner… Même à cet âge-là, je comprenais toutes les chansons, j'appréciais les histoires qu'elles racontaient, donc gros album pour moi. Plus tard, le disque qui a le plus compté, c'était le troisième de Tom Petty And The Heartbreakers en 1979, "Damn The Torpedoes". Ça commence avec "Refugee", un morceau

rock cool et catchy, et ça se termine avec "Louisiana Rain", dans le style southern americana. Une étape importante de mon éducation musicale. Une telle diversité sur un même album, ça m'a touché.

R&F : Le hip-hop, ça vous inspire quoi ?
Kiefer Sutherland : C'est le mouvement musical le plus important de ces dernières décennies, sans aucun conteste. Que des gamins blancs du Nebraska puissent écouter de la musique venue de l'Amérique noire, c'est quelque chose d'unique. Moi j'écoutais plutôt "Hotter Than July" de Stevie Wonder. Marvin Gaye aussi, il fait partie de ces artistes qui ont su capter l'intensité des sentiments dans des chansons.

R&F : De quelle façon écoutez-vous la musique ?
Kiefer Sutherland : Oh, j'ai une super chaîne stéréo chez moi et une collection de disques plus qu'honorable, mais pour vous dire la vérité, j'écoute beaucoup de musique en voiture. Ça m'arrive de rouler juste pour en écouter. Je roule avec le son, je m'arrête dans un motel et je fais quelques heures de route avec la stéréo à fond.

Un coup à boire

R&F : Votre album est plutôt de facture classique, comment voyez-vous l'évolution de la technique qui, grâce à l'autotune, permet à tout le monde de chanter juste ?
Kiefer Sutherland : L'autotune, ça ne me dérange pas. De toute façon, un artiste doit faire de la scène, et en live on ne peut pas tricher.

Le dernier groupe qui m'a fait craquer, c'est Rival Sons, des super musiciens que j'ai découverts en concert. Tourner, c'est l'épreuve du feu, un groupe doit faire énormément de shows pour prouver ses qualités. On n'est pas tous Beyoncé ! Et quand on est sur scène, les artifices ne servent plus à rien.

R&F : La musique enregistrée, ce sont aussi des images. Quelle pochette d'album vous a le plus marqué ?
Kiefer Sutherland : Laissez-moi réfléchir… Je sais que ce n'est pas le visuel du siècle mais je dirais "Led Zeppelin IV" avec le tableau de ce paysan qui porte du bois. C'est un disque que j'ai tellement kiffé ! Sans oublier, mais là vous allez rigoler, "Back In Black" d'AC/DC, même si la couverture est noire. Ah, et aussi la pochette dépliante de " Frampton Comes Alive !". Voilà, vous choisirez vous-même laquelle des trois !

R&F : Un dernier mot ?
Kiefer Sutherland : Quand tout ça sera fini et que je passerai enfin en concert à Paris, je vous promets qu'après le show, je vous offre un coup à boire, Rock&Folk. C'est moi qui invite ! ★

“Tu veux savoir ce que j’ai fait pendant la pandémie ?”

SILVERBACKS

Avec leur remarquable deuxième album, les Dublinois s’annoncent comme la **nouvelle sensation post-punk** venue d’Irlande.

DUBLIN PROPOSE DEPUIS QUELQUES ANNÉES UNE DES SCÈNES ROCK LES PLUS ENTHOUSIASMANTES DE LA PLANÈTE. Si Fontaines DC, Thumper ou Murder Capital sont en train de faire de la ville une nouvelle Mecque post-punk, les explosifs Silverbacks apportent une couleur supplémentaire et une formidable énergie à l’affaire. Moins sombre que Fontaines DC, plus sarcastique et malin que ses congénères, volontiers aventureux dans son désir de tirer la quintessence du chaos, Silverbacks se présente comme une version européenne de Parquet Courts, et un groupe aussi fun qu’intelligent.

Dix minutes pour trouver des Lego

Silverbacks, c’est avant tout une histoire de famille : les têtes pensantes du groupe, Daniel et Killian O’Kelly, sont frères, et Emma Hanlon, la bassiste (qui chante certains morceaux), est la compagne de Killian. Avec une fratrie et un couple dans son effectif, le groupe possède la double recette du désastre et de la dramaturgie rock’n’roll, mais sa force réside dans la relation entre les deux frères qui sont le moteur créatif du groupe. “*On est vraiment les meilleurs potes et on sait ce qui marche et ne marche pas dans notre façon de collaborer*”, explique Daniel O’Kelly, le leader du groupe, qui vit à Paris depuis novembre 2020. “*On se soumet régulièrement des choses, mais en revanche, je ne peux pas rester dans le même studio quand il écoute mes démos.*” Bienfaits des collaborations virtuelles : Silverbacks est aujourd’hui un groupe qui crée presque mieux depuis que son leader vit à huit cents kilomètres du reste du groupe. Les frangins ont grandi à Bruxelles (leurs parents travaillaient à la Commission européenne, d’où le français parfait du chanteur) où ils ont appris très tôt à faire de la musique, sous l’impulsion d’un père mélomane : “*Mon père est un grand archiviste de CD et vinyles, et quand il achetait les rééditions, il m’offrait les originaux. J’ai découvert Television, Pavement, tellement de choses. On a passé la plupart des dimanches de notre enfance à faire des brocantes. C’était un peu nul mais, à la fin, on avait dix minutes pour trouver des Lego.*”

Guitares anguleuses

Formé en 2018, le groupe s’est vraiment fait repérer en 2020 avec son album “FAD” et le single “Dunkirk”, morceau aux guitares anguleuses et au texte drolatique qui décrit un touriste en pleine crise existentielle. Les textes de Daniel — qui parle autant qu’il chante, le

Photo Murphy O’Sullivan - DR

sourire en coin, avec une verve poétique qui colle parfaitement au commentaire satirique qu'il délivre — sont des études de personnages subtiles et mordantes. Un des aspects les plus attachants du groupe. "*Mes grandes influences en termes d'auteurs et dans la façon de chanter sont des gens comme David Bowie, Jonathan Richman, Lou Reed, Stephen Malkmus*", avoue le chanteur. Toujours à l'affût du bon mot, sensible à son environnement, il voit ainsi "Archive Material" comme un disque-témoin de son époque. "*C'est un disque de confinement. Tout le processus d'enregistrement, d'écriture, d'aller au studio, de répéter, il fallait toujours naviguer entre les règles du Covid. C'est un album que je préfère à 'FAD' parce qu'on a réussi à le faire dans ce contexte compliqué. Peut-être que sans la pandémie, il aurait été meilleur, plus travaillé. J'ai lu un article où un type disait qu'après la pandémie, il ne voudrait plus voir quoi que ce soit s'y rapportant, même en art. Je pense différemment. La pandémie était très difficile, on a perdu des proches. On voulait capturer notre époque. C'est quelque chose que je pourrai dire à mes petits-enfants : 'Tu veux savoir ce que j'ai fait pendant la pandémie ? Écoute "Archive Material"'.*" Dans un monde qui tente de faire semblant, où les séries et films ne montrent jamais de gens masqués et occultent la réalité au nom de l'*entertainment*, Silverbacks tire quelques merveilles de cette approche observatrice, comme "Different Kind Of Holiday" ou "A Job Worth Something", où il évoque sa sœur médecin : "*Chaque matin ma sœur se réveillait à six heures, elle était en première ligne à l'hôpital de Dublin, et moi je me réveillais à dix heures, je commençais à travailler de mon lit pour une boîte d'assurances. J'étais hyper fier de ma sœur et déçu et embarrassé par moi-même.*" Au-delà de son aspect documentaire avec ses histoires courtes posées sur des grooves irrésistibles, "Archive Material" est d'ores et déjà un des disques les plus fun de 2022. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*Archive Material*"

(Full Time Hobby/ Boogie Drugstore)

C'est dans l'Eire

S'il sonne comme un groupe de New York, Silverbacks revendique son côté irlandais. *"On s'est rendu compte que certaines de nos parties de guitare sont inspirées des hammer-on qu'on trouve dans les gigues et quadrilles. Et puis l'humour dans mes paroles, c'est quelque chose qu'on trouve dans la musique traditionnelle et le rock irlandais. Chez Thin Lizzy il y a toujours des lignes humoristiques, même dans les chansons sérieuses. On n'aime pas se prendre trop au sérieux".*

"Chaque concert est un combat de boxe"

LAST TRAIN

Le quartette alsacien repart sur les routes pour défendre sa réputation grandissante de leader du rock français.

APRÈS LA SORTIE D'UN SECOND ALBUM, ET UNE RÉPUTATION FLATTEUSE ACQUISE AU FIL DE TOURNÉES INCESSANTES EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, Last Train devait triompher en 2020 avec la perspective d'un passage à l'Olympia et dans les grands festivals d'été. C'était sans compter avec la pandémie et le scandale qui visa le manager du groupe et son nouveau label (Deaf Rock Records). Mais ces ennuis en cascade ne sont pas parvenus à stopper la fougue de ces adeptes de l'autogestion : depuis novembre dernier, ils sont repartis sur les routes. Au Temps Machine, la dynamique et agréable SMAC de l'agglomération tourangelle, ils font comme partout salle comble et triomphent devant un public fidèle qui voit en eux la nouvelle incarnation du rock français. C'est l'occasion de rencontrer Jean-Noël (chanteur, guitariste, auteur, compositeur) et Tim (bassiste), juste avant qu'un test positif ne les oblige à annuler quelques dates et à reporter leurs échappées européennes.

Nos armes

ROCK&FOLK : Votre dernier titre ne traduit-il pas une évolution vers un rock plus orchestral ?

Timothée Gérard : A nos débuts, nous écoutions Led Zeppelin, Jack White, les Doors ou Pink Floyd, et puis on a découvert Black Rebel Motorcycle Club et toute la vague revival. Maintenant, la musique nous sert de bande-son, pas seulement de défouloir, on s'est mis à l'ambient, au néo-classique, aux musiques de films. L'image que véhicule le classic rock ne nous correspond pas trop, tout comme les clichés qui lui sont associés : le cuir, le mec qui arrive à moto, le rock qui sue, un rock sexiste et macho. En même temps, on a une formation hyper rock, car c'est ce qu'on écoutait quand on a commencé. On a peut-être d'autres envies, mais ce sont nos armes.

Jean-Noël Scherrer : Quand on a conçu le premier album, on avait envie d'en découdre. On prend juste un peu de distance pour ne pas se cantonner à des riffs de guitare, mais le rock est notre moyen d'expression. On ne se verrait pas faire un truc très pop avec claviers et ordi, ou arriver en touristes. Chaque concert est un combat de boxe : il doit être intense sinon ce n'est plus nous.

R&F : Production, merchandising, tournées, vidéos, vous gérez tout vous-mêmes ?

Jean-Noël Scherrer : Oui, cela fait partie du mode de développement du groupe. Pourquoi le management est-il censé être attribué à quelqu'un d'autre ? Qui mieux que l'artiste peut défendre son projet, en parler avec les mots justes ? Par le passé, on a délégué ces rôles-là, on a été déçus et on est devenus de plus en plus *self made* par la force des choses. Ce fonctionnement nous permet de comprendre l'environnement dans lequel on évolue, contrairement à plein d'artistes qui se font materner, et qui ignorent ce que c'est que de produire ou organiser un concert. Il faut savoir ce que l'on veut en tant qu'artistes : certains ne sont là que pour créer et jouer, d'autres comme nous sont également axés sur la production de disques et de tournées, sur le management, sur la stratégie générale, sur l'image. Ce sont des métiers complexes et techniques qu'on a décidé de pratiquer pleinement en les apprenant et en s'entourant. Aujourd'hui, Last Train n'a ni éditeur ni label et ne compte que sur ses propres forces : on maîtrise les budgets, on fait ce qu'on veut, on décide de notre rythme.

Deaf Rock

En décembre 2020, la plateforme #MusicToo (émanation du mouvement MeToo) publie le témoignage d'une dizaine de femmes accusant Julien Hohl, le manager du label strasbourgeois Deaf Rock, de harcèlements et agressions sexuelles. Ces dénonciations, relayées par Mediapart et Rue 89, entraînent le dépôt de cinq plaintes et le départ de nombreux groupes de ce label dynamique, comme Last Train dont le dernier album s'est vendu à une dizaine de milliers d'exemplaires. Mais le mis en cause était également le manager du groupe depuis 2015 : voilà pourquoi Last Train a arrêté de travailler avec lui dès les premières rumeurs, en juillet 2020. En octobre dernier, l'enquête ouverte par le parquet a été classée sans suite faute d'éléments, l'infraction étant *"insuffisamment caractérisée"*, ce qui est le cas de quatre-vingts pour cent des affaires similaires, l'établissement de preuves pouvant s'avérer problématique.

Encore plus mal

R&F : Pourquoi vous êtes-vous séparés de votre manager et de votre label ?

Jean-Noël Scherrer : Le nom de Deaf Rock est sali, et à juste titre vu toutes les horreurs qui ont été dévoilées. Elles sont liées en grande partie à son ancien dirigeant, mais pas uniquement : il y a aussi incompétence et défaillance d'une maison de disques qui est dans un déni total face à la situation… Des procédures juridiques sont en cours aux prud'hommes pour récupérer les droits de nos premiers disques : on ne veut pas céder ce qu'on a produit avec notre argent, car c'est notre musique et l'histoire de notre vie.

Timothée Gérard : On pensait passer à côté des problèmes avec un label en évitant les majors et les gros requins, et on se retrouve dans la même situation… Quand Jean-Noël présente sur scène notre nouveau morceau et explique pourquoi on ne peut le sortir qu'en tirage vinyle limité en précommande sur notre site, j'entends des réflexions dans le public du style *"Nique les majors !"*. J'ai envie de leur répondre : *"Ce n'est pas une major !"*. Ça fait encore plus mal. ❑

RECUEILLI PAR H.M.

Single *"How Did We Get There"*
(Last Train Production)
Concert le 22 mars, Olympia (Paris)

Photo Boby Allin - DR

"La référence, c'était 'Sweet Jane'"

METRONOMY

Metronomy, c'est lui, Joseph Mount. Et plus encore pour ce **sixième album** tellement personnel qu'il est illustré par une photo prise par sa mère.

QUINZE ANS APRÈS "PIP PAINE (PAY THE £5000 YOU OWE)", ce "Small World" contemplatif et doux-amer est l'occasion de faire le point avec son auteur, quasi quarantenaire et gagné par la nostalgie. L'album de la maturité ? Vieille lune, mais c'est au fond une bonne façon d'appréhender ce disque intime.

Streaming

ROCK&FOLK : Ce nouvel album semble plutôt sombre…
Metronomy : Ça n'était pas le projet mais, bon, j'ai choisi de l'ouvrir avec "Life And Death". Je voulais quelque chose de frappant.

R&F : … et le son plutôt différent du précédent, "Metronomy Forever".
Metronomy : Oui, c'était un disque avec des sons très variés, et là je me suis dit : *"Je ne veux plus de synthés et de sons électroniques"*, mais c'est plus un concept qu'une nouvelle direction musicale. Il y aura des boîtes à rythmes et des synthétiseurs sur les prochains.

R&F : Le streaming a-t-il changé votre manière de travailler ?
Metronomy : Si j'étais plus jeune et en début de carrière, j'aurais la pression, mais j'ai la chance d'avoir des fans, donc je peux opter pour une démarche différente. Ce qui me gêne dans le streaming, c'est que tout est dicté par des gens qui n'ont rien à voir avec la musique. Des technocrates qui décrètent : *"Voilà ce qu'il faut faire"*. Cette notion de fournir du contenu, ça m'agace d'une certaine façon, mais je me dis aussi que ça peut être une bonne chose. *"On aime ce que vous faites, faites-en plus même si c'est moins bien, continuez à produire"*, au fond ça peut s'avérer être positif.

Joseph fait mouche

La mélodie entêtante avec la flûte du générique de "Mandibules", le dernier film de Quentin Dupieux, c'est Joseph. Contacté en direct par le réalisateur, il confesse avoir signé cet instrumental élégant sans réécouter la musique d'Howard Shore pour "The Fly" de David Cronenberg. ***"Quentin avait des instructions précises. Je lui ai demandé s'il souhaitait entendre un bourdonnement dans le beat, il n'en voulait pas. Je lui ai envoyé plusieurs thèmes, il a choisi celui-là."***

R&F : En même temps, l'industrie du disque en France génère dix fois moins d'argent que celle des jeux vidéo…
Metronomy : En Angleterre, on a des artistes comme Adele, Ed Sheeran et Elton John qui, à eux trois, génèrent tellement d'argent… Mais bon c'est clair que je suis dans la mauvaise filière (*rires*) !

R&F : D'ailleurs, neuf chansons pour trente-cinq minutes de son, c'est trop peu pour bien streamer…
Metronomy : Ah oui, c'est clair. Heureusement, le public de Metronomy achète encore du vinyle. On a la chance d'être un groupe qui vend toujours de la musique en mode physique.

A la Cure

R&F : Sentez-vous une grande différence entre la pop acoustique d'antan et celle d'aujourd'hui, qui se repose sur l'électronique ?
Metronomy : J'ai trente-neuf ans, je suis à cheval entre la britpop et la pop contemporaine, qui se repose plus sur la technique. Avant, il fallait beaucoup d'argent pour faire de la musique. Une guitare, ça coûtait cher. Un synthé ? *Très* cher. Mais je n'ai jamais pensé qu'il fallait être un virtuose pour faire de la musique. Si on s'empare d'une guitare sans savoir en jouer, ça ne veut pas dire qu'on n'est pas musicien.

R&F : "Hold Me Tonight" ressemble pas mal à "Close To Me", de The Cure.
Metronomy : Je vois ce que vous voulez dire, et on ne peut pas écrire une chanson comme celle-là sans s'avouer que c'est un peu *à la Cure*, mais au début, c'était plutôt dans le style Lou Reed/ Velvet Underground. La référence, c'était "Sweet Jane". Et puis je suis rentré en studio, et c'est parti dans une autre direction.

R&F : Vous avez déclaré que la critique musicale, c'était devenu comme Uber, cinq étoiles pour tout le monde…
Metronomy : J'ai dit ça parce que dans un magazine, comme la place est limitée, ils mettent souvent en avant les disques qu'ils veulent soutenir. Mais j'adore lire des critiques négatives ! On passe un temps fou à faire un album, on trouve ça génial, d'autres gens l'écoutent et ils vous disent : *"Mouais, trois étoiles"*. C'est bien, on ne devrait jamais se sentir au-delà des reproches.

R&F : Certains artistes vous diront le contraire.
Metronomy : Parce qu'ils n'en ont plus besoin ! Drake, c'est nécessaire de chroniquer ses albums ? Je ne pense pas. Pour Metronomy en revanche c'est important, parce que c'est comme ça que les gens entendent parler de mes albums. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"Small World" (Because)*

Photo Hazel Gaskin - DR

MAXWELL FARRINGTON

"Toujours été fan de karaoké"

Sensation de l'année 2021 avec son album sorti en collaboration avec Le SuperHomard, l'Australien publie un premier album d'un éclectisme ébouriffant.

VÉRITABLE CROONER 2.0, INVENTEUR D'UN SHOW EN AUTO-KARAOKÉ DANS LEQUEL IL CHANTE ACCOMPAGNÉ DE SONS ENREGISTRÉS SUR SON SMARTPHONE, MAXWELL FARRINGTON EST UN OVNI DANS LA SCÈNE MUSICALE FRANÇAISE. On l'a rencontré à Saint-Brieuc, où il vit avec sa compagne et sa fille. Maxwell Farrington est un mec simple, chaleureux, qui travaille au quotidien comme cuisinier au Chaland Qui Passe, l'ancien bar de Ludovic Lorre, programmateur australophile du Binic Folks Blues Festival. C'est par le biais de ce dernier qu'on avait eu vent de Farrington il y a quelques années, quand il nous avait dit que son cuistot officiait au sein d'un groupe prometteur (qu'il avait fini par mettre à l'affiche du festival). Nommée Dewaere, la bande était formée de musiciens du coin qui avaient trouvé en Farrington le chanteur charismatique qui leur manquait. Un peu la même histoire, finalement, qu'avec Christophe Vaillant du SuperHomard, que Farrington a rencontré lors d'un concert à la Boule Noire, à l'occasion du MaMA Festival en 2019, et qui a occasionné le superbe album "Once", disque miraculeux sur lequel, outre son *croon* soyeux, Maxwell apporte une personnalité et une excentricité douce qui élèvent le groupe. Poser sa voix sur les instrumentations des autres, c'est toute la vie de Maxwell Farrington.

Photo Titouan Massé - DR

Don de sperme

Musicien depuis sa jeunesse à Brisbane ("*Mon premier groupe était avec ma sœur. Ça s'appelait Bloody Roo, je jouais de la batterie et de la guitare. On faisait de la pop lo-fi, personne n'aimait*"), il avait de hautes ambitions : "*J'écoutais beaucoup Neil Diamond, Scott Walker, et bien sûr les Kinks et les Beatles. Je voulais mélanger ça avec Esquivel, un Mexicain qui fait de la pop space age très arrangée, mais le seul problème c'est que je n'avais pas de musiciens.*" Il a alors joué dans plusieurs groupes avant de se lasser de l'inertie de la chose et du besoin permanent de rameuter les troupes pour organiser les répétitions et concerts. "*Je chantais et je jouais de la guitare dans un groupe qui s'appelait Paang. On a fait une vingtaine de concerts, mais j'en avais marre de tout gérer. C'est à cause de ça que j'ai commencé à jouer avec mon téléphone.*" Suivirent un déménagement à Melbourne et d'autres groupes sans lendemain qui n'ont pas émergé de cette scène extrêmement vivace et dense. "*Il doit y avoir dix mille groupes là-bas. C'est un état d'esprit que j'adore. Je pense que tout le monde devrait faire partie d'un groupe. Même si tu n'es pas musicien, tu peux jouer trois notes sur une basse.*" Le départ de Maxwell Farrington s'est fait de façon improbable, quand une vieille amie lui a demandé un service particulier. "*C'était une amie que je connaissais de Brisbane. Elle m'a envoyé un mail en me disant :* 'Est-ce que tu veux me faire un don de sperme ? Je suis à Londres, je te paie le billet.' *Alors j'ai réfléchi, je lui ai demandé quel serait mon rôle. J'y suis allé. Mais ce que je ne savais pas, c'est qu'il n'y avait pas de billet retour.*" Si le don s'est avéré improductif, la vie sur place s'est révélée compliquée. "*Londres, ce n'était pas bien. Je n'avais pas d'argent, j'ai pris beaucoup de drogue, c'était un peu trash.*" Farrington s'est installé à Leeds, puis Marseille, où il n'a incroyablement jamais croisé l'autre rocker australien local, Nathan Roche, du Villejuif Underground ("*On se connaît, mais comme des bateaux qui passent dans la nuit*") avant d'aller à Toulouse et de rencontrer les musiciens de la scène locale grâce à sa copine. "*J'y ai rencontré des musiciens bien meilleurs que moi. Je trouve que la scène de Toulouse est la meilleure en France. Il y a plein de musiciens incroyables comme Julien Gasc et surtout Vincent Pieuvre qui est un génie.*"

Totalement foutraque

C'est à cette période que l'étrange obsession de Farrington s'est réveillée : "*J'ai toujours été fan de karaoké. J'ai un copain australien qui s'appelle Talkshow Boy et, à l'époque, il branchait son iPod et faisait des raps par-dessus, et je trouvais ça génial. A Toulouse, je me suis dit :* 'J'ai un groupe, c'est cool, mais dès que j'enregistre, je vais faire des sorties sans voix pour que je puisse chanter par-dessus'." C'est ainsi que Maxwell Farrington, compositeur extrêmement prolifique, a toujours une chanson sous le coude et enregistre çà et là des instrumentaux au gré des rencontres musicales, et s'en sert comme bande-son pour des concerts à mi-chemin entre karaoké et performance situationniste. La collaboration avec Vincent Pieuvre occupe l'essentiel de la face A de son album solo, tandis que la face B contient quelques instrumentaux eurodance hallucinants faits avec Norman Bambi ("*Je l'ai rencontré lors d'un dîner et il connaissait tous les putains de noms de groupes japonais expérimentaux que j'adore comme Phew, Aunt Sally ou Plus-Tech Squeeze Box*"), ce qui donne à l'album une couleur totalement foutraque, superbement éclectique, à l'image de ce personnage touche-à-tout extrêmement attachant. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*Maxwell Farrington*"

(Beast/ Crème Brûlée)

2022

L'année s'annonce encore très riche pour Maxwell Farrington qui va sortir un nouvel EP avec Le SuperHomard en avril ("I Had It All"), toujours sur Talitres. Le second album de Dewaere ("What Is Pop Music Anyway?") est lui aussi imminent. A la différence du premier, Maxwell Farrington y écrit et compose tous les morceaux.

"Des gens que ça rendait dingues"

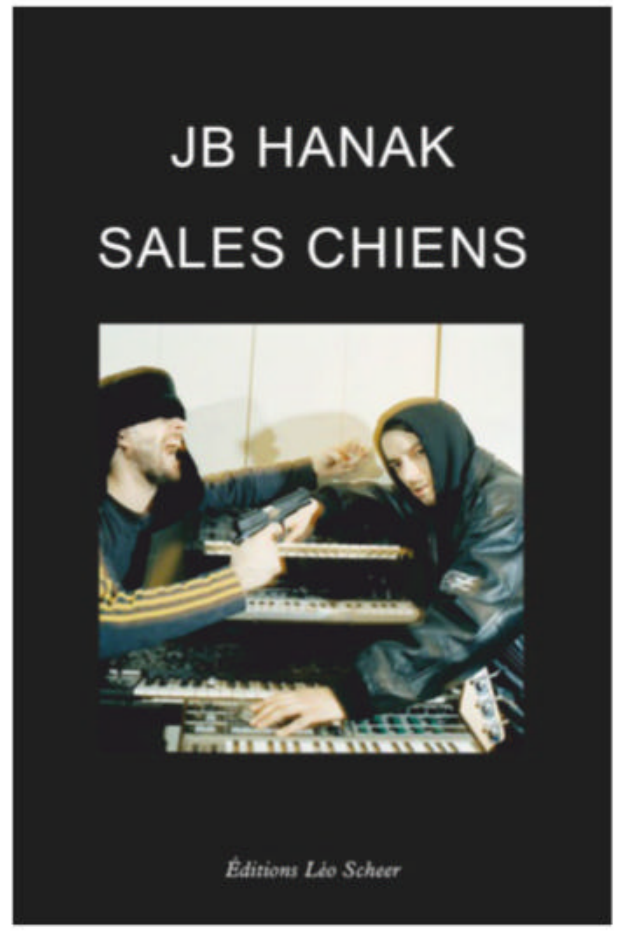
Jb HANAK

"Sales Chiens", le livre écrit par cet activiste de la scène électro underground, raconte un passé à jamais révolu et un amour plus fort que la mort.

L'UNDERGROUND, C'EST LÀ OÙ NAISSENT LES MOUVEMENTS ARTISTIQUES ET POLITIQUES avant qu'ils ne soient récupérés, vidés de leur sens premier et vendus comme n'importe quelle trottinette électrique à un consommateur qui confond possession et appartenance. L'underground, c'est avant tout la précarité, l'audace, la crasse, le bruit et la fureur. La lose sociale surtout. C'est exactement ce que raconte le livre "Sales Chiens", publié chez Léo Scheer et écrit par Jb Hanak, activiste électro-bruitiste toujours pas calmé.

Pages brûlantes

Ici, la fiction et la réalité se télescopent avec une violence formidable. C'est à la fois un témoignage qui ravira les nostalgiques qui ont suivi dDamage, *"les moutons noirs de la French Touch"*, le duo composé de Jb Hanak et de son frère, et une odyssée littéraire sauvage et radicale. Petit livre découvert presque par hasard qui envoûte le lecteur dès les premières pages, tout ici est aussi magique que désespérant, amour et haine, lumière et ténèbres. En apnée. Il y a des fantômes, des anecdotes hallucinantes, une passion chevillée et un chien imaginaire, Ourko, personnage central et invisible, surtout pour ceux qui ont bradé leur courage et leurs rêves. En lisant ces pages brûlantes, on navigue entre l'esprit de "Another State Of Mind", le célèbre documentaire sur la scène punk hardcore américaine, et une écriture à vif, sans fioriture. "*Avec mon grand frère, nous avons vécu des centaines de choses incroyables durant les tournées. Lorsque nous avions du temps pour nous poser entre deux concerts, l'envie d'articuler un récit est apparue… J'étais obsédé par l'envie de faire un livre à trois cents kilomètres/heure, car c'était la vitesse à laquelle on vivait à l'époque. C'était infiniment plus important que d'écrire une longue biographie exhaustive et uniquement destinée aux fans. Il y a une part romanesque dans l'articulation du texte, mais l'histoire est tirée de faits parfaitement réels et vécus. A partir d'un patchwork de souvenirs à tendance 'Les Frères Pétard' ou 'Les Pieds Nickelés', l'idée littéraire fut donc de présenter ça sous la forme d'une aventure. Le road trip m'est apparu comme la façon la plus respectueuse pour retranscrire notre réalité… C'est également calqué sur une articulation comique. Mon frère et moi, on rigolait tout le temps, même dans les pires moments. C'est aussi quelque chose que j'ai voulu transmettre.*"



Sans interdit

dDamage démarre en 1997, date de son premier disque autoproduit. Le premier album officiel sort en 2000. Suivent neuf LP, une quinzaine de EP, des dizaines de remixes et bandes originales de films. *"Le nom de notre groupe est une référence à un morceau de rap oldschool du groupe JVC Force intitulé 'Doin' Damage', nous avions une véritable envie d'éclater les frontières entre rock, électro et hip-hop."* Jb Hanak est aussi peintre, écrivain donc (il espère publier prochainement un texte gonzo sur Mudhoney, son groupe préféré). Il a joué pour le groupe Cobra, et réalise des pochettes de disques, collabore avec Mike Patton pour la musique du prochain jeu vidéo des Tortues Ninja. Il ne s'interdit rien.

Chien invisible

Et ce chien fantastique, reliant à la fois le réel et l'imaginaire, le monde des vivants et celui des morts, Ourko, d'où vient-il ? "*Mon frère tenait cette histoire d'un copain fils de flic. Son papa était un peu timbré et s'était inventé un chien invisible à qui il parlait durant son service. Du coup, mon frère a adopté ce chien et lui parlait souvent. Ça nous faisait beaucoup rire, mais il y a des gens que ça rendait dingues. Entre les mains de mon frère, ça pouvait devenir une arme de déstabilisation psychologique très efficace. Ensuite, il y a mon rapport amour/haine avec les chiens. Ça donne un côté initiatique au récit car je finis par aimer le chien à la fin de l'histoire. Et c'est aussi une petite métaphore de mon rapport au monde de la musique, que j'aime autant que je le déteste. On peut y voir également un lien qui unit les personnages entre eux. Puis j'utilise aussi la cruauté : l'image de l'abandon dans la première phrase du livre :* 'Abandonne ton chien, il t'aimera toujours'*, parce qu'à la mort de mon frère, j'ai ressenti le pire sentiment d'abandon de ma vie.*" Car ce livre, c'est aussi l'histoire d'une déchirure éternelle. La perte du frère. Du grand frère… "*Mon frère était un bloc d'énergie radioactive qui irradiait absolument tout sur son passage. Enormément de gens l'aimaient profondément, et quelques personnes le haïssaient de manière totale (très souvent des carriéristes du milieu de la musique). J'ai une chance inouïe de l'avoir eu pour frère et d'avoir fait carrière avec lui. Au passage, j'en ai fait un putain de personnage d'action et ça lui va comme un gant.*" Jb Hanak a encore beaucoup de choses à sortir de ses tripes. C'est un écrivain, à n'en pas douter. On peut apprécier le dernier Michel Houellebecq, mais il serait regrettable de passer à côté de ce "Sales Chiens", trip garanti sans hype ni première classe. Révélation. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE
Livre *"Sales Chiens" (Éditions Léo Scheer)*

Photo Philippe Levy - DR

ROCK THE PISTES FESTIVAL

10ème ÉDITION

13 ▸ 19 MARS 2022

TRUST

GAËTAN ROUSSEL

47TER • IAM • KUNGS

& CLUB AZUR

(UPSILONE • VICTOR FLASH)

DÉCOUVREZ LE PROGRAMME !

Portes du Soleil
Ski & Bike

present the

“J’ai de la chance car je n’ai jamais eu de hits, donc je n’ai pas besoin de les jouer”

SPIRITUALIZED

“Everything Was Beautiful”, le nouvel album de Spiritualized, s’accompagne d’une série de rééditions. Seul élément stable d’un projet en constante évolution, **Jason Pierce** semble avoir atteint la sérénité.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

À L’ORIGINE, IL Y AVAIT LES SPACEMEN 3, LE FRUIT DE LA RENCONTRE ENTRE JASON PIERCE ET PETER KEMBER (ALIAS SONIC BOOM). De 1982 à 1991, ils produisirent une musique hypnotique qualifiée de néo-psychédélique et qui faisait passer The Jesus And Mary Chain pour les Petits Chanteurs A La Croix De Bois. La croix des Spacemen 3 semblait, elle, être issue des forges de Vulcain. Comme pour toutes les bonnes légendes du rock’n’roll, Pierce et Kember s’auto-crucifièrent à coups de conflits. Désormais aux commandes de Spiritualized, Jason Pierce explore depuis neuf albums des formules inédites. A coups d’invocations de guitare garage à la Monte Young pour leur aspect drone, de montées symphoniques, de free jazz et de mélodies élégiaques on peut affirmer sans ambages qu’au sein d’une industrie musicale saturée d’ersatz “Everything Was Beautiful” rappelle pourquoi les rock critics ont choisi de sacrifier leur vie en tant que martyrs de la pop et du rock. Un album conçu dans des conditions étranges et via de multiples studios. Mais qui loin de ressembler à la créature de Frankenstein nous fait songer à un mille-feuille qui mérite de nombreuses écoutes afin d’en tirer toute la substantifique moelle. Bien qu’il se définisse cartésien adepte du scientisme, on serait tenté de présenter Jason Pierce en tant qu’alchimiste de la matière sonore.

Cultiver ses obsessions

ROCK&FOLK : De vos débuts jusqu’à aujourd’hui, on constate une évolution de vos goûts musicaux qui se répercute sur votre production.

Jason Pierce : Quand vous êtes jeune, votre capacité de concentration est limitée, ce qui n’est pas obligatoirement négatif. En vieillissant, elle s’élargit et c’est positif. A l’époque, le rock était tout pour nous. Mon premier disque, c’était le LP “Raw Power” des Stooges. Je ne comprenais pas tout à fait cet album car je ne pouvais pas déterminer s’il s’agissait de heavy metal ou de quelque chose de plus étrange. En tout cas, ces chansons tournaient dans ma tête. Je me souviens d’avoir chanté à tue-tête “I Need Somebody” et “Raw Power”. J’aime toujours cette montée d’adrénaline que l’on tire du rock des Stooges et du 13th Floor Elevators. J’ai simplement élargi ma palette en y ajoutant des compositeurs contemporains tels que Terry Riley, Michael Nyman ou John Adams, ainsi que la soul et la country. Sans oublier MC5 ! Je m’étais aperçu que Sun Ra avait joué sur la même affiche que les Stooges qui ont un lien avec le free jazz. Je me suis donc ouvert, même si je cultive mes obsessions.

R&F : Vous êtes donc hermétique à certains artistes ?

Jason Pierce : Récemment j’ai répondu à une interview de Lenny Kaye *(guitariste de Patti Smith et créateur des compilations “Nuggets”, ndlr)*. J’avais lu son livre et, comme lui, j’ai essayé désespérément d’aimer Grateful Dead et Quicksilver Messenger Service. En vain, si le Dead est l’archétype du groupe psychédélique, il sonne plutôt comme une sorte de *jug band*. Je suis un peu obsédé par l’essence du rock’n’roll. Je continue d’essayer d’inventer des règles, mais à chaque fois elles s’écroulent. A un moment, j’affirme qu’être rock, c’est être rebelle. Puis, je vois des groupes en Norvège qui brûlent des églises et s’entretuent. Mais dont la musique ne me semble pas très rock’n’roll. Ou j’affirme que les guitares doivent être plus fortes que les claviers, et puis tout à coup j’entends Question Mark And The Mysterians ou Suicide, et ma théorie tombe à l’eau...

R&F : Comment analysez-vous votre propre musique ?

Jason Pierce : Ma musique fonctionne tout en donnant l’impression qu’elle pourrait s’effondrer à tout moment. Pour le dernier morceau de l’album, je désirais une forme très free jazz et abstraite à la Peter Brötzmann. La musique est un jeu étrange avec ses accidents heureux et ses erreurs. A vous de voir ce qui fonctionne ou pas. Malheureusement, beaucoup de gens de l’industrie musicale se contentent de répéter la même formule *ad nauseam*.

R&F : Mike Love, quand il a entendu “Pet Sounds” pour la première fois, a lancé à Brian Wilson : “*Ne nique pas la formule !*”...

Jason Pierce : Absolument ! C’est comme des briques Lego. Tu vas voir un ingénieur du son et tu lui demandes de reproduire un style. J’ai eu du mal à trouver des gens à qui j’ai pu dire : “*Je ne suis pas intéressé par ce que vous avez réalisé auparavant. Je désire trouver un nouvel espace pour ma musique* !”.

Des bougies et des perruques

R&F : Le catalogue de Spiritualized est réédité de manière originale avec des modifications et des ajouts. Etait-ce votre idée ?

Jason Pierce : J’aimerais affirmer qu’il s’agit de mon idée, mais le mérite en revient à Matthew Johnson de Fat Possum. Il a commencé par rééditer le catalogue de Townes Van Zandt qui jusqu’alors avait été publié par des gens qui ne se souciaient pas vraiment de lui.

Photo Sarah Piantadosi - DR

“J’ai essayé désespérément d’aimer Grateful Dead et Quicksilver Messenger Service. En vain”

Il en a été de même pour mon catalogue. J’avais signé avec une major qui avait perdu tout intérêt pour moi il y a longtemps de cela. Certains de mes albums n’étaient plus disponibles. Matthew pensait que c’était profondément injuste. Il m’a fait comprendre que mes albums représentaient le travail de toute une vie. Dans mes rééditions, j’ai voulu refléter le passage du temps et les rendre beaux comme le sont certaines choses rouillées et délabrées.

R&F : Qu’avez-vous découvert sur votre art en réécoutant vos anciens albums ?
Jason Pierce : Il me semble qu’ils ne cherchaient pas à sonner *branché* ou *commercial*. Ce matin, j’écoutais “It Hurts To Be Alone” par les Wailers. Cette chanson ressemble à du reggae précoce, mais transcende cela par sa beauté. Vous n’écoutez pas Bach en imaginant des gens avec des bougies et des perruques. Il a tout simplement composé des chefs-d’œuvre qui sont aussi étonnants qu’au premier jour. On peut affirmer que toute musique est une sorte d’équation mathématique à la palette limitée. J’aime associer des sons disparates tels qu’un banjo placé à côté d’un trombone, ou un violon proche d’une guitare électrique. J’aime quand se rencontrent des éléments qui n’étaient pas faits pour se rencontrer, et ainsi provoquent des tensions. Quel est donc l’endroit en France où on voit des empreintes de mains dans une caverne ?

R&F : Lascaux…
Jason Pierce : C’est ça. On proclame que c’est l’art qui distingue les humains des singes. Une évolution qui est en relation avec la forme peinte. Mais la musique y est également présente avec des tuyaux en os. Si vous jouez une fréquence de 440 hertz, votre cerveau résonnera d’une manière très spécifique. Le cerveau humain oublie à peu près mais tout garde la capacité de mémorisation de la musique qu’il aimait. Si je vous demande de vous souvenir des Ronettes, vous allez songer à la façon dont les percussions de Jack Nitzsche se mêlent à la voix de Ronnie. Nos propres souvenirs sont liés à des événements musicaux tels que la naissance d’un enfant. Cela vaut la peine d’essayer d’atteindre cet objectif en provoquant des connexions dans l’esprit.

Et Boom !

L’autre moitié des Spacemen 3 était Peter Kember, également connu sous le pseudonyme de Sonic Boom. Bien que plus disparate et moins productive que celle de son ancien compère, la discographie de Boom mérite l’investigation. Sous le nom de Sonic Boom, il n’a enregistré que deux albums, le premier en 1990 et le dernier en 2020. L’on y sent l’influence d’Alan Vega mais aussi celle de groupes électro-psyché tels que United States Of America , Lothar And The Hand People, White Noise, et surtout les mythiques Silver Apples avec qui il finira par enregistrer. Si on devait définir la musique de cet éternel jeune homme, il conviendrait de l’évoquer comme la transcription audio des peintures de Vasarely. Kember a également œuvré en tant que producteur pour Panda Bear et MGMT. D’où le fabuleux dessin, façon cartoon sous LSD, de leur album “Congratulations” en 2009, réalisé par un certain Anthony Ausgang, un natif de Trinidad, fils spirituel de Robert Williams et à qui l’on doit de nombreuses affiches mythiques de concerts hippies. Ausgang, qui avait auparavant œuvré pour Kember sous son identité d’Experimental Audio Research. Bien sûr, tous ces artistes sont reliés entre eux et puisent à la même école des pionniers de l’électro rock des années soixante et soixante-dix dans leur versant lysergique. De quoi faire mentir les neuneus qui pensaient que tout avait commencé avec Jean-Michel Jarre.

R&F : Comment définiriez-vous votre processus créatif ?
Jason Pierce : As-tu vu le documentaire de Peter Jackson sur les Beatles ? Je ne le recommanderai jamais assez. C’est intéressant de savoir que les Beatles ont exactement le même processus créatif que le mien et que n’importe qui d’autre. Vous grattez et fredonnez jusqu’à ce que vous arriviez à produire une mélodie qui vous plaise. En musique, on doit faire preuve d’un certain narcissisme mais en même temps être capable de se dire : *“Mais qui va écouter cette merde* ?” !

Vivre dans une ville fantôme

R&F : Contrairement à ce qu’ont éprouvé beaucoup d’artistes, l’enregistrement de “Everything Was Beautiful” en plein confinement ne semble pas avoir été douloureux mais plutôt inspirant…
Jason Pierce : Je plaisantais à l’époque en disant que j’avais presque l’impression de m’être entraîné toute ma vie à ce genre de solitude. Bien sûr, je n’ignorais pas les gens qui travaillaient très dur pour sauver la vie des malades. Mais je n’avais plus à devoir m’inquiéter de ne plus être invité aux fêtes. Ce qui m’a procuré une forme de calme et un sentiment de liberté. J’avais l’habitude d’écrire. Comme je ne conduis plus, je marchais dans des rues désertes comme si j’avais toute la ville pour moi. Beaucoup d’habitants avaient quitté Londres. Vivre dans une ville fantôme, ce n’est pas comme vivre dans un champ. C’était comme construire un château de cartes qui menaçait de s’écrouler à la moindre occasion. Il faut prendre une multitude de décisions qui s’équilibrent toutes les unes par rapport aux autres. Mon album a fini par être la rencontre de deux mixes différent. La plupart des gens refusent ce genre de mélange parce qu’ils ont l’impression de commettre un sacrilège.

R&F : Votre album a la spécificité d’avoir été conçu dans de multiples studios. Etait-ce un choix ?
Jason Pierce : De nombreux musiciens préféreront toujours leurs cassettes de répétition ou leurs démos à leurs disques. Très souvent, c’est parce qu’ils se souviennent avec nostalgie des moments passés avec leurs amis. Si j’aime un fragment musical, je l’inclus dans

Photo Sarah Piantadosi - DR

mon disque. Comme si je m'accrochais à des morceaux uniques que je n'arriverai jamais à reproduire de nouveau. Comme pour les disques des Beatles qui sont le fruit de multiples sessions d'enregistrement mises bout à bout.

La fin d'un cycle

R&F : Peut-on dire que votre nouvel album est celui d'un homme en paix avec lui-même ?

Jason Pierce : Dans la première version de la chanson "Always Together With You", on ressentait une sorte de psychédélisme et un chagrin auxquels j'ai essayé de me raccrocher. Mais cette dimension s'est évaporée dans la version qui est sur l'album. Je ne suis pas en mesure de vous affirmer si je me sens satisfait du travail accompli. J'ai simplement l'impression d'avoir achevé un cycle et j'ai hâte de jouer sur scène. Les chansons ont besoin de vivre leur vie au fil des concerts.

R&F : On ressent chez vous une volonté de toujours se remettre en question.

Jason Pierce : Si j'enregistre un disque à mon âge, il faut vraiment que ça en vaille la peine. J'entends tellement d'albums sans inspiration, qui ne sont qu'un prétexte pour les groupes de reprendre la route afin de jouer leurs vieilles chansons. Peut-être que j'ai de la chance car je n'ai jamais eu de hits, donc je n'ai pas besoin de les jouer *ad vitam (rires)* ! "Everything Was Beautiful" comporte des chansons très simples, réalisées à partir de deux accords. Je ne veux pas me comparer au Velvet Underground, mais j'aime écouter les différentes prises de "Sister Ray". En studio, nous jetions différentes versions d'une chanson lors d'un processus de constante remise en question. L'idée est qu'en direct et sans certaines parties, les titres fonctionnent toujours.

R&F : Le live, c'est l'épreuve du feu ?

Jason Pierce : Nous formons un groupe de six. Nous essayons de trouver de nouvelles formules à l'intérieur de nos chansons. C'est assez excitant, surtout après tout ce que nous avons traversé. C'est fou, mais je n'avais pas revu mes camarades de groupe depuis trois ans alors, quand j'ai su qu'on allait pouvoir rejouer en concert, j'étais en larmes. Il y a ceux qui affirment : *"Nous sommes le meilleur groupe du monde* !", alors que c'est au public d'en décider, pas à nous. ★

Album *"Everything Was Beautiful" (Bella Union/ Pias)*

“Ricky Nelson est arrivé et a annoncé que c’était du rock’n’roll, je ne savais pas de quoi il parlait”

TOMMY TEDESCO

THE WRECKING CREW

Une grande partie de la merveilleuse musique, tous genres confondus, sortie des studios californiens, du début des années soixante au milieu des années soixante-dix, était en fait le fruit des talents conjugués d’une seule petite bande de génies restés soigneusement cachés du grand public mais, plus dingue encore, les mêmes avaient joué à la place de musiciens ultra célèbres sur des immenses classiques sans que jamais la plus grande escroquerie du rock soit vraiment révélée.

PAR AGNÈS LEGLISE

ON A DU MAL À IMAGINER AUJOURD’HUI À QUEL POINT LE ROCK’N’ ROLL FUT MAL ACCUEILLI PAR PRESQUE TOUT LE MÉTIER, labels comme musiciens établis qui ne voyaient qu’un épiphénomène teenager sans lendemain dans ce qui n’était encore qu’un sous-genre naissant. Tommy Tedesco, prodige de la guitare auto-enseignée à vingt-trois ans pour fuir l’usine, et futur membre émérite du Wrecking Crew, racontait comment il avait, lui, découvert le rock en studio : “*Ricky Nelson est arrivé et a annoncé que c’était du rock’n’roll, je ne savais pas de quoi il parlait*.”

Jeunes musiciens

Les grands musiciens de studio de Los Angeles, qui jusque-là s’enorgueillissaient de leur élégance aussi impeccable que leur discipline de fer, refusaient purement et simplement de participer aux sessions d’enregistrement de titres rock que des petits labels indie et des wannabe producteurs avec plus de nez tentaient d’organiser. Certains avaient en effet déjà pressenti que le vent tournait dans tout le show-biz et que la jeunesse pourvue de transistors devenait un nouvel immense public à atteindre. Des jeunes musiciens à travers toute l’Amérique comprirent vite aussi qu’ils tenaient là leur chance de briller, ou au moins d’en vivre, et foncèrent à Los Angeles pour offrir leurs services sous le soleil californien. Plus cool, plus relax que leurs aînés, ils les choquaient par leur tenue, leur décontraction et, quoique syndiqués — cela a son importance — dénotaient aussi parce qu’ils acceptaient tous les “dates”, jazz, blues, pop ou rock, où leur capacité à s’adapter instantanément à n’importe quel style et n’importe quelle partition faisait merveille auprès des producteurs économes en cachets et en coûteuses heures de studio. C’est ainsi que, d’après Hal Blaine, futur batteur star de la bande, les vieux de la vieille évincés baptisèrent alors la fluctuante et informelle clique de “Wrecking Crew” dont ils craignaient qu’ils ne détruisent le business. Bon, une autre star du Wrecking Crew, Carol Kaye, grandiose bassiste et seule femme de l’histoire, n’en a, elle, aucun souvenir. Et c’est vrai que la plupart des musiciens concernés ignoraient tout de ce surnom et ne l’avaient jamais entendu avant que Hal Blaine ne l’établisse dans son autobiographie à succès. C’est pourtant ainsi qu’ils sont maintenant connus et qu’ils ont été consacrés pour leur contribution collective au Rock And Roll Hall Of Fame. Le nombre précis de musiciens du gang est aussi incertain, ce groupe n’en était pas un, le lien était aussi informel que fluctuant, et c’est *a posteriori* que leur histoire reconstituée devient aussi extraordinaire. Jeunes musiciens passionnés, souvent venus de trous perdus, enfants pauvres sans avenir ou enfants de musiciens, tous animés par la même obsession pour leur instrument et par le désir brûlant de jouer et de compter dans leur domaine. Et tous fabuleusement virtuoses, par talent naturel et travail acharné, capables de déchiffrer d’un coup d’œil les partitions les plus complexes et les interlocuteurs les plus exigeants. Venus du jazz ou du classique, hautement qualifiés et profondément musiciens dans l’âme, ils étaient aussi *de facto* leurs propres producteurs/arrangeurs et étaient capables de sortir de leur chapeau les idées qui faisaient les hits. La liste en est quasiment impossible à dresser, trop de titres, pas assez de crédits gravés dans le marbre, toute tentative de discographie est un déchirement, leurs accomplissements sont tellement exceptionnels qu’en écarter est toujours cruel. Mais sans aucun doute, c’est la décisive Carol Kaye qui emporte “And The Beat Goes On”, c’est le subtil Hal Blaine qui rend fascinant “Bridge Over Troubled Water” et, sans le backbeat implacable d’Earl Palmer, qui sait si “Tutti Frutti” ou “Lucille” et mille autres auraient eu le même succès ? Très vite, pas fous, des producteurs décidèrent de ne plus s’en passer et réunirent régulièrement la fine équipe, par conséquent de plus en plus au point, et donc monstrueusement efficace. Spector fut le premier à repérer la magique alchimie et à utiliser toute la bande sur ses enregistrements où, pour construire son mur de son, il entassait et poussait à bout les instruments et les musiciens dans son studio à écho chéri. Et comme ça lui avait porté chance, le maniaque ne changeait plus rien au cocktail magique, ni le studio, ni les musiciens, ni même la marque de bandes magnétiques. Mais il avait raison, ça marchait du feu de Dieu, la machine à groove tournait à plein régime et tout le monde les voulait. Ils acceptaient donc tous les gigs possibles et bossaient jour et nuit, les heures de studio étaient chères et donc rentabilisées au max, trois heures de session donnaient trois titres, sauf pour quelques stars comme Frank Sinatra ou Dean Martin qui débarquaient avec des dizaines d’amis et n’intervenaient qu’au bout de plusieurs heures de répétition, quand chaque souffle était parfaitement réglé. Mais attention, on ne parle pas, pour ces véritables prodiges, de dizaines de sessions, ni même de centaines, mais bien de dizaines de milliers d’heures d’enregistrement pour les plus prolifiques.

Photo archives Rock&Folk - DR

Tommy Tedesco

Hal Blaine et Glen Campbell

Photo archives Rock&Folk - DR

Six titres le matin, six titres l'après-midi

On pense ainsi que Hal Blaine et le guitariste Barney Kessel — qui avait accompagné Billie Holiday, Julie London et Elvis — auraient chacun participé à plus de trente mille dates ! Earl Palmer racontait comment ils avaient, par exemple, enregistré pendant cinq à six semaines deux albums par jour pour Liberty Records, six titres le matin, six titres l'après-midi. Des surhommes, quoi.

Machine à faire des stars

C'est ainsi qu'à l'automne 1963, le jeune Brian Wilson, subjugué par le renversant boulot de Spector sur le splendide "Be My Baby" des Ronettes, se mit à rêver d'atteindre ce niveau de production et cette richesse musicale pour le prochain album des Beach Boys, joli projet qui comportait toutefois un petit obstacle dans l'exécution de son plan, ses camarades surfeurs étant loin d'être assez bons pour pouvoir suivre ses ambitieuses intuitions musicales. Tant pis, il décida donc de les envoyer en tournée, se fit remplacer par Glen Campbell, membre émérite du Wrecking Crew, et c'est avec le reste de la bande au grand complet qu'il enregistra sur plusieurs mois, et en de longues séances nocturnes épuisantes, l'album "Pet Sounds". Oui, cet album culte, cette parfaite beauté aux arrangements sublimes et follement nouveaux, est un pur produit Wrecking Crew à son meilleur. Et ce ne fut pas le seul, leur perfection éclatante attirait producteurs comme musiciens, et la machine secrète à faire des stars ne faisait que démarrer. Précisons que les remplacés ne le prenaient même pas mal, Karen Carpenter accepta que Hal Blaine joue ses parties en studio et, selon lui, Dennis Wilson était même ravi qu'il le remplace et en "*profitait pour faire du bateau ou de la moto, tranquille quelque part avec des filles.*" Les remplaçants, eux, se moquaient comme de leur premier médiator des crédits et des mentions sur les albums : ce qui comptait pour ces ex-fauchés, c'était de jouer avec leurs pairs et d'être payés au tarif syndical, tarif par séance si correct que Carol Kaye pouvait alors se vanter de gagner plus que le Président des Etats-Unis, ce qui n'empêchait pas cette forte tête, passée de la guitare à la basse par hasard, de revendre inlassablement ses vieux médiators qu'elle prétendait toujours avoir utilisés pour des séances cultes. Par chance pour eux, une petite clause, exigée par le syndicat, ne cédait leurs droits que pour les seuls albums et leur permettra plus tard de toucher des royalties sur l'utilisation de leurs musiques pour les films et les publicités. Parce que sinon, pour ces musiciens, que le titre qu'ils enregistraient se vende à vingt exemplaires ou à deux cent mille ne changeait rien. Ils ne connaissaient pas toujours les noms des titres sur lesquels ils travaillaient et, même Hal Blaine qui, lui, marquait avec son tampon spécial — petit melon du monsieur, justifié mais aussi voyant que sa Rolls jaune — tous les documents d'un "*Hal Blaine strikes again*" était parfois surpris de se reconnaître à la radio dans un morceau dont il n'avait aucun souvenir, ou dont il n'avait entendu, comme pour "Love Will Keep Us Together", que sa propre partie lors

Les gens du Crew

Claviers Larry Knechel, Mike Melvoin, Don Randi, Michel Rubini, Leon Russell. **Guitare** Dennis Budimir, James Burton, Glen Campbell, Al Casey, Jerry Cole, Mike Deasy, Barney Kessel, Lou Morrell, Don Peake, Bill Pitamn, Mac Rebennack (aka Dr. John), Louie Shelton, Billy Strange, Tommy Tedesco. **Basse** Chuck Berghofer, Jimmy Bond, Lyle Ritz. **Basse électrique** Max Bennett, Carol Kaye, Joe Osborn, Ray Polhman, Bob West. **Batterie** Hal Blaine, Frank Capp, Jim Gordon, Earl Palmer. **Percussions** Larry Bunker, Gary Coleman, Gene Estes, Emil Richards, Julius Wechter **Harmonica** Tommy Morgan. **Cuivres** Allan Beutler (saxo), Roy Caton (trompette), Gene Cipriano (saxo), Steve Douglas (saxo), Jim Horn (saxo et flûte), Jim "Slide" Hyde (trombone), Plas Johnson (saxo), Lou McCreary (trombone), Jackie Kelso (saxo), Jay Migliori (saxo), Olli Mitchell (trompette), Nino Tempo (saxo).

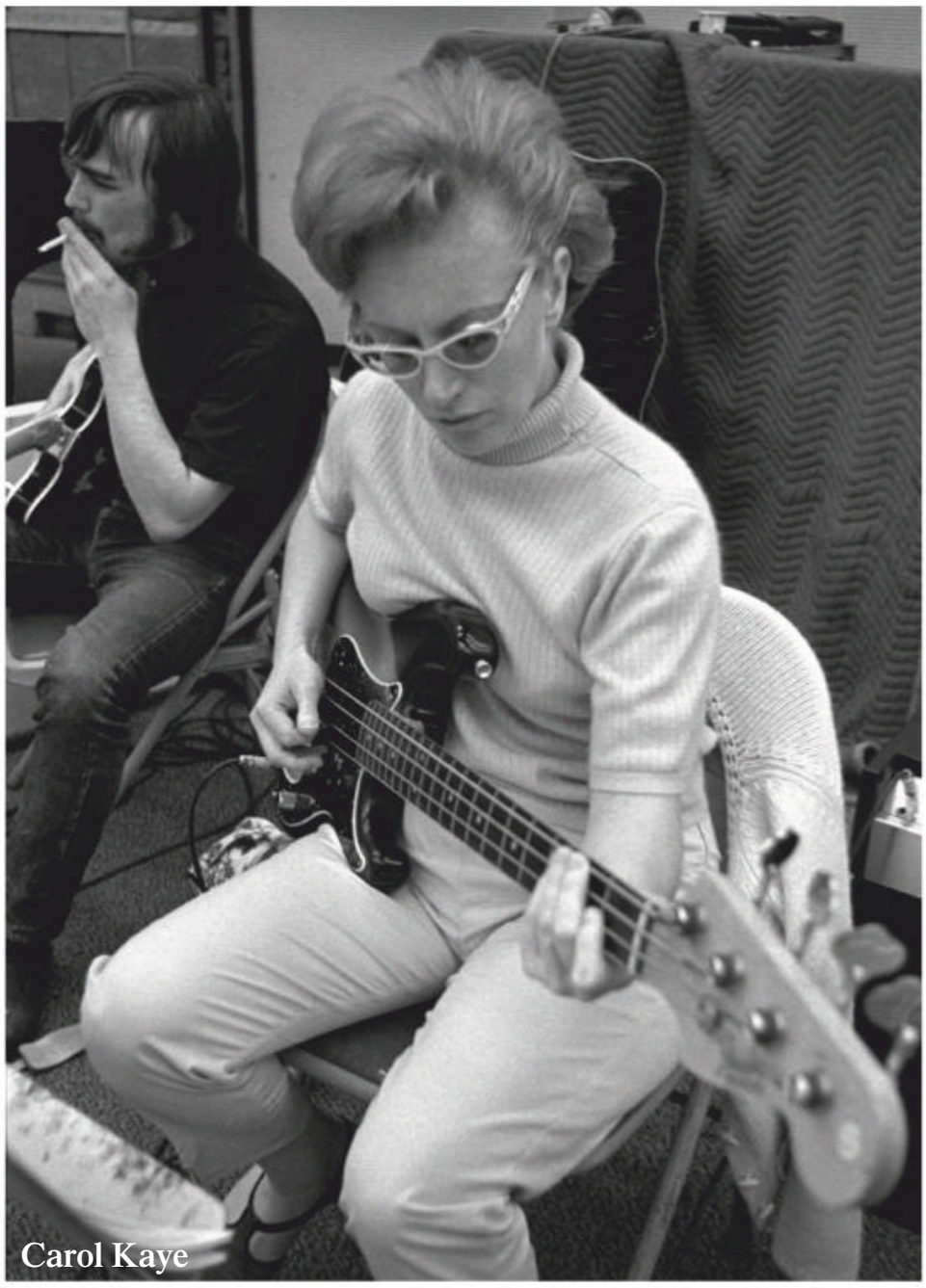

Carol Kaye

Photo GAB Archive/ Redferns/ Getty Images

de l'enregistrement, et dont il découvrit par hasard le succès mondial. Bien sûr, il y eut des egos froissés, ceux des Byrds par exemple, dont seul Roger McGuinn fut jugé d'un niveau suffisant pour jouer sur leur tube "Mr Tambourine Man" en studio, pendant que Clarke et Crosby boudaient derrière, sans même parler des Monkees, faux groupe dès le départ où les rôles étaient carrément tenus par des acteurs pendant que le Wrecking Crew turbinait en coulisse, ou les Marketts qui tournaient eux aussi pendant que les vrais musiciens bossaient simultanément à L.A., une organisation super rentable. Bon, il y avait aussi tous les cas comme The Mamas & The Papas, tous chanteurs, et qui donc ne pouvaient se passer d'autres musiciens en studio et sur scène : coup de bol puisque, là aussi, nos petits génies firent étinceler leurs titres et les propulsèrent en haut du poster sans que jamais, nous ne comprenions vraiment que ces soi-disant requins de studio en étaient en fait les magiciens.

Pop culture

Pour autant, les Wrecking Crew ne travaillaient pas que pour l'argent, le plaisir de faire la meilleure musique possible était aussi important que les cachets, et la plupart étaient absolument satisfaits de rester dans l'ombre, mais reconnus de leurs pairs. Certains toutefois, goûtèrent à d'autres horizons, le génial Leon Russell établit d'abord son propre studio avant d'entamer une carrière bien plus visible, et Glen Campbell, le Beach Boys de tournée, réussit à transformer sa carrière de guitariste et devint à son tour un chanteur country à très grand succès.

Bien lui en a pris car les années soixante-dix vont voir arriver une autre façon de faire de la musique et d'autres attentes du public. Les fans ne veulent plus entendre que leurs idoles, fausses notes incluses, et les jeunes stars des nouveaux groupes en pleine montée exigent d'enregistrer elles-mêmes leurs titres, avec leurs musiciens. Et les Wrecking Crew vont devoir laisser leur place, aussi fou que cela paraisse quand on les écoute aujourd'hui. Ils ne vont pas pour autant rester sans rien faire, ils travailleront pour le cinéma, la publicité et la télévision, et avec Coca-Cola ou Quincy Jones, continueront à marquer notre pop culture sans que, là encore, nous ne le sachions : "Le Parrain", "Les Dents De La Mer", "Gloria", "M.A.S.H." ou "The Rocky Horror Picture Show", entre mille exemples, sont aussi estampillés Wrecking Crew. D'autres seront aussi professeurs, conférenciers ou se remettront au jazz, leur vraie passion.

Artisans du showbiz

Quand la bise fut venue, Tommy Tedesco continua à travailler un peu et, en dehors de quelques gigs, son humour et son talent de guitariste-conférencier emportaient encore le public enthousiaste. Mais c'est grâce au documentaire "The Wrecking Crew", réalisé par son fils, qu'on les a, lui et ses potes, vraiment redécouverts et enfin compris l'ampleur immense de leur contribution. Difficile avec le recul de ne pas être touché par leurs parcours, superbes artistes œuvrant si profondément et dans un relatif anonymat pour la musique, que pour la musique, et donc pour notre plaisir à tous. Vers la fin du documentaire de son fils, on voit, dans les années où son téléphone ne sonnait plus, Tedesco, en véritable showman toujours bourré d'humour, chanter à la télévision en tutu, légèrement ridicule, bien sûr, mais magnifique guitariste. Son "Requiem For A Studio Guitar Player", "*I used to be number one, I did all the work in LA, In the fifties I was someone, In the sixties I was like a king, The seventies rolled around, My name don't mean a thing*", et cette apparition en clown résument l'ineffable beauté des carrières de ces artisans du showbiz, ces professionnels qui mettaient leur plaisir manifeste à jouer ensemble et l'œuvre finie au-dessus d'eux-mêmes parce que c'est comme ça, dans les collines d'Hollywood, quoi qu'il arrive, the show must go on, merci les mecs, et Carol Kaye. ★

Quelques grands Crew

Difficile de tout lister, plus dur encore de n'en choisir que quelques-uns…

The Beach Boys
"Good Vibrations":
" California Girls",
"Fun, Fun, Fun",
"Help Me, Rhonda",
"God Only Knows",
"I Get Around"

The Ronettes
"Be My Baby"

Herb Alpert & The Tijuana Brass
"A Touch Of Honey"

Frank Sinatra
"Strangers In The Night"

The 5th Dimension
"Stoned Soul Picnic"
"Up, Up And Away"

The Mamas & The Papas
"California Dreamin' "
"Monday, Monday"

Sonny & Cher
"The Beat Goes On"

Simon And Garfunkel
"Mrs Robinson"
"Bridge Over Troubled Water"

The Righteous Brothers
"You've Lost That Lovin' Feelin' "

Nancy Sinatra
"These Boots Were Made For Walkin' "

Sam Cooke
"Twisting The Night Away"

Jan & Dean
"Surf City"

Chris Montez
"Let's Dance"

The Crystals
"Da Doo Ron Ron"
"He's A Rebel"

Ike & Tina Turner
"River Deep, Mountain High"

Elvis Presley
"A Little Less Conversation"
"Memories"

The Platters
"Only You (And You Alone)"

Frank Sinatra & Nancy Sinatra
"Somethin' Stupid"

Ritchie Valens
"La Bamba"

The Byrds
"Mr. Tambourine Man"

The 5th Dimension
"Aquarius/Let The Sun Shine In"

Captain And Tennille
"Love Will Keep Us Together"

Harry Nilsson
"Everybody's Talking"

Dean Martin
"Everybody Loves Somebody"

The Sandpipers
"Guantanamera"

Ray Charles
"It's Not Easy Being Green"

Scott McKenzie
"San Francisco (Be Sure To Wear Flowers In Your Hair)"

Thèmes TV
"Batman",
"Bonanza"
"Green Acres"
"Mission Impossible"
"Pink Panther"

“Les articles me concernant sont particulièrement mal écrits”

STEVE HARLEY AND COCKNEY REBEL

Il y a cinquante ans, Steve Harley formait Cockney Rebel. A l’époque, impossible de rivaliser avec David Bowie. Inconscient, arrogant et surdoué, l’Anglais relève le challenge. Au fou ?

PAR BENOIT SABATIER

Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

STEVE HARLEY AND COCKNEY REBEL

"*MERCI POUR LA PROPOSITION MAIS ÇA VA PAS LE FAIRE*." Nous sommes en juillet 1974 et Steve Harley zigouille son groupe, Cockney Rebel, pourtant en pleine ascension vers la gloire. "*Nous venions de terminer une tournée à guichets fermés, et voilà mes musiciens avec les yeux plus gros que le ventre : ils me demandent de participer à l'écriture de notre prochain disque*." Cockney Rebel compte alors deux albums à son actif, les fantastiques "The Human Menagerie" et "The Psychomodo", écrits de A à Z par Harley. "*La plupart des chansons qu'ils jouaient avec moi sur scène, je les avais composées avant même de recruter ces ingrats, quand je faisais la manche, je les chantais sous LSD dans le métro. Je leur ai dit qu'ils pouvaient aller se mutiner ailleurs*." Pour exorciser l'insubordination, il en fait une chanson — "Make Me Smile (Come Up And See Me)", "*prose vengeresse prenant pour cible les éjectés*", "*un défouloir*", avec comme message : "*Vous avez tout gâché, vous me supplierez de revenir, et je rigolerai*". Résultat : numéro Un des charts UK, triple disque de platine, plus d'un million et demi de ventes — sa rente à vie, un classique utilisé dans "The Full Monty", "Velvet Goldmine" et pléthore de pubs, repris plus de cent fois dans sept langues différentes. Un triomphe qui lui donne raison : Steve a bien fait de saquer les frondeurs. Pourtant, sa meilleure formation, la plus puissante et originale, avec laquelle il a enregistré ses chefs-d'œuvre, n'était-ce pas celle qu'il vient de dégager ?

Harley, comme la moto

Le confinement, Steve Harley l'a connu : enfance et adolescence, il passe quatre ans à l'hosto. Polio. Cloué au lit, il dévore Steinbeck, Woolf, Hemingway, tout en écoutant en boucle "Highway 61 Revisited". Quand il marche, en 1968, à dix-sept ans, Steven Nice doit gagner sa vie : assistant-comptable au Daily Express. Il gravit les échelons dans le journalisme, Essex County Standard, Colchester Evening Gazette, East London Advertiser… Il traite les chiens écrasés, écrivant parallèlement des chansons. Dans la balance, le journalisme ne fait pas le poids : il lâche son job, se produisant, en ce début d'années soixante-dix, dans les clubs folk londoniens, Bunjie's, Les Cousins, Troubadour, croisant John Martyn, Richard Thompson… "*La littérature et mon imagination me montraient qu'une autre vie était possible. Jouer dans les couloirs du métro, porter les cheveux jusqu'aux épaules, un manteau de velours vert, déambuler pieds nus. Pour mettre un peu de beurre dans les épinards, je nettoyais les sols, cirais les parquets. J'observais les gens, écrivais, faisais la manche en testant mes chansons.*" Il fume des pétards, gobe du LSD, intègre le groupe Odin, traîne au Beckenham Arts Lab, lieu alternatif connu comme rampe de lancement de David Bowie, son aîné de quatre ans, qui sort maintenant "Hunky Dory", son quatrième album. Ce n'est pas avec le folk d'Odin que Steve va rattraper son retard. Il forme donc son propre gang. Et puisqu'il est issu de la classe ouvrière et mène un mode de vie anticonformiste, l'appelle Cockney Rebel. Lui, ce sera Harley, comme la moto — "*Je rêvais d'en avoir une*". Le groupe se produit en costumes de clown en lurex, avec des volants et du maquillage de cirque. Il joue au Roundhouse le 23 juillet 1972 en première partie du Jeff Beck Group. Steve prend alors une drôle de décision : remplacer le guitariste par un claviériste. Un groupe rock sans guitare, impossible. Impossible n'est pas anglais, estime Harley. Suite à une prestation au Speakeasy, Mickie Most fait signer Cockney Rebel chez EMI. Voilà Steve et sa troupe entrant, l'été 1973, au Air London Studios pour enregistrer leur premier album. Avec quel ingé-son ? "*Le quasi immortel Geoff Emerick. Nous qui connaissions les notes de pochette des Beatles comme nos propres certificats de naissance, vous ne pouvez pas imaginer notre excitation.*" Pour compenser l'absence de guitare, il n'y a pas qu'un violon. Andrew Powell, jeune arrangeur ayant fait ses armes avec Stockhausen et Boulez, débarque avec orchestre symphonique et chœur grandiose. "*Comment les financiers ont-ils pu nous signer un si gros chèque ? Mes morceaux période clodo ont été transformés en véritables épopées, avec arrangements énormes et sauvages. Ecouter dans le studio plus de cinquante musiciens classiques de l'âge de mon père était un choc. Tout ce qui était imaginable devait être tenté, ne surtout pas écarter les idées les plus étranges, dangereuses, aventureuses. Et tout au long des enregistrements, nous avons ri, comme seuls les jeunes, les fougueux et les intrépides osent rire quand tant de choses sont en jeu.*"

Un groupe rock sans guitare, impossible. Impossible n'est pas anglais, estime Harley

Élucubrations fin de siècle

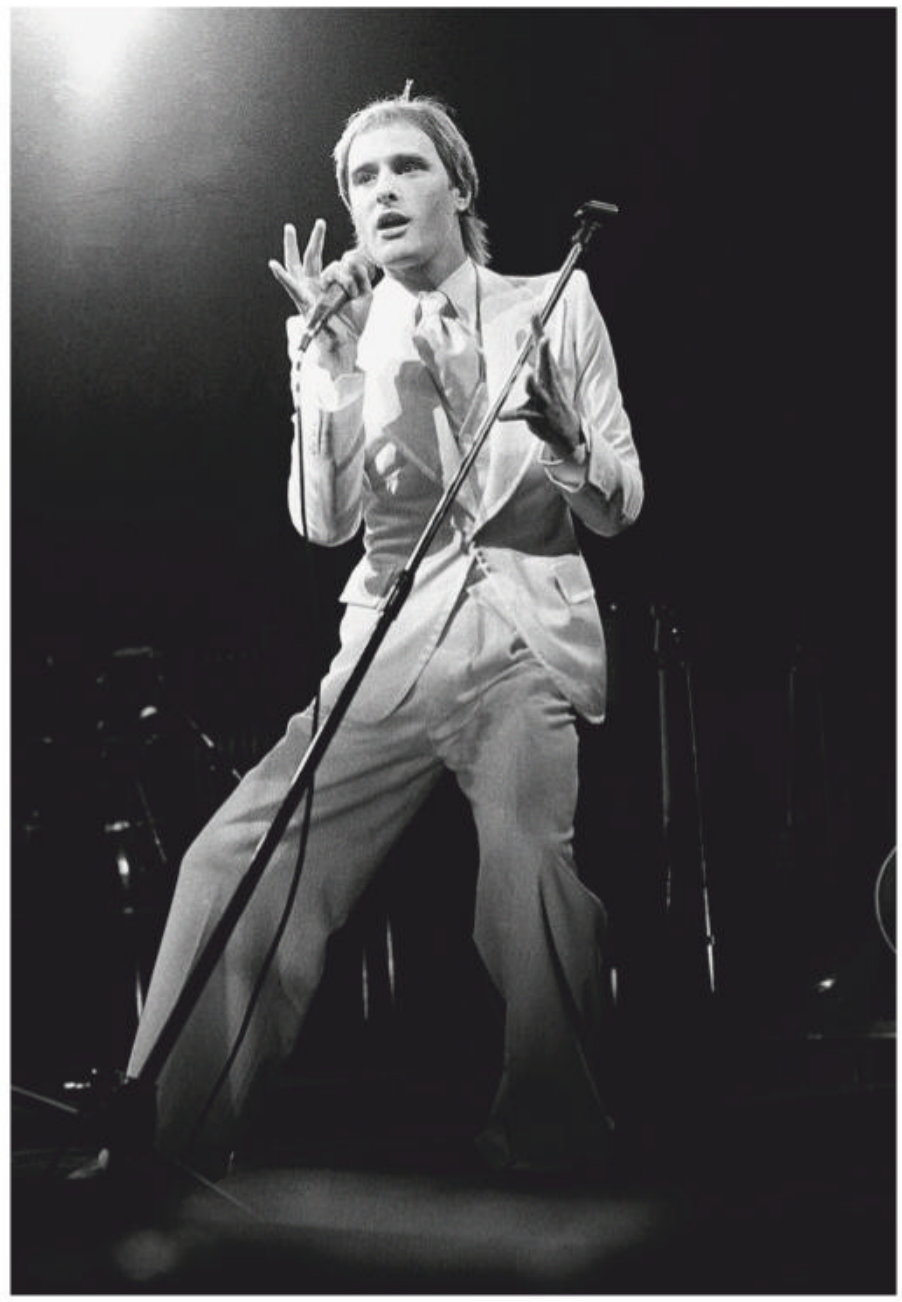
David Bowie vient de sortir "Aladdin Sane", Roxy Music "For Your Pleasure". Décadent, baroque, accrocheur, dramatique, excentrique, lyrique, "The Human Menagerie" est aussi ambitieux. Glam rock, mais pas que. Il y a le côté rural et prolo des Faces de Ronnie Lane ; du pop prog façon Electric Light Orchestra ; et du music-hall à la Kinks seventies. Choix cinglé : extraire "Sebastian", chanson d'amour gothique de sept minutes, comme single. "Death Trip" : dix minutes sur une overdose à l'héroïne. Et "Mirror Freak" ? "*Marc Bolan m'a demandé s'il s'agissait de lui, à cause des paroles* : 'Sing a boogie to the image fatale'. *Marc étant le Narcisse personnifié, cherchant partout des signes de son impact et de son influence, je n'ai pas voulu le contredire*." Même si, commercialement, "The Human Menagerie" ne casse pas des briques, Steve Harley devient un personnage central du rock anglais. Il ne lui manque qu'un truc. "*Ma maison de disques s'est plainte : on n'a pas de single. J'ai répliqué : ok, rien de plus facile.*" Il ressort une vieille compo de l'époque couloirs de métro, la splendide "Judy Teen", "*Une romance sexuelle avec des accroches dans tous les sens*." Et c'est un énorme carton : cinquième place des charts UK. En route vers la gloire.

Charismatique et provocateur, poète populaire et mécréant vaudevillesque, Steve profite de sa célébrité pour ouvrir sa grande

Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

gueule et cracher dans la soupe. Avec la presse, et particulièrement le NME, ses rapports sont tendus. Un mépris mutuel. "*Je sais de quoi je parle, j'ai été journaliste, et je peux vous dire que les articles me concernant sont particulièrement mal écrits.*" L'anticonformiste revendique, dans un environnement contre-culturel, sa foi chrétienne. En sortant de Top of The Pops, il file directement chanter dans son église locale. Bolan entame sa dégringolade. Bowie, à court d'idées, pond un disque de reprises. Steve n'en revient pas : l'homme providentiel, désormais, c'est lui. Le glam sent le sapin ? Il l'enterre en grande pompe en juin 1974 avec une œuvre majeure, "The Psychomodo". "Blonde On Blonde" joué façon "Diamond Dogs". Jeff Lynne produit "Orange Mécanique" avec Ian Hunter dans le rôle-titre. "Kimono My House" version chapeau melon et bottes de paille. Ray Davies dans un "Phantom Of The Paradise" composé par le petit-fils parano de Kurt Weill. Out, l'optimisme des sixties, place aux élucubrations fin de siècle de Cockney Rebel. Harley contre le reste du monde ? Le monde a perdu.

"Je n'ai rien foutu pendant deux ans. Je me levais tard, sifflais beaucoup de champagne et faisais la fiesta toutes les nuits"



Avec une guitare à Abbey Road

En échange de Geoff Emerick, a été embauché un coproducteur qui lui aussi a fait ses armes avec les Beatles : Alan Parsons — il a gravi les échelons avec Wings, Roy Wood, Pink Floyd. Andrew Powell continue de faire des miracles aux arrangements. Les Mike Sammes Singers, ceux que l'on entend sur "The Long And Winding Road", font les chœurs. La guitare électrique ? Toujours aux abonnés absents. Voix unique, british et dylanienne, prolo et aristo. Songwriting sans limite. Une enfilade de morceaux fantastiques. "The Psychomodo" décroche la huitième place des charts, restant classé vingt semaines. Cockney Rebel décroche les couvertures de Sounds, Melody Maker, et même de ces pisse-froid du NME. Harley, en plein délire : "*Le succès nous est tombé dessus, mais ça n'a pas affecté nos egos*." Traduction : gros melon. Si la tournée est sold-out, elle montre aussi des musiciens qui en ont ras la casquette. Milton Reame-James, clavier : "*On passait à Top of The Pops et on ne touchait toujours pas un kopek. Steve voulait investir toutes nos rentrées dans la promo. On a exigé un nouveau contrat. Il a refusé. On s'est donc séparés, tout en acceptant de finir la tournée avec un salaire de session.*" Harley : "*Ils voulaient surtout composer. Je ne pouvais satisfaire leur demande. Alors ils ont dit qu'ils allaient se débrouiller tout seuls, ce qu'ils ont fait. Ou pas.*" Le violoniste disparaît des radars, le clavier et le bassiste rallient Be Bop Deluxe, le batteur continuant avec Steve, la peur au ventre : en route vers la gloire, Cockney Rebel va-t-il se crasher en plein vol ? Inquiétude balayée par "Make Me Smile (Come Up And See Me)" et l'album "The Best Years Of Our Lives", d'énormes cartons. Le songwriting ne dégringole pas, production d'Alan Parsons aux petits oignons. Quelque chose a quand même changé. C'est quoi ces riffs ? Harley a recruté un guitariste. Son super pote Mick Ronson ? Non, celui-ci préférera rallier l'équipe de Dieu (Dylan). Jim Cregan, ex-Blossom Toes, futur musicien de Rod Stewart, chope le job. A peine embauché, le gratteux se retrouve à enregistrer "Make Me Smile" à Abbey Road — "*On pouvait voir dans un placard sous l'escalier toutes sortes de machines bizarres, dont une qui avait servi pour 'Sgt Pepper'.*" Au clavier, Duncan Mackay, responsable de la fameuse intro au Clavinet : "*On bossait dur, on fait une pause, Jim prend sa guitare acoustique et joue un solo. Formidable, parfait : c'est celui qu'on retrouve sur la chanson.*" Cregan : "*Steve était célèbre pour ne pas utiliser de guitare, ça m'a donc amusé d'en tartiner.*" Parsons crée trois fausses fins, la chanson redémarre, EMI vient l'écouter, le verdict tombe : c'est un Numéro 1. Et tout se passe comme prévu. Harley : "*Je me suis noyé dans le champagne.*" Un héros comme Bowie. Juste pour un jour ?

Battre le fer tant qu'il est chaud : Steve Harley sort deux albums en 1976. Un raté ("Timeless Flight"), un fascinant ("Love's A Prima Donna"), deux flops. A-t-il perdu le mojo ? Le Thin White Duke va se ressourcer à Berlin, l'ex-rebelle choisit le soleil californien. "*Je n'ai rien foutu pendant deux ans. Je me levais tard, sifflais beaucoup de champagne et faisais la fiesta toutes les nuits. La Californie est un endroit fabuleux pour la noce. Pour la créativité, moins.*" Beaucoup de punks l'admirent, il n'est pas au courant, composant désormais des albums qui feraient passer Supertramp et Queen pour des teigneux avant-gardistes.

Photo Ian Dickson/ Redferns/ Getty Images

Son grand copain Marc Bolan participe à son morceau "Amerika The Brave". Rencontre au sommet en 1973. En 1978 : une réunion de has-been presque anonymes. Super idée : demander à Brian Eno de le produire. Sauf qu'il ne l'a pas, cette idée, préférant des requins soft rock qui font sonner "Hobo With A Grin" et "The Candidate" comme du sous-Billy Joel.

Craché avec rage

Bowie débute les années quatre-vingt avec le triomphal "Ashes To Ashes", Numéro Un. Réplique de Steve ? Aucune — il se retire de la compétition. Trentenaire et rentier, il se marie, a deux enfants. "*Je n'en revenais pas d'avoir survécu à l'apocalypse des seventies. Un copain a sorti son pochon, je lui ai dit non merci : plus rien dans mon pif.*" Sa nouvelle passion : les courses de chevaux. Il s'offre plusieurs canassons, qu'il fait courir dans toutes les compétitions hippiques de la région. Après un trou de treize ans, nouvel album en 1992. Quatre autres suivront. Le dernier ? Un disque de reprises, parmi lesquelles "Absolute Beginners". "*Mike Garson m'a invité à jouer à un de ses shows pour interpréter nos chansons, à David et moi, avec le groupe d'Iggy Pop. J'étais partant pour 'Changes', lui a proposé 'Absolute Beginners', que je ne connaissais pas vraiment. Depuis, c'est devenu un de mes morceaux préférés.*"

Septuagénaire, Harley passe le plus clair de son temps sur les planches. Premier rôle dans la comédie musicale "Marlowe" et une pièce de Becket, il monte surtout sur scène pour jouer ses chansons, s'embarquant dans une sorte de never ending tour. Passage obligé : l'immortel "Make Me Smile". Jim Cregan : "*J'étais en Amérique, Steve m'appelle pour faire quelques concerts. Il vient me chercher à l'aéroport, nous roulons jusqu'à sa maison dans le Suffolk. On traverse un village avec un pub magnifique, on décide d'y prendre une Guinness. Et en franchissant la porte d'entrée, nous entendons quoi ? L'intro de 'Make Me Smile'. Je lui dis : 'C'est pas possible, tu as organisé ça !'.*" Parmi les innombrables reprises de son classique, une l'a scotché : "*Celle de 'The Wedding Present', en 1990 : ils l'ont crachée avec une telle rage, ils ont tout compris. A l'époque où je l'ai composée, j'avais beaucoup de violence en moi. C'est quand un artiste est jeune et affamé, plein d'angoisse, qu'il atteint son pic créatif, persuadé que la muse s'agrippera éternellement à son épaule.*" Cette muse s'est si violemment agrippée à Steve Harley que même Bowie a pu voir en lui un flamboyant challenger. ★

Glam, bam, boum

Steve Harley And Cockney Rebel en vingt chansons. **Par Benoît Sabatier**

"Make Me Smile (Come Up And See Me)"
Album "The Best Years Of Our Lives" *1975*
La reprise de Suzi Quatro est moins inécoutable que celles d'Erasure et Duran Duran. Harley a raison : la plus époustouflante, c'est celle de The Wedding Present.

"Chameleon & Death Trip"
Album "The Human Menagerie" *1973*
Queen aurait vendu père et moustache pour composer ce mini-opéra mortifère et glam-prog de quasi douze minutes.

"Judy Teen"
Single *1974*
Un ado ne s'en est jamais remis, quand il l'entend à Top of The Pops en 1974 — David Gedge de The Wedding Present : "*Si étrange, ardent*".

"Mr Soft"
Album "The Psychomodo" *1974*
Tube cité par Oasis dans "Shakermaker". Broadway relocalisé dans les bas-fonds de Londres, avec mélodie music-hall totalement addictive.

"Tumbling Down"
Album "The Psychomodo" *1974*
John Cale façon complainte désespérée, final épique où le tandem Alan Parsons/ Andrew Powell soulève des montagnes.

"Sebastian"
Album "The Human Menagerie" *1973*
Hit en Europe, sauf en Angleterre. Procol Harum version Shakespeare.

"Loretta's Tale"
Album "The Human Menagerie" *1973*
Aurait été l'incontestable sommet de "Preservation Act 1", que les Kinks sortent au même moment.

"Psychomodo"
Album "The Psychomodo" *1974*
Dylan en platform-boots et en pleine bourre.

"Mr Raffles (Man, It Was Mean)"
Album "The Best Years Of Our Lives" *1975*
Au sujet d'un charlatan créé par le poète E W Hornung. Fanfare avec effets sonores, xylophone, un zeste de reggae, magie et nostalgie.

"Cavaliers"
Album "The Psychomodo" *1974*
"It's so easy to make a suicide come true/ Masturbation getting off, your ideals offer nothing new/ I'm looking for a suitable bitch to crucify". **Huit minutes trente-trois secondes de postillons désabusés.**

"Back To The Farm"
Album "The Best Years Of Our Lives" *1975*
Montée dramatique, chœurs cosmiques — Alan Parsons n'a pas oublié qu'il sort de "The Dark Side Of The Moon".

"Sweet Dreams"
Album "The Psychomodo" *1974*
N'aurait pas dépareillé sur "Here Come The Warm Jets" de Brian Eno.

"Bed In The Corner"
Album "The Psychomodo" *1974*
Derrière du calypso relax, l'angoisse sourdre.

"Hideaway"
Album "The Human Menagerie" *1973*
Comment être énervé et rock sans guitare électrique ? Avec une double dose de violon.

"Freedom's Prisoner"
Album "The Candidate" *1979*
Malgré la production impersonnelle, retour de flamme niveau songwriting.

"Is It True What They Say"
Album "Love's A Prima Donna" *1976*
Tout ce concept-album sur l'amour en mérite, de l'amour.

"GI Valentine"
Album "Love's A Prima Donna" *1976*
Au côté des quelques chansons conventionnelles de "Love's A Prima Donna", des morceaux comme celui-ci : fantasque, barré, magnétisant.

"Faith, Hope And Charity"
Album "Hobo With A Grin" *1978*
On ne peut pas dire qu'il n'essaie rien de nouveau : tentative foireuse et passionnante de faire du Earth, Wind & Fire.

"Riding The Waves (For Virginia Woolf)"
Album "Hobo With A Grin" *1978.*
Hommage à son écrivaine préférée, en mode Elliott Murphy british.

"Innocence And Guilt"
Album "Love's A Prima Donna" *1976*
Ne parvenant plus à composer de hits, Steve se lance dans des bidouillages expérimentaux : étonnant.

REED 72

C'est l'un des retours les plus tonitruants du rock'n'roll. En 1972, alors qu'il a quitté le Velvet Underground deux ans auparavant, Lou Reed vient montrer au monde, avec l'aide de David Bowie, de quel glam il se chauffe.

Retour sur une année extraordinaire.

PAR CHRISTOPHE ERNAULT

Lou Reed et Nico
au Bataclan,
le 29 janvier 1972

Photo Mick Gold/ Redferns/ Getty Images

C'est dans ces dix minutes miraculeuses que la carrière solo de Lou Reed décolle

LA DATE DU 23 AOÛT 1970 EST À GRAVER DANS L'HISTOIRE DU ROCK'N'ROLL et dans celle des fils à maman. C'est en effet le jour où Lou Reed quitte *son* Velvet Underground, dont il est l'*obersturmführer* depuis 1966, après un dernier concert foireux au Max's Kansas City. La légende dit que ses parents l'attendaient à la sortie du club pour le ramener au domicile familial. On imprime la légende. Car, à vingt-huit ans, ce grand dadais ne trouve alors rien de mieux à faire que de regagner sa chambre d'enfant, après avoir pendant les cinq dernières années célébré la dope, les fouets, la dope, la torture, la dope, la mort et plus si affinités, notamment la dope… Le burn out est total, Lewis Allan (pour l'état civil) devient alors en toute logique dactylographe pour le cabinet d'expert-comptable de son *poppa* (quarante dollars par semaine).

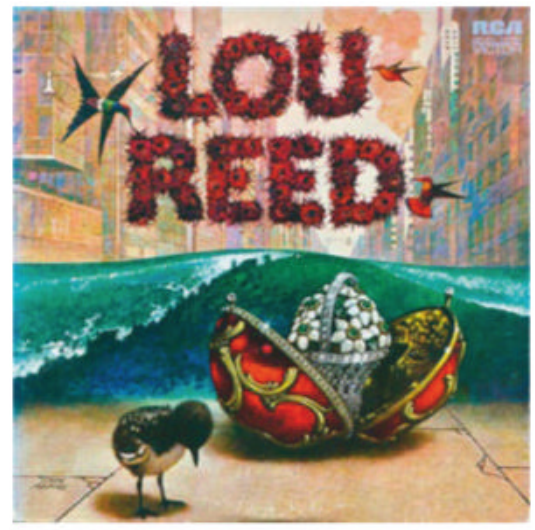
" 'Qu'est-il advenu de moi ?' *pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine quoiqu'un peu trop petite, était là, paisible entre les quatre murs familiers.*" Kafka, "La Métamorphose", 1915.

“J’étais dans une petite forme quand j’ai enregistré ça, peut mieux faire”

La plaisanterie va durer quinze mois et s’avérera finalement être un mouvement de carrière assez intelligent pour Reed, qui en profite pour se reposer, composer et même s’installer avec une jeune femme, Bettye Kronstad, étudiante en arts, lui qui goûte pourtant plutôt les garçons — nous y reviendrons en temps et en heure. Son retour inattendu sur le devant de la scène le 29 janvier 1972 au Bataclan (celui-là même), avec ses ex-collègues de cafèt, les boute-en-train John Cale et Nico, va ainsi marquer le début de sa renaissance tout au long d’une année complètement folle.

C’est sur proposition du journaliste Patrice Blanc-Francard que Lou accepte de se produire sur la scène parisienne pour l’émission “Pop 2”, alors diffusée sur la deuxième chaîne de l’ORTF (et c’est Reed qui convaincra par la suite Cale et Nico de se joindre à lui, selon les explications du présentateur dans le numéro 24 de la revue Schnock). Même si la chanteuse allemande semble être à sept cent douze grammes de tilleul, la prestation est somptueuse. Lou Reed est bien en voix sur les morceaux du Velvet Underground, avec notamment un royal réarrangement de “Waiting For The Man” très calien, et d’humeur joyeuse quand il présente une nouveauté, le catafalqueux “Berlin”, en badinant : *“C’est ma chanson à la Barbra Streisand”*.

La légende VU est en route mais pourtant, depuis quelques semaines, Reed crèche de l’autre côté de la Manche, à Londres, pas loin des Morgan Studios où il enregistre son premier album solo. Signé par le label RCA en décembre 1971, il a choisi avec son ami producteur Richard Robinson (qui vient de produire le “Teenage Head” des Flamin’ Groovies, classe), la capitale du Royaume-Uni pour se *dévelvetiser* (mais paradoxe est un autre mot pour dire Lou Reed). Car si Robinson a réussi à ramener Lou dans le giron binaire, c’est à une condition tacite, que l’on résumera par un lapidaire : *“Arrêter les conneries expérimentales.”* Le choix de Londres confirme cette démarche, le choix des musiciens qui l’accompagnent aussi... Et là, excusez du peu, mais les intentions ne semblent pas très pacifistes envers les soldats chrétiens de l’underground : Rick Wakeman (Yes) au piano, Steve Howe (Yes) et Caleb Quaye (Elton John) aux guitares, Clem Cattini (tout le monde, à part l’évier de cuisine) à la batterie.



Un certain David Bowie

“Le premier jour où j’étais à Londres, j’ai mangé un space cake, j’ai mis un mois à m’en remettre”, assure le revenant. Début d’explication ?

Non, on pourrait imaginer plutôt qu’en choisissant cette engeance pour l’accompagner, Reed a développé de nouvelles méthodes de composition, peut-être a-t-il posé, par exemple, une oreille sur le rock progressif anglais qui éclôt alors dans sa chambre de Long Island ? Pas du tout. Au programme, quasiment que des compos datant du Velvet Underground. Celles des sessions abandonnées de 1969 (“I Can’t Stand It”) et des démos de “Loaded” (“I Love You”, “Walk And Talk It”, “Ocean”) dont on ne dira pas qu’elles respirent l’excellence (à part un jubilatoire “Lisa Says” revisité façon pièce montée). En revanche, les trois *nouveautés* (mais à l’époque tout le monde se fout de savoir si “Love Makes You Feel” est une chute de “Loaded”, car *personne* n’a écouté “Loaded”) que sont “Wild Child”, “Berlin” et surtout le renversant “Going Down” sont du Reed de très haut niveau, empêchant donc de colporter ici la mauvaise réputation historique de cet album. C’est un bon disque, *period*. Le défaut global venant surtout d’une qualité de prise de son étonnamment médiocre pour l’époque et le quality control qu’exerçaient alors les ingénieurs du son britanniques. Là, c’est carrément souillon.

Pressentiment. Une soirée d’écoute est organisée au Portobello Hotel pour fêter la fin de l’enregistrement le... 29 janvier 1972. Jour exact des retrouvailles du Bataclan. On n’accusera pas Lou de délit de fuite, un concert, ça ne s’improvise pas, mais, bon, certains signes ne trompent pas... On y verra au moins un signe supplémentaire de la difficile équation à résoudre entre le présent du chanteur et son récent passé ; Robinson est d’ailleurs consterné par ce retour sur scène. Il le sera encore davantage en découvrant dans la presse trois mois après sa sortie que Reed démonte gentiment l’album (*“J’étais dans une petite forme quand j’ai enregistré ça, peut mieux faire”*). Album, en effet, qui culmine à la cent quatre-vingt-neuvième place du Billboard US, humiliation absolue. Robinson sera définitivement dégoûté en apprenant que Reed a engagé un certain David Bowie, en train, pour sa part, de sucer des poussières d’étoiles, pour produire son prochain album, dernière chance pour lui de ne pas se faire lourder par sa nouvelle maison de disques.

Car c’est d’abord l’appartenance au même label, RCA, qui a facilité la rencontre de ces deux-là. L’histoire est connue. L’un des premiers managers de Bowie, Ken Pitt, lui a ramené fin 1966, un test-acétate du premier Velvet qui n’est alors pas sorti. Le coup de foudre est immédiat, à tel point que Bowie intégrera rapidement à son répertoire “I’m Waiting For The Man” et pompera allégrement “Venus In Furs” dans son pathétique “Little Toy Soldier”. Quatre ans plus tard, sur la pente ascendante de la gloire, alors que lui-même vient de signer chez RCA à New York à l’automne, il demande à rencontrer son maître, ce qui sera arrangé par les Robinson (ce qui ne manque pas de sel, eu égard à ce que nous avons évoqué plus haut) au restaurant Ginger Man. Bowie se souvient du moment : *“Lou était dans un état terrible quand je l’ai rencontré. C’était un laissé pour compte eu égard à l’influence qu’il avait eue. Et personne ne savait alors comment la réputation, la renommée du Velvet Underground allaient exploser dans les prochaines années.”*

“Tu l’as dit, bouffi”

Le 8 juillet 1972, à Londres, en pleine Ziggymania, Bowie invite Lou sur scène. Ils reprennent “I’m Waiting For The Man”, “White Light/ White Heat” et “Sweet Jane” (lui-même repris par Mott The Hoople produit par l’increvable Bowie cette même année). Les deux rentrent aux Trident Studios début août, mais c’est le lieutenant Mick Ronson qui va prendre en charge le gros de la production (avec à son côté l’indispensable Ken Scott, bizarrement crédité du seul rôle d’ingénieur du son, alors que sa patte est ici partout ; et le mec sait quoi faire d’un micro). Les bassistes Herbie Flowers et Klaus Voorman et le batteur John Halsey (futur Rutles !) complètent l’effectif.

L’enregistrement est rapide, à peine dix jours. Halsey se souvient d’une ambiance bizarre : *“Reed était assis dans un coin du studio. Je n’ai absolument pas le souvenir de l’avoir vu à aucun moment. Mais il était là, quelque part.”* Mick Ronson : *“Lou était decontracté. Il arrivait en studio et sortait sa guitare complètement désaccordée. J’allais l’aider à la réaccorder. Il me regardait en disant* : ‘OK’. *Il se fichait de jouer faux”*. Le chanteur, lui, a d’autres problèmes face à son coproducteur: *“Je comprenais à peine ce que me disait Ronno, avec son accent de Hull. Il devait répéter cinq fois la même chose. Mais c’était un type adorable.”*

Pour le répertoire, on fait dans le sang neuf (à part “Andy’s Chest” et “Satellite Of Love” qui datent encore du Velvet). En gros, deux registres ici : le glam-boogie tape-cul sous influence T Rex (“Vicious”, “Hangin’ ’Round”, “Wagon Wheel”, “I’m So Free”) et le music-hall cabaret (“Goodnight Ladies”, “Make Up”, “New York Telephone Conversation”). Entre deux, pour une bonne coagulation, trois chefs-d’œuvre. “Satellite Of Love”, quasiment eltonien, avec sa grille d’accords insensée (bien loin de la citation apocryphe de Reed : *“One chord is fine. Two chords are pushing it. Three chords and you’re into jazz”*) et sa coda étoilée ; le crépusculaire “Perfect Day” et ses cordes suspendues ;

Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

“Je voulais
devenir célèbre
pour devenir le
plus gros connard,
et je suis devenu
le plus gros
connard, parce
que ma merde
était meilleure
que vos diamants”

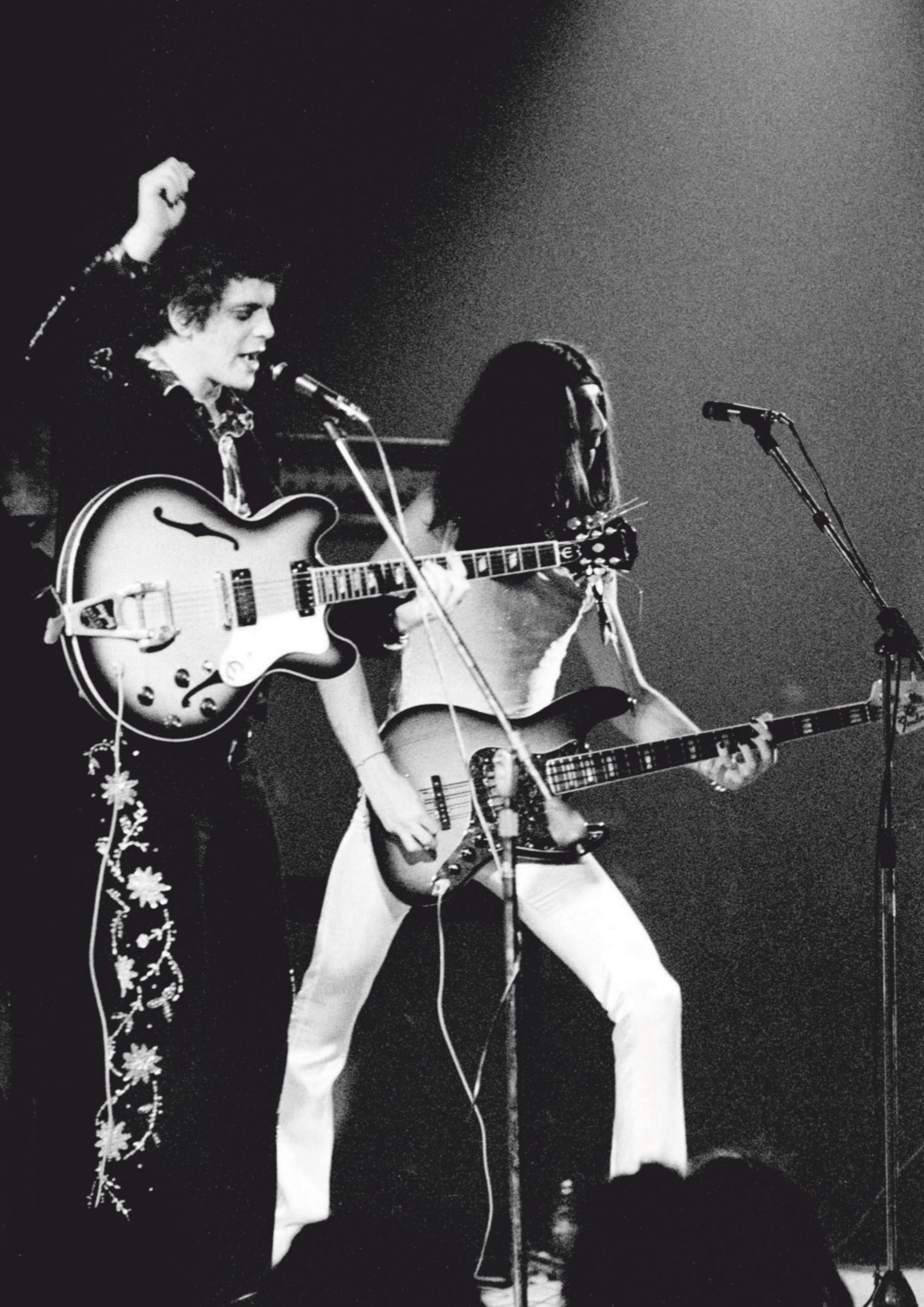
Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

“Transformer” vu par…

“Un disque vraiment ‘vicious’, à mi-chemin entre la téquila des parties londoniennes et le rouge à lèvres bon marché (celui que les filles des banlieues achètent dans les grands magasins...). Lou Reed reste l’un des plus talentueux falsificateurs du réel. C’est cela un ‘Transformer’.”
Yves Adrien, Rock&Folk, février 1973.

“ ‘Transformer’, c’est l’album ‘chic’ de Lou Reed. Une complète parodie de ce que fut son génie.”
Nick Kent, New Musical Express

“Lou Reed dit que ‘Transformer’ est excellent. Je pense qu’il n’est pas aussi bon que ce qu’il serait capable de faire. Il a les moyens de proposer quelque chose de dangereux, de puissant, à mettre à genoux Jagger et Bowie. Il faut qu’il oublie ce prout-prout homo (...) Ça serait vraiment sympa.”
Nick Tosches, Rolling Stone



“Lou était fatigué des interviews où on ne lui parlait que de sexe et de drogues et de Bowie, Bowie, encore Bowie…” Mick Rock

et enfin l’inévitable “Walk On The Wild Side”, ode obcordée au demi-monde warholien. Le brelan parfait. Et que l’on ne se trompe pas, c’est bien ici, dans ces dix minutes miraculeuses, que la carrière solo de Lou Reed décolle, paradoxalement en abordant des styles qu’on ne lui connaissait pas, douillettement posé dans un écrin *ziggyesque* du plus bel effet. Mais derrière le vernis, évidemment, ça grince, ça griffe, ça craque… Ainsi, au beau milieu de “Satellite”, lymphatique crise de stalkisme, quand le narrateur dévoile l’appétit sexuel insatiable de sa douce : *“I’ve been told that you’ve been bold with Harry, Mark and John/ Monday, Tuesday, Wednesday to Thursday with Harry, Mark and John”* ; ou la conclusion d’un “Perfect Day” peut-être moins idyllique que prévu (*“You made me forget myself. I thought I was someone else. Someone good”*, puis le menaçant excipit *“You’re gonna reap, just what you sow”*) ; enfin, le déferlement de stupre et de déviances asséné avec une voix de nounours de “Walk On The Wild Side” (notre couplet préféré : “*Jackie is just speeding away/ Thought she was James Dean for a day/ Then I guess she had to crash/ Valium would have helped that bash”*).

Douce ironie

Inspiré du livre de Nelson Algren “A Walk On The Wild Side” (1956, “La Rue Chaude” en français), le titre avait été commandé à la base pour une adaptation en comédie musicale qui fut abandonnée (*“Je n’aime pas gâcher les choses”* justifiera son auteur). Contre toute attente, cette déambulation idiosyncrasique dans l’œuvre de Reed va devenir son titre-signature, topant le Billboard à la seizième place et les charts anglais à la dixième (la Candy qui *“ne perd jamais la tête en taillant des pipes”* échappant complètement à la censure de la BBC). Des années plus tard, Reed déclarera au magazine Rolling Stone : “*Je sais que ma nécrologie a déjà été écrite* : ‘Do do do do do do’…” On sent toute la morgue du personnage dans ce constat presque agacé car évidemment, ça serait trop beau, le succès de “…Wild Side” durant l’hiver 1972-73 (et par mécanisme, celui de “Transformer” qui atteint de son côté l’inespérée vingt-neuvième place du Billboard) va immédiatement taper sur le système de son auteur. On croirait parfois qu’ici Reed se sent dépossédé de lui-même par Bowie. Il n’y a qu’à écouter les versions live de *son* tube jusqu’à la fin de sa vie pour comprendre qu’il ne le respecte absolument pas. Trop rapide, trop bruyant, trop geignard… Tout l’intérêt de l’arrangement subtil initial Bowie/ Ronson, et toute la douce ironie qui en découlait en sont évacués. Pareil pour les rares interprétations de “Perfect Day” ou “Satellite Of Love”… Mais pas besoin d’attendre si longtemps pour comprendre : Reed ne supporte pas, alors, ce que Bowie a fait de lui, c’est-à-dire une espèce de version cartoon de son personnage. La pochette de Mick Rock où l’on voit le visage du chanteur recouvert d’un maquillage blanc à la japonaise en est un peu l’écho d’ailleurs, sans compter les photos olé olé de la pochette arrière. Le défunt photographe lui-même témoignera du malentendu naissant : *“Lou était fatigué des interviews où on ne lui parlait que de sexe et de drogues dans ses chansons… et de Bowie, Bowie, encore Bowie… Il a voulu envoyer valdinguer tout cela.”* Notamment en traitant Bowie, par presse interposée, de *“très méchante personne, en fait”*. Plus tard, une fois les esprits apaisés, Lou s’expliquera plus sereinement : *“Je voulais voir comment il faisait les choses… Il avait l’air si rapide, si facile. J’étais très isolé quand je l’ai rencontré, hein. Pourquoi tout le monde parlait de ce type ? Qu’est-ce qu’il fait de si bien que je pourrais apprendre ?”* Bowie, lui, à travers les années, ne sera pas disert sur la question, ne faisant qu’expliquer sa démarche de fan : *“Je voulais que son album cartonne, que les gens ne l’oublient jamais.”* De transformation en transformation *“Je voulais devenir célèbre pour devenir le plus gros connard, et je suis devenu le plus gros connard, parce que ma merde était meilleure que vos diamants”* Voilà ce qu’il déclare, tout en pudeur, dans une interview en 1973, à la sortie de son nouvel album, son grand œuvre, “Berlin”, frère dépressif de “Transformer” qui perd en humour et en glam ce qu’il gagne en bipolarité et en gothisme. Où l’on constate (sans doute dans un effort de *renarcissisation*) que Lou n’avait pas besoin de David pour être grand, certes, mais l’aurait-il su sans travailler avec lui ? Non. Mais, évidemment, il ne peut s’empêcher d’à nouveau tout saccager dans le Melody Maker : “ *‘Berlin’ sera vraiment une réplique à ‘Transformer’. Peut-être que je pourrai y écrire une chanson et l’appeler* ‘Retournez dans le placard, putains de pédales’.”

Déclaration qui pèse son lot de poppers quand on sait, ce n’est plus un secret pour personne, que Lou est alors, au moins, bisexuel depuis 1515, et qu’il en a payé un lourd tribut (notamment des séances d’électrochocs commandées par ses parents au début des années soixante pour le *délivrer du mal*). Ainsi, pas besoin d’être journaliste au Washington Post pour déceler dans la moitié des textes de “Transformer”, un schibboleth homosexuel. Reed l’admet d’ailleurs : *“Il y a deux chansons ouvertement gay dans ce disque mais elles sont malicieusement tournées pour que les straight ne captent pas.”* L’une d’entre elles est sûrement l’érectile “Make-Up” (*“We’re coming out ! Out of the closets!”*). Mais comme souvent avec lui, il serait trop simple d’être résumé à un genre (musical ou sexuel), sa réaction est aussi mêlée au symptôme dit du “trouble provocant obsessionnel” de cet éternel teenager empêché (avec ce fabuleux domo, sans jeux de mots foireux, d’époque : *“En 1972, tout le monde ressemble à ce que j’étais en 1967”*, faisant écho au non moins *bitchy* : *“You still do things I gave up years ago”* de “Hangin’ ’Round”). Cet album lui a échappé, certes, et tant mieux, mais semble désormais accéder même à un petit statut politique quand récemment le célèbre activiste gay Don Shewey déclarait : *“Vous ne pouvez pas imaginer à quel point ce fut profond et délirant d’entendre ‘Transformer’. Ce bi parlant de drogues, de drag queens, de sexe, de dégoût de soi, m’a ouvert un monde de possibilités. Je lui en serai toujours reconnaissant.”* Tant pis pour toi Lou, tu n’auras pas participé au repeuplement de la planète mais tu auras fait des petits.

Enfin, il faudrait parler de l’humour de l’ensemble. Juif sans aucun doute. New-yorkais, certainement. On le trouvait déjà dans l’hilarant “Wild Child” du premier album : *“I was talking to Ed who’d been reported dead by mutual friends/ He thought it was funny that I had no money to spend on him”*. Sur “Transformer”, il en remet une couche, comme sur “Andy’s Chest” qui offre ce sommet d’absurde : *“Her hands became her feet/ Her belly button was her mouth/ Which meant she tasted what she’d speak*”. Mais c’est le sublime final, “Goodnight Ladies”, qui en reste l’apex : autodépréciation, morgue, fatigue générale… C’est Leonard Cohen chez Michou. Tous les couplets pourraient être ainsi mis en avant et servir d’épitaphe à qui le souhaite, mais on gardera celui-ci : *“Oh, I’m still missing my other half/ Oh, it must be something I did in the past/ Don’t it just make you wanna laugh/ It’s a lonely Saturday night”*. Le tout enrobé d’un sax soprano über Klezmer et d’un rythme *oom-pah* baignant dans le bortsch le plus juteux, on n’est pas loin d’être près.

L’année 1972 encapsule ainsi tous les paradoxes, absurdités, dépressions, déviances, beautés, éclairs de génie de Lou Reed. Dès lors, à suivre jusqu’à sa disparition en 2013 : sa propre statue, sa tête à claques, ses *jewfros* de compétition, ses interviews foireuses, ses concerts rogues, ses guitares dégueulasses, sa coupe mulet innommable, ses pubs pour des motos japonaises, Simple Minds, Metallica, ses leçons de tai-chi, etc. De transformation en transformation… Ne l’aimez plus, il s’en occupe. ★

Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

Gigi la Folle, Charlie le Surineur et Simon le Magicien

LES IDOLES

Réflexion situationniste et foutraque sur les yéyés, le film de Marc'O était une curiosité tant pour les rockers que les émeutiers de Mai 68. La bande originale, tout aussi légendaire, est enfin rééditée.

PAR PATRICK EUDELINE

UN QUIPROQUO. "Les Idoles", c'est un merveilleux contresens. Aujourd'hui, sort la bande-son oubliée depuis 1967. Blond, mon Kalfon. Jean-Pierre Kalfon ne rêvait que de Rolling Stones et d'Otis Redding. Toutes ses heures off, il les passait, comme le montre "Week-End" de Jean-Luc Godard, derrière son kit de batterie avant, deux ou trois ans plus tard, d'*oser* la guitare. Pierre Clémenti était le voyou magnifique de "Brigade Antigang" et "Belle De Jour", mais c'est "Benjamin, Les Mémoires D'Un Puceau" qui l'avait imposé dans les cœurs. Et puis, Bulle Ogier, Valérie Lagrange, Bernadette Lafont, Daniel Pommereulle… Une bande de branchés superbes, à fond dans la révolution permanente qui se déroulait alors : le film a été tourné en 1967, à partir d'une pièce de théâtre montée en 1966. En une période où tout changeait d'un trimestre à l'autre. Les beatniks étaient devenus hippies, le rhythm'n'blues se targuait de jerk psychédélique, les minets et mods étaient *out* et les yéyés encore plus. Et Marc'O… Réalisateur gauchiste, ex-lettriste et situationniste désireux, lui, de dénoncer la société de consommation et le culte de ces fameuses *idoles*. Le situationnisme est une clef pour comprendre ce scénario : sur des bandes dessinées populaires, ou des romans-photos, les dialogues étaient changés. Pour des stances politiques. Il y a de ça dans "Les Idoles".

Et tout l'intérêt du film réside dans ce décalage. Clémenti joue au premier degré le voyou en cuir, Kalfon est vraiment ce rocker intello et ombrageux : ils rendent superbes ces personnages que Marc'O voudrait ridicules. La musique de Stéphane Vilar est celle d'un pionnier du Golf Drouot, fiancé de Zouzou, camarade de Ronnie Bird,

membre des légendaires Rollsticks. Un rocker en somme. Avec Patrick Greussay, Rollstick lui aussi (Marc'O n'a jamais dû comprendre l'allusion au joint...), ils écrivent la musique qu'ils aiment. Celle qu'ils jouaient en groupe. Ce groupe qui d'ailleurs apparaît derrière les trois idoles. Ce groupe qui, sous des moutures différentes, avec Didier Léon, derrière Ronnie ou Zouzou, aboutira à Calcium, un groupe français psyché pop de 1969 (avec Zouzou au chant) dont le LP, jamais sorti, sera retrouvé en 2017... Et nos trois héros — Gigi la Folle, Charlie le Surineur et Simon le Magicien — chantent eux aussi comme ils aiment.

Marc'O aurait voulu une parodie, une charge. Il ne savait pas, ne pouvait comprendre que quand Pierre Clémenti enfilait son cuir, un Vince Taylor venu de très loin se réveillait en lui.

Quand j'ai entendu parler de cette histoire, je ne savais pas tout ça. J'admirais le Clémenti de "Belle De Jour" et son manteau de cuir (copié par les Stones), Jean-Pierre Kalfon était un de nos rares rockers. Et Bulle Ogier... Bulle était magnifique. J'avais surpris à la TV noir et blanc de rares extraits. Le blouson qu'on devinait argenté de Kalfon (le magicien), imité, j'imagine du Perfecto pareillement coruscant qu'arborait alors Johnny, la tronche de Clémenti en cuir constellé de badges (France Culture appelle ça des pin's... quelle tristesse). Badges qui étaient toute la folie de l'été 1966. Ces fringues osées étaient l'œuvre de Jean Bouquin qui débute alors... avant de saper, entre 1968 et 1971, l'élite hippie de luxe. Serge Gainsbourg et Jane Birkin, Brigitte Bardot, Johnny Hallyday et tous les autres. Avant de disparaître pour se réinventer en patron de restaurant (L'Assiette Au Beurre, sis rue Saint-Benoît), puis de théâtre (le Déjazet). Et on entendait des extraits musicaux. Un rock anarchique, quelque peu garage, jerks et ballades rhythm'n'blues (c'est le souvenir de ma perception d'époque) qui m'évoquait alors — va savoir pourquoi — les Electric Prunes (vus à Bouton Rouge). Mais je n'en savais guère plus. "Les Idoles" devait sortir en 1968 après avoir été une pièce de théâtre. C'était déjà tardif : il n'y avait plus d'idoles en 1968, ni de yéyés, le mariage de Johnny et Sylvie (parodié dans le scénario) était déjà un souvenir. De toute façon, le film, événements de mai obligent, resta dans les placards. Comme — tiens — "Les Jeunes Loups" de Marcel Carné dont on ne connut à l'époque que l'immense bande-son ("I'll Never Leave You" par Nicole Croisille *alias* Tuesday Jackson, adapté peu après en français par Nicoletta sous le titre "La Vie M'Attire"). Mais l'époque était si puissante que même ses ratés allaient devenir cultes avec le temps. Ressorti en 1973, en 2004 et finalement en 2016 (Luna Park Films sortait le DVD), "Les Idoles" était devenu un classique absolu. A peu près indispensable, mais ça vous l'aurez compris.

Rappelons l'histoire. La pièce est d'abord programmée rue Saint-Benoît — un théâtre éphémère à Saint-Germain-des-Prés qui deviendra Le Bilboquet —, puis pour quelque temps à Bobino. "Les Idoles", en ce printemps 1966, excite les foules. Marc'O n'est

Un sacré film rock. Foutraque à la mode pop. Et la bande-son est une tuerie

pas un inconnu. Il dirige le cours de théâtre de l'American Center, où depuis 1960 il forme (ou plutôt... contribue à former) l'élite turbulente d'alors. Pas un ne manque à l'appel. Marpessa Dawn, Bulle Ogier, Jean-Pierre Kalfon, Pierre Clémenti, Valérie Lagrange, Jacques Higelin, Elisabeth Wiener, tous font des apparitions. Une scène se crée. Celle de La Coupole, toute proche. C'est dans ce creuset qu'il puise pour inventer ses *idoles*. Avec, en prime, l'incontournable et amie du clan, Bernadette Lafont. Son obsession est claire. C'est la même qui nourrit Guy Debord, Raoul Vaneigem et les autres situationnistes. Bientôt, dans un an à peine, Guy Debord va sortir "La Société Du Spectacle", "Le Traité De Savoir-Vivre A L'Usage Des Jeunes Générations" de Vaneigem commence à faire parler de lui. A Nanterre et ailleurs. "La Société Du Spectacle", c'est ce que "Les Idoles" vont dézinguer, c'est là son obsession. Marc'O, fan de jazz, n'a que mépris pour twist et madison. Quant à l'explosion anglaise qui remue Drugstore comme Golf Drouot, il passe à côté. Dylan et le protest song ? Pas mieux. Il hait Johnny Hallyday avec la même ferveur que son ami Cabu qui croque alors l'interprète du "Pénitencier" sans relâche, moquant les évolutions de son look... Sans comprendre que Johnny, comme Beatles, Stones ou Donovan, ne fait là que suivre l'air du temps. Un temps qui va très vite. Cinq ans à peine entre twist et psychédélisme... mods, beatniks, minets, hippies, tout cela s'est enchaîné. Et Johnny a suivi. Rien d'étonnant à tout cela. En vrai, Marc'O est largué. Son scénario parodie et reprend ce dont il entend parler et qui le hérisse. Le mariage des idoles, bien évidemment, mais aussi le succès de Sœur Sourire ou les tentatives de suicide de Johnny. Il mélange tout cela... Avec un regard hautain de bourgeois de gauche sur le phénomène blouson noir (Clémenti, évidemment) et un mépris pour tout ce vacarme binaire. Quand "Les Idoles" est jouée au Bilboquet, tout cela est déjà du passé. 1966 ! Même Paris Match le sait et l'affirme : c'est la fin des yéyés, le retour de la chanson à texte, les Anglais proposent une autre vision. Snob et dandy, disent-ils alors. Le public ne voit guère la contradiction. Le talent, la fougue, la sincérité du casting emporte tout sur son passage. Clémenti et Kalfon sont magiques, le groupe de rock assure. "Les Idoles", c'est mode, c'est chic et choc. Et ça marche. Il n'y a que les — déjà — vieilles barbes du Nouvel Observateur pour mettre l'accent sur la satire du show-biz et la dénonciation implicite. Normal, ils sont du même monde que Marc'O. Les autres voient une sorte de happening. Mais ne soyons pas trop durs avec le maître d'œuvre. La mise en scène, la direction d'acteurs, la présence d'un groupe de rock en live... Tout cela est moderne, et même nouveau. Marc'O hait son époque consumériste, mais il la sent néanmoins. L'homme a tout de même du flair. Hors son instinct pour dénicher des acteurs exceptionnels, il s'entoure pour le film de nouveaux venus qui deviendront des légendes du cinéma. Jean Eustache au montage, André Téchiné comme assistant. *"L'idole est l'incarnation en un individu de l'aspiration à la réussite des autres qui n'y parviendront jamais !"* dit Philippe Bruneau dans le film. On a effectivement l'impression que les producteurs et imprésarios véreux du film récitent du Guy Debord... Le synopsis : trois *idoles*

— Simon le Magicien, Gigi la Folle et Charlie le Surineur, donc — donnent une conférence de presse et reviennent sur leurs parcours respectifs. Ils dénoncent les tractations et magouilles de leurs managers pour stimuler leurs carrières : mariage programmé, tubes de circonstance. Lesdits managers sont inquiets : les ventes cessent de croître (en bon marxiste, Marc'O pense qu'une société capitaliste ne peut l'admettre). Les idoles vont craquer. Ce sera la fin de leur règne. Catharsis ! Mouais.

CBS sortira la bande-son en 1967, sans grand succès. Aujourd'hui, le disque est réédité par Monster

le premier Dutronc, Clothilde et les Homards Violets, si on veut. Avec en prime Ivan Jullien, Didier Malherbe et même Michel Portal. Bref, "Les Idoles" évoque bien autre chose que ce que Marc'O a voulu y mettre. Mais 1968 n'avait pas compris que la vraie révolution n'était pas là où Daniel Cohn-Bendit — et ses cheveux courts d'étudiant — le croyait. Mais du côté de Bob Dylan ou d'Antoine. Idem pour Marc'O. Son trio d'idoles, c'est l'irruption du nouveau monde dans une France rancie. Rien de moins. Il ne le comprend pas. Il les croit créatures du système. Ces idoles qu'il a voulu pathétiques, vendues, évidentes victimes,

Mélodies. Et ce n'est pas rien. "Et Floc, C'est La Tasse" par Simon/ Kalfon évoque le "Qu'Est-Ce Qui Ne Tourne Pas Rond Chez Moi" d'Antoine. Le groupe y arrache un gospel blues désespéré. Et le "What Is Soul" de Ben E King/ Johnny est l'inconscient évident du Kalfon... Une parodie, là ? C'est pétri de soul crucifiée. Chanté faux, certes, et alors ? Et les twisteries déglinguées de Bulle/ Gigi évoque davantage Stella — une parodie, déjà — que la Sylvie qu'elle est censée incarner. Une Stella en cuir noir mariée à un Charlie le Surineur aussi voyou que le Marcel que Clémenti incarne dans "Belle De Jour" ou le Trois-Pommes de l'incunable "Brigade Antigang". Un Charlie le Surineur qui chante "Fils D'Ouvrier". Avant "Fils De Personne". Une dizaine de chansons dans leur époque. Entre "Hair", annonçaient en fait ce vent de liberté qui, un temps, n'en finit plus de souffler. Et les gauchistes, qui interdisaient le rock à la Sorbonne (création capitaliste des Américains... la doctrine de Marc'O, donc) allaient enfin voir la lumière, écouter Pink Floyd et se laisser pousser les cheveux... En 1969. Presque dix ans après les débuts de la bataille. "Les Idoles" ne peut se voir sans connaître le contexte, certes, mais comme "Mister Freedom", c'est un sacré film rock. Foutraque à la mode pop. Et la bande-son, qui sort en février, est une tuerie. Voilà. J'ai pas mieux. ★

Album *"Les Idoles" (Monster Mélodies)*

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

RTL

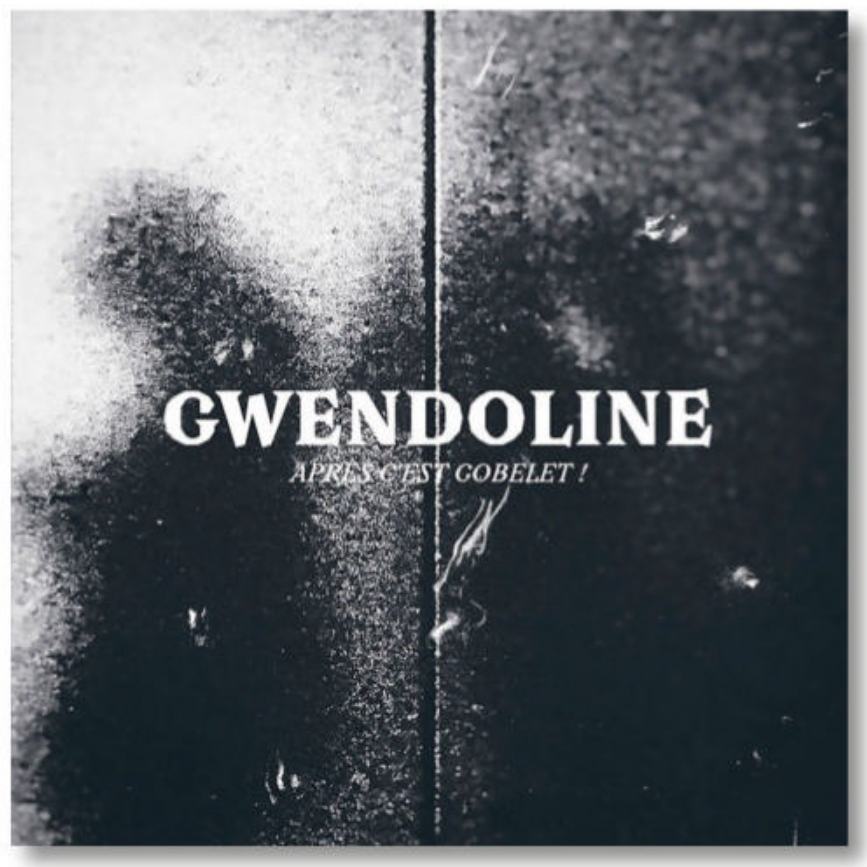
Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 18271 / RTL

Beau, violent, désespéré



Gwendoline

“APRÈS C’EST GOBELET !”

MEGA/ BELIEVE

Lors d’un récent concert, au bar — un lieu qui reviendra souvent dans ces lignes —, deux types attendaient leurs pintes et discutaient pendant une prestation sans éclat de Baxter Dury. Les deux compères, manifestement musiciens, échangeaient des tuyaux en matière de scènes jeunes talents, tremplins, dossiers de subvention du conseil régional, etc. La vie est dure et concurrentielle, y compris dans le rock’n’roll, mais pas sûr que le salut passe par ce genre de stratégies déprimantes comme une page LinkedIn — un réseau où, d’ailleurs, les groupes essaient aussi d’occuper le terrain. Ce genre de parcours appliqué, les deux membres de Gwendoline ont tenté de le suivre par le passé, avec d’autres projets. Echec, dissolution, désillusion. En réaction, dans un élan éthylico-nihiliste, Pierre Barret et Mickaël Olivette, deux Rennais en parka, ont créé Gwendoline avec très peu : un ordi, une carte-son, une guitare, un clavier, un micro, et surtout l’envie de créer des choses directes et sincères. Rennes, dans l’imagier musical de notre beau pays, est une petite Manchester, une ville d’étudiants, de bistrots et de new wave sous le crachin. Depuis quatre décennies, l’influence de Marquis De Sade, Arnold Turboust ou Etienne Daho est toujours perceptible dans une certaine pop française raffinée, mélancolique et habillée en Agnès B. C’est une liqueur beaucoup plus brutale que le client goûtera ici. La première impression est même râpeuse. Le parlé-chanté des deux Gwendoline, bêtement, évoque d’abord le traumatisme Fauve. Mais ici, à la place d’une poésie boursouflée grotesque, les deux Bretons tirent de leur désarroi des chroniques de la défaite et du vide existentiel. C’est beau, violent, désespéré. Pour rester dans la région des toits d’ardoise et des centres Leclerc, c’est un choc comparable au premier Miossec, encore que la musique soit totalement différente. Nos héros du pays gallo ont bricolé une cold wave — ils disent *shlag wave* — qui colle parfaitement au propos : boîte à rythmes marteau-piqueur, synthés alarme d’incendie, guitares façon Echo & The Bunnymen. La grande force de Gwendoline : un indéniable sens du slogan. Ces *“Rendez-vous au PMU à huit heures du matin”, “Tout va bien cet été, chèques-vacances, chèques-vacances”* suscitent l’adhésion immédiate chez un peu tout le monde, les enfants, les bourrés, les émotifs, les révoltés découragés, les romantiques qui ont de l’autodérision. Le réalisme des paroles offre des cris de ralliement fascinants, “Voldebière”, “Audi RTT” et surtout l’énumération géniale de “Chevalier Ricard”, ponctuée par ces *“j’en ai rien à foutre”* qui font du bien. Les autres plages, encore plus sombres, font l’effet de certaines poésies de Michel Houellebecq, version bière premier prix. “Ames Sœurs”, “Du Lundi Au Vendredi” ou “La Fin Du Monde” sont si pessimistes, qu’elles en deviennent consolantes et marrantes. Ces neuf titres datent de 2017, ils étaient alors sortis très confidentiellement. La bonne fortune, la qualité des morceaux et l’enthousiasme des Trans Musicales de Rennes permet à ces non-carriéristes de ressortir l’album pour de bon et dans une certaine excitation. Y aura-t-il une suite, un deuxième volume qui racontera les paradisiaques dernières années ? Peut-être. Profitons en attendant des concerts à venir et de ce disque qui a la qualité rare d’être vivant.

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Tears For Fears

“The Tipping Point”

CONCORD RECORDS

Quatorze ans après des retrouvailles très fructueuses sur l’excellent “Everybody Loves A Happy Ending”, le duo revient avec un septième album et commencera une nouvelle tournée au mois de mai. L’enregistrement n’a apparemment pas été une sinécure avec le départ, finalement avorté, de Curt Smith, mécontent de la direction prise par son compère Roland Orzabal. On sent une envie du groupe de rester à la page en ajoutant de la nouveauté à son son, mais ce n’est pas toujours une réussite. Sur un titre comme “Long, Long, Long Time”, les couplets feront froncer les sourcils des vieux fans du groupe. “Break The Man”, avec son côté eighties assumé, fonctionne beaucoup mieux et aurait eu sa place sur “The Hurting”. Les deux musiciens

semblent se chercher en mettant un peu tout ce qu’ils ont apprécié ces vingt dernières années. Sur “My Demons”, on dirait qu’Orzabal fait un featuring sur du Kasabian. Le slow “Rivers Of Mercy” est sans doute la plus grande réussite du disque. On retrouve, avec la guitare de “Woman In Chains”, le son du groupe dans une version actualisée, comme si Coldplay réussissait à faire à nouveau une bonne chanson. Le synthé très EDM de “End Of The Night” scie les oreilles, et c’est une torture incompréhensible. La chanson méritait mieux. Heureusement, le très joli “Stay” vient clôturer l’album en douceur. “Elemental”, sorti en 1993 après le départ de Smith, reste le sommet de la carrière de Roland Orzabal. On se demande pourquoi le groupe n’essaie pas de retrouver ce style plus rock qui lui va beaucoup mieux. Ce disque n’a pas la force mélodique et la richesse dans les orchestrations du précédent. L’identité sonore du duo semble s’être perdue en route.

✪✪✪

BRIAG MARUANI

Johnny Marr

“Fever Dreams Pts 1-4”

BMG

Là où on aurait pu craindre un concept album, avec le risque de boursouflure d’ego et de morceaux abscons qui accompagne trop souvent le terme, on entre dans la danse avec “Spirit Power & Soul”, un banger électro pop aux guitares discrètes mais à la rythmique club, comme une version légèrement plus rock des débuts d’Electronic (souvenons-nous, “Idiot Country”, “Getting Away With It”, formidable), premier morceau du premier EP 4 titres d’une série de quatre ici rassemblés, d’où les seize morceaux et le sous-titre “Pts 1-4”. Les influences synthwave, comme on dit désormais pour changer du vocable new wave, sont omniprésentes, mais la guitare conquérante de “All These Days” suffira à raviver la flamme pour les fans hardcore des Smiths, qui n’ont pas décroché de leur obsession trente-cinq ans après la fin du groupe. “Counter-Clock World” sonne délicieusement rétro, avec un tempo accéléré et duel de guitares. Les sons électroniques sont intégrés avec une certaine élégance, comme sur “Lightning People”, à la rythmique apaisée et à la mélodie d’une rare efficacité, avec des chœurs pop et un lyrisme certain. Tout n’est pas aussi original, mais malgré quelques longueurs sur la partie quatre (on pense à “Ghoster”,

qu’on aurait plutôt imaginé sur une face B), le projet reste séduisant, avec en conclusion un “Human” démarré en acoustique qui se conclut en solo aérien épique. Presque quatre ans après les douze chansons de “Call The Comet”, “Fever Dreams” est un retour en force de celui qui sera pour l’éternité *le-guitariste-des-Smiths,* mais mérite décidément mieux que cette appellation que lui ont collé les irréductibles nostalgiques des années “Meat Is Murder/ The Queen Is Dead”.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Modern Studies

“We Are There”

FIRE

Avec un intitulé en forme de constat, les quatre membres de Modern Studies affichent clairement leur ambition pour la suite de l’aventure. De moins en moins underground, et plus tournée vers le monde de la grande écoute, la chanteuse Emily Scott n’avait pas hésité à dévoiler quelques-unes des grandes influences qui avaient grandement aidé à composer le dernier album. Si PJ Harvey et les Talking Heads sont des têtes connues, la plupart des autres, Emahoy Tsegué-Maryam Guèbrou ou Yasuaki Shimizu appartiennent au domaine de l’ultra-pointu. Surfant sur une formule qui leur va bien, “We Are There” est la digne continuité de son grand frère “The Weigh Of The Sun”. Plus folk rock élaboré que chamber pop, les arrangements des dix titres continuent

à explorer les limites de la formule qui a fait le succès du groupe. Parmi les choses qui restent immuables, la manière de composer est toujours basée sur l’observation des gens et des paysages qui entourent les membres de Modern Studies. Entre ethnologie bucolique et invitation à la rêverie, cette dizaine de promenades à la croisée de différentes musiques n’a rien de déprimant ni de superficielle. Les sujets abordés sont davantage des titres qui captent la mémoire d’un moment qu’une simple carte postale. L’album débute avec “Sink Into”, une chanson qui invite l’auditeur à se plonger dans le vif du sujet en se posant les vraies questions, sur une structure jazzy west coast. Si l’ensemble peut paraître un peu fondu dans le même moule, il n’en est rien et chaque titre dévoile une personnalité bien déterminée au fur et à mesure des différentes écoutes. Dans un registre plus proche de Belle And Sebastian, “Won’t Be Long” et son rythme appuyé feront plaisir aux rockers.

✪✪✪1/2

GEANT VERT

Spoon

“Lucifer On The Sofa”

MATADOR

Il y a les groupes qu’on ne présente plus et ceux qu’il faut re-présenter à chaque fois. Le paradoxe, avec Spoon, c’est qu’il fait partie des deux catégories. Dix albums, tous excellents, un power duo invariant comme moteur, Britt Daniel (chant, guitare, songwriting) et Jim Eno (batterie), un son reconnaissable entre mille, agressif, glacial, minimaliste, un statut mieux que culte aux USA (groupe de la décennie pour Metacritic en 2009), mais une notoriété proche de zéro partout ailleurs. On jurerait qu’ils s’en foutent. Si Spoon était une personne, elle serait désagréable et hautaine, tournant le dos juste après vous avoir serré froidement la main. Le genre de type dont ses amis diraient : *“C’est pas contre toi… quand on le connaît, il est super.”* Quand on connaît Spoon, c’est vrai, on y va les yeux fermés. Ce disque s’ouvre sur “Held”, un vieux titre de Smog (l’ancien nom de Bill Callahan), tiré vers une transe métallique au bord de l’AVC, guitares, basses, claviers et chant utilisés en rafale, comme instruments de percussions et shoots d’adrénaline. Cinq ans après, démarrer un come-back par une cover, ça montre un sens des priorités : le groupe, le son, la hargne de jouer passent avant les choses à dire du songwriter en chef. Quand il prend le relais sur “The Hardest Cut”, il le fait au pied de la lettre, coupant

et lourd comme une lame de guillotine. Comparaisons ? Disons que si Josh Homme pouvait faire sonner Queens Of The Stone Age de façon aussi naturellement *épileptique*, il serait content. La suite du disque est du même tonneau, parfois un poil eighties (“My Babe” et “The Devil & Mister Jones”, comme du War On Drugs lambda), mais tendu comme un câble de treuil indestructible (“Wild”, “Satellite”, “On The Radio”). Un disque à la frontière exacte de l’implosion et de l’explosion.

✪✪✪1/2

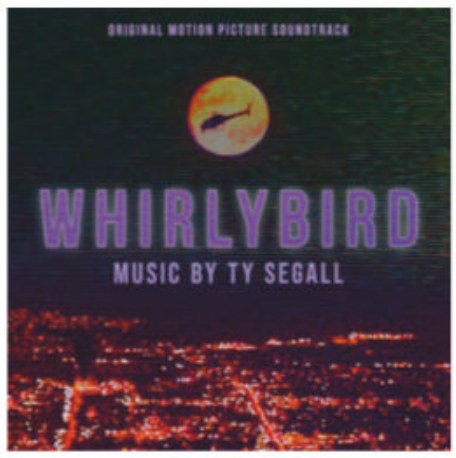
LÉONARD HADDAD

Ty Segall

“Whirlybird Original Motion Picture Soundtrack”

DRAG CITY/ MODULOR

Natif de Laguna Beach, jadis grand lieu de la bohème californienne, Ty Segall n’est présent sur cette scène que depuis une douzaine d’années. Pourtant sa production pléthorique et protéiforme a construit autour de lui un monument discographique. Il manquait à son palmarès d’avoir composé une musique de film. “Whirlybird”, documentaire hallucinant primé au festival du film de Sundance, offre au musicien caméléon l’occasion d’élargir encore sa palette. Le docu relate le parcours du couple formé par Marika Gerrard et Bob Tur qui, à bord de son hélicoptère et caméra au poing, a filmé en direct toutes les tragédies et peopleries des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, de la fuite d’OJ Simpson aux émeutes



de Los Angeles. Pour dépeindre la folie apocalyptique de cette époque sous stéroïde, Ty Segall évoque Suicide, Goblin et les BO. de John Carpenter. Mais toujours en dépassant la somme de ses influences. C’est ainsi que “First Date” est une ritournelle digne de François de Roubaix, “Los Angeles News Service” une sorte de funk garage electro accrocheur, “Getting The Story” un mélange entre Alan Vega et Sonic Boom et “Lawrence Welk III” aurait pu être le thème d’une série télé de la fin des années soixante-dix. Segall s’amuse avec “1992” à rappeler de manière fantasmatique les “noughties”. Avec une classe que seul ceux qui n’ont pas connu l’époque des mulets peuvent atteindre. “News Junkies” réussit même à inventer le genre dark-electro-psychédélique. Un grand trip musical et pop culturel !

✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Metronomy

“Small World”

BECAUSE

Mais quelle tristesse dès l’intro ! Avec “Life And Death”, Joseph Mount, auteur et unique membre permanent de Metronomy, annonce la couleur : sombre. Pourtant, derrière le spleen de cette mélodie sinistre, on trouve la parfaite illustration de cet adage 100% britannique, *“Glad To Be Sad”*, titre d’une face B de Paul Kelly en 1968 et repris par la génération trip hop de Bristol. C’est triste, oui, mais c’est beau. Cette mélancolie se retrouve sur la majorité des compositions, ici au nombre de neuf, dont on retiendra en priorité “Loneliness On The Run” et “Hold Me Tonight”, quasi-pastiche du “Close To Me” de Robert Smith avec un twist *sadcore*, pour reprendre la dénomination définissant le style de Dana Margolin, chanteuse de Porridge Radio originaire de Brighton et invitée sur le titre. Obsédé par *“les platitudes et les petites phrases”*, Joseph a carrément intitulé une chanson “It’s Good To Be Back”, un titre trouvé alors qu’il recherchait l’expression *“la plus naze qu’on allait entendre à l’issue de ces deux dernières années”*. Bien vu, c’est ce que sortiront tous les artistes pour leur retour sur scène après la disette Covid. Et le morceau fonctionne bien, ce qui ne gâche rien. La conclusion de cet album que Joseph a voulu *“très personnel”* est une réflexion

sur la vie (on avait bien dit que Joe aimait les clichés), qu’il assimile à ces films d’horreur gore qui attirent notre curiosité et nous dégoûtent parfois, sans que l’on parvienne pour autant à détourner le regard. Le tout sans recours aux machines, en tout cas avec une grande parcimonie, ce qui rend “Small World” différent de ses six prédécesseurs, comme une parenthèse dépressive mais finalement porteuse d’espoir.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Disques pop rock

Black Country, New Road

"Ants From Up There"

NINJA TUNE/ PIAS

A l'heure où ces lignes auront été imprimées, quid de la réalité de Black Country, New Road après l'annonce du départ du leader charismatique d'un des groupes les plus prometteurs du renouveau post-punk ? A quelques jours de la sortie du disque, Isaac Wood a annoncé qu'il s'en allait. Pas cool pour les fans, car cette seconde galette est tout de même fort alléchante, ne serait-ce que par son côté dépressif qui colle merveilleusement bien à l'époque. Musicalement, la construction des dix titres est moins standardisée que sur le premier album qui était à dominante jazz et rock planant. Ici, celle-ci sort des sentiers du rock, "Haldern" se passant même des services du batteur pendant

la majorité du morceau. Une fois passée une introduction en forme de gigue irlandaise, "Chaos Space Marine" fait penser à du cabaret à la sauce Velvet Underground dans la façon de chanter, et à l'école de Canterbury pour le côté crypté des paroles. Pour la suivante, "Concorde", la voix de Wood, entre lancinance et marquage du temps, se barde d'influences multiples — on pense au Lennon de "Lucy In The Sky With Diamond", toujours Lou Reed, et, pour le backing track, à Joy Division. Rayon surprise, "The Place Where He Inserted The Blade" est une incursion réussie du côté de Slade. Pour le reste, la durée des plages allant en s'allongeant vers la fin (12 minutes 37 pour le final "Basketball Shoes"), il est conseillé de prendre son temps pour découvrir l'objet dans son ensemble.

✪✪✪

GEANT VERT

Big Thief

"Dragon New Warm Mountain I Believe In You"

4AD

Le groupe avait assez de matière pour sortir un double album en 2019, mais a préféré sortir deux simples dans la même année. Avec une cinquantaine de titres enregistrés, ils ont cette fois-ci sauté le pas pour un disque dense de vingt morceaux. Beaucoup plus éclectique que leurs précédents, il faut vraiment l'écouter dans son intégralité pour en saisir la force. On en vient à regretter que certaines chansons aient été mises en ligne depuis quelques mois, gâchant le plaisir de la découverte. On retrouve leur style folk habituel, parfois même country (l'excellent "Red Moon" et son fiddle), mais aussi des curiosités où ils se réinventent. "Flower Of Blood" avec sa batterie saturée et ses guitares métalliques fait penser aux Smashing Pumpkins de l'époque "Machina", leur plus novatrice. Le génial "Blurred View", très hip hop contemporain, clôt le premier disque. Avec sa section rythmique passée à la mauvaise fréquence et couverte de synthés cradingues, il sera injouable en concert. "Wake Me Up To Drive" ressemble à une maquette lo-fi basée sur une rythmique rudimentaire de synthé vintage. Le neilyounguesque "Love Love Love" résonne avec "Not", titre le plus rock du disque précédent. On trouve, comme il se doit dans tout bon double album, deux chansons guitare-voix

("The Only Place" et "Promise Is A Pendulum"), respirations bienvenues avec leurs textes magnifiques. L'urgence de vivre et d'aimer ce qu'il reste du monde habite chacune de ces chansons sans moralisme ou pessimisme. Adrianne Lenker, à l'image de notre époque, n'ose pas sauter totalement dans l'inconnu, hésitant entre conservatisme et iconoclasme. Son écriture, riche de cette ambiguïté, arrive à un tournant, et son groupe ne survivra que s'il parvient à détruire ses premiers albums.

✪✪✪✪

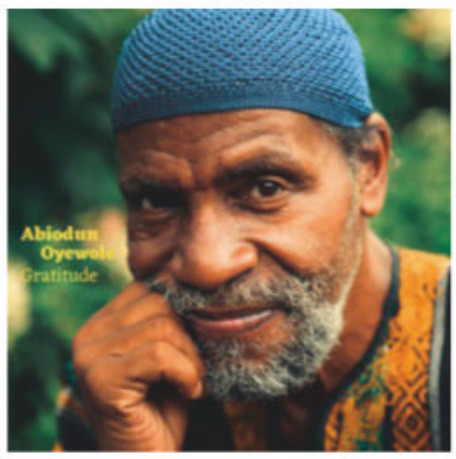
BRIAG MARUANI

Abiodun Oyewole

“Gratitude”

FIRE

Dans la dure chaîne de l’évolution, l’être humain est supposé transformer sa colère en sagesse grâce à l’expérience acquise en travaillant sur la hotline d’un fournisseur d’accès Internet. Chez Abiodun Oyewole, soixante-quatorze printemps, c’est tout le contraire. Cinquante-quatre ans après la formation des Last Poets, le groupe de spoken word considéré comme la base de la planète hip-hop, l’un des fondateurs envoie son premier album solo dans les gencives du monde, pile au moment où les droits civiques font le moonwalk. En moins de cinq minutes, les personnes qui pouvaient encore se demander l’utilité de ce disque sont rassurées : la voix est intacte, le message passe cinq sur cinq, l’album “Gratitude”



n’est pas un album de plus, il *est* l’album. “Rain” (avec Taylor Pace et sa sœur Melodie Nicole) a été écrit à Fort Worth, au Texas, un jour de pluie. A travers cette métaphore sur le verre à moitié vide à moitié plein, Oyewole remercie ses parents adoptifs de l’avoir élevé sévèrement et, ainsi, endurci pour la suite. Après cette ode à l’éducation du ghetto, les poètes autoproclamés se font tailler pour l’hiver avec “A Poem” ; “Harlem” et “Brooklyn” (avec Ade Da Poet) décrivent les quartiers tels qu’ils étaient au moment où il fallait y être. Le premier est dépeint comme le centre de la culture noire tandis que le second est le royaume des gangs. S’il faut trouver un hit qui ravive la flamme militante, “Occupy” est le brûlot à mettre sur Deezer et Spotify. Si les textes sont tous à retenir, les arrangements musicaux sont un mix bien vu entre old school dépouillé des Last Poets (“What I Want To See”) et hip-hop moderne qui va comme un gant à l’album (“Brooklyn”, “Praise The Lord”). La palette de voix amenée par les nombreux featuring est un renfort de poids qui amène vraiment un plus dans l’album.

✪✪✪✪

GEANT VERT

Los Bitchos

“Let The Festivities Begin!”

CITY SLANG

Il était temps ! Depuis leurs débuts remarqués dès leurs premiers singles, Los Bitchos ont connu bien plus de péripéties que de nombreux groupes durant toute leur carrière. A leurs débuts, elles étaient trois et jouaient un rock instrumental sous forte influence cumbia (ou plutôt chicha, la version péruvienne de cette musique traditionnelle aux rythmes syncopés). Pas surprenant de la part de ces jeunes femmes originaires d’Uruguay (pour deux d’entre elles à l’époque) qui ont grandi au son de ces rythmes dansants. Devenues un quintette après avoir recruté une section rythmique, puis repassées à quatre après le départ d’une des fondatrices, Los Bitchos publient leur premier album après plus de quatre ans d’attente. Sur scène, c’est un groupe extrêmement fun qui emmène son public dans une transe joyeuse et exotique. L’album, produit par Alex Kapranos, “Let The Festivities Begin!”, est bien nommé car on y retrouve le côté pop exubérant du groupe, cet idéal psychédélique chaleureux et coloré d’influences surf qui donne au groupe sa couleur singulière. Sans surprise, les meilleurs moments de l’album sont ceux où Los Bitchos déploient des grooves dansants, comme le disco de “Las Panteras”, l’ensoleillée “Pista (Fresh Start)” ou la bamboche de “Tripping At A Party”.

La vraie surprise concerne ici les influences turques qu’on peut entendre (une résultante de leur collaboration avec Altin Gün ?) sur un morceau tel que “FFS”. Un twist bienvenu qui vient un peu briser la monotonie d’un album qui s’embourbe par moments dans une sorte de répétitivité, l’exercice du tout instrumental n’étant pas aisé à tenir sur onze morceaux. Nul doute cependant qu’on devrait entendre cet album servir de fond sonore à de multiples soirées prochainement.

✪✪✪

ERIC DELSART

Disques classic rock

Slash Featuring Myles Kennedy & The Conspirators

"4"

GIBSON RECORDS/ BMG

Au fil des nouveaux albums, la carrière solo de Slash s'est transformée en une expérience communautaire qui ressemble à s'y méprendre à un vrai groupe. D'abord, la stabilité de l'équipe autour de lui est remarquable. Sans être Guns N'Roses, SMKC est un projet plus stable que l'auberge espagnole qu'était Slash's Snakepit, et moins expérimentale que Velvet Revolver. Groupe de hard rock, le quintette ne prétend rien d'autre que de jouer bien lourd en prenant les poses conventionnelles attendues. Pour ce nouvel album, l'enregistrement a eu lieu au mythique RCA Studio A de Nashville, sous la houlette de Dave Cobb, le maître des lieux depuis 2016. Ce

retour à l'analogique ; après l'expérience tout-digital de "Living The Dream", a certainement à voir avec la signature du groupe avec Gibson Records, le tout nouveau label de disques du fabricant de guitares. Cerise sur le gâteau, Slash n'a plus à se soucier des coûts d'enregistrement qui l'avaient amené à investir dans ProTools. Captée le plus live possible, la rythmique dégage une belle piste d'envol pour les guitares de Slash et Frank Sidoris. "C'est La Vie" a un côté Iggy période "Instinct", tandis que "Actions Speak Louder Than Words" pourrait trouver une petite place sur le "Rocks" d'Aerosmith. A la croisée de Led Zeppelin et de Ian Gillan, "Whatever Gets You By" devrait faire un carton en festival ; tout comme "Spirit Love" et son orientalisme. Pour les titres épiques, ou tout simplement rock, "April Fool", "Call Off The Dogs" et "The River Is Rising" vont enchanter les fans du genre. Afin de certifier ce retour aux années 1980-1990, l'album se conclut avec "Fall Back To Earth", un slow épique avec guitares couinantes du plus bel effet.

✪✪✪

GEANT VERT

Kiefer Sutherland

"Bloor Street"

COOKING VINYL/ A+LSO/ SONY MUSIC

Contrairement à ce que pourrait penser le lecteur prompt à fustiger l'acteur-qui-se-la-joue-chanteur, Kiefer n'est pas un rookie poster boy à la Jared Leto mais a déjà sorti deux albums tout à fait honorables, avec un parfum country qui les rend difficiles d'accès pour le public français rétif au genre. Ce troisième essai joue la carte de l'americana, avec en ouverture la chanson qui donne son titre à l'album, une mélodie simple à base de guitare habitée par une voix douce. Cette rue de Toronto est donc utilisée en référence à l'ancrage canadien du héros de "24", né à Londres mais ayant émigré dans l'Ontario à l'âge de neuf ans. Tout au long des onze chansons de ce disque paisible et varié, on traverse divers paysages musicaux avec la six-cordes comme guide. Parmi les meilleures compositions, on retiendra bien sûr "County Jail Gate", storytelling d'un éternel prisonnier avec ces lignes vertueuses, *"If you can't do the time, then don't do the crime" ("Si tu n'arrives pas à supporter la sentence, ne commets pas le crime").* Un conte moral et noir parfaitement exécuté. "Goodbye" va chercher ses influences dans la soul sixties à la Stax, le récit d'une séparation qui se conclut brutalement avec ces lignes sans appel : *"I'll see you in hell when*

I fucking die". Le dernier titre est un duo avec Eleanor Whitmore, moitié du duo The Mastersons avec son mari Chris Masterson, qui ajoute une touche country en guise de conclusion. Produit et mixé par le vétéran Chris Lord-Alge (cinq Grammy Awards et une liste de collaborations longue comme le bras qui inclut les Rolling Stones, Madonna, Bruce Springsteen, James Brown, Prince et Green Day), "Bloor Street" est un disque honnête et honorable, pas un caprice de star.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Eddie Vedder

"Earthling"

SEATTLE SURF/ REPUBLIC RECORDS

La chose s'est faite au fil de l'eau, mais Eddie Vedder est devenu depuis un certain temps le principal pourvoyeur de chansons au sein de Pearl Jam, recentrant au passage le groupe de Seattle vers une sonorité plus mainstream. "Earthling" est une étape idoine pour juger de cette thèse : si le chanteur de cinquante-sept ans a déjà livré des œuvres solos par le passé, l'une au ukulélé, l'autre pour la BO de "Into The Wild", il s'est entouré cette fois d'un véritable groupe, avec notamment Chad Smith, batteur des Red Hot Chili Peppers, et Josh Klinghoffer, ex-guitariste des susdits Piments Rouges. L'album ne saurait plus mal commencer, avec cet "Invincible" dont les synthés et le lyrisme vaporeux évoquent les très mauvaises heures de U2. Un peu plus

loin, "Long Way" s'enlise dans les sables mouvants d'une mélodie bien lisse, "Brother The Cloud" se fracasse sur le refrain. Mais Vedder a toujours su dispenser des rocks courts, nerveux, manifestant son amour des Who ou du punk, et ceux-ci s'appellent ici "Power Of Right", "Fallout Today", "The Dark", "Good And Evil", "Rose Of Jericho". Tous passent bien mieux la rampe, de même que "The Haves", ballade pas vilaine. Toujours enclin à saluer ses maîtres, Vedder en a convié quelques-uns ici : il est étonnant d'entendre l'harmonica de Stevie Wonder dévaler les riffs de "Try" ; amusant de voir Elton John fidèle à lui-même sur "Picture" ; gênant d'assister à un pastiche des Beatles avec les présences de Ringo Starr et d'un grand orchestre ("Mrs Mills"). Tout ça placé en fin de parcours, renforçant en définitive l'impression d'un album bancal, sympathique par instants mais dépourvu du sentiment d'urgence qui fit les plus belles heures de son auteur.

✪✪

BERTRAND BOUARD

Bobby Weir & Wolf Bros

"Live In Colorado"

THIRD MAN

Bob Weir est l'un des derniers héros des années 1960. C'était le plus jeune et le plus beau des membres du mythique Grateful Dead. Un remarquable documentaire lui est consacré sur Netflix, à regarder absolument. C'était aussi et surtout le fils spirituel de Jerry Garcia, le véritable génie du groupe, qui lui a tout appris. Bobby le sait et chante ici deux titres du maître, avec la remarquable absence d'ego qui le caractérise : "New Speedway Boogie" en ouverture, le classique relatant l'affaire Altamont, extrait de "Workingman's Dead" — le plus grand album de tous les temps — et "West LA Fadeaway", beaucoup plus tardif, extrait du "In The Dark" de 1987. Il y a aussi sur cet album live — publié par le label de Jack White, l'ami des vieux rockers — deux covers : "Hard Rain's A-Gonna Fall" de Bob Dylan et "Big River" de Johnny Cash. Et trois chansons historiques mais pas trop connues de Weir, sur des paroles de son fidèle complice John Barlow, ainsi que la plus récente "Only A River", extraite de son album solo "Blue Mountain" de 2016. Le groupe qui l'accompagne, Wolf Bros, est constitué de Don Was à la basse, qu'on ne présente plus, Jay Lane à la batterie, qui joue avec Bobby depuis longtemps, et Jeff Chimenti, rejoints pour l'occasion

à la pedal steel par Greg Leisz, qui a joué avec la terre entière, et The Wolfpack, un quintette de cordes et de cuivres. Le résultat ? Sympathique mais pas transcendant, malheureusement. Le groupe est juste bon, sans le génie du Dead, et surtout, la voix de Bobby n'est plus ce qu'elle était... Mais les fans sont tels qu'ils aimeront ce disque quoi qu'il leur en coûte. Les autres feraient mieux de commencer ailleurs. Avec "Ace", par exemple, son formidable premier album solo où il est accompagné par le Dead au complet, sorti il y a tout juste... cinquante ans.

✪✪✪

STAN CUESTA

The Delines

“The Sea Drift”

DECOR

Ce groupe est magique. On croit rêver tellement sa musique ressemble à un fantasme parfait d’amoureux de l’Amérique. Dès les premières notes de “Little Earl”, on est accro. C’est incroyable. Le son est absolument divin, moelleux, avec sa rythmique soul alanguie, son piano électrique sorti d’un vieux Tony Joe White, ses cordes venues de nulle part, ses cuivres subtils, et la voix de la chanteuse.... Cette Amy Boone possède un timbre à tomber à la renverse. On nous dit qu’elle a fait partie des Damnations, formation americana du Texas au début des années 2000... On ira voir. A ses côtés, un homme, qui écrit les chansons, Willy Vlautin, ex-Richmond Fontaine, un nom qui rappelle vaguement quelque chose. On s’en fout. Le mec est génial, ici

et maintenant. Les chansons défilent comme des films. Justement, on apprend aussi que ce Willy a écrit cinq romans, tous traduits chez Albin Michel, dont trois ont déjà été adaptés au cinéma... Tant de talent chez ces deux êtres humains, c’est limite énervant. “The Sea Drift” est déjà le troisième album de The Delines, qui nous viennent de Portland. Le précédent, “The Imperial”, sorti en 2019, était presque aussi formidable. Celui-ci est imparable. En plus, il y a de la trompette comme on a toujours rêvé d’en entendre dans le rock, avec un son mélancolique à pleurer dans sa bière. Il paraît qu’on les compare parfois aux Cowboy Junkies ou à Lambchop. Ça se comprend. Sauf que c’est… beaucoup mieux ! Ça a l’air dingue, dit comme ça, mais cet album est terrassant. Ça faisait longtemps qu’on n’avait pas entendu tant de beauté. Pas une seule fausse note, pas une chanson faible, rien que du très bon, de l’excellent. Ça fout presque les jetons.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Eric Gales

“Crown”

PROVOGUE/ MASCOT

Fascinante de mégalomanie, la pochette recèle une histoire plus complexe qu’il n’y paraît. Enfant prodige de la six-cordes, lignée hendrixienne, au début des années quatre-vingt-dix, Eric Gales a vu ses rivaux lui filer sous le manche, à commencer par un blanc-bec qui effectuait ses premières parties nommé Joe Bonamassa. Gales, pendant ce temps, s’abîmait dans la drogue, avait affaire à la justice (il séjourna en prison en 2009), avant de refaire surface à la faveur d’une sobriété retrouvée. Pas du genre ingrat, Bonamassa lui a proposé de le produire pour qu’il récupère son dû — cette fameuse “couronne” (de meilleur guitariste, pour ceux qui ne suivent pas). Tout ça est raconté sur le funky “I Want My Crown”, illustré par un clip assez drôle où les deux hommes font fuser les solos sur un ring de boxe. Producteur, Bonamassa ne lésine jamais sur les moyens et, de fait, “Crown” assume ses prétentions : jaillissements de cuivres, choristes, giclées d’orgue, belle mise en son… Gales aligne des morceaux inspirés, dans un registre blues rock, même si la palette est vaste : “The Storm” marche sur les plates-bandes d’Albert King (période Stax), “Too Close To The Fire” affiche un lyrisme pas si éloigné du “Comfortably Numb” de Pink Floyd… L’héritage hendrixien est évoqué

avec le premier titre, “Death Of Me”, sans être écrasant. Surtout, Gales possède un avantage sur la concurrence, et notamment son rival de producteur : sa connexion directe avec la musique afro-américaine, à l’image du final “I Gotta Go” et sa ferveur d’église baptiste du Sud. Des interludes s’insèrent ici et là, confirmant que la chose a été pensée avec soin. Petite précision cependant : pour apprécier ce disque, il convient d’aimer un tant soit peu les solos de guitare…

✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Disques français

You Said Strange

"Thousand Shadows Vol. 1"

EXAG/ LE CÈPE

Trop peu de gens le savent, mais You Said Strange est un des groupes les plus intéressants de la scène rock hexagonale aujourd'hui. La raison ? Un excellent premier album enregistré avec Peter Holmström des Dandy Warhols qui a valu au groupe une renommée internationale couronnée par un passage remarqué à KEXP, puis un activisme louable dans leur fief de Giverny, avec l'organisation depuis plus d'une décennie du très recommandable festival Rock In The Barn. Bref, des mecs doués qui donnent beaucoup à la musique. Pour concevoir ce deuxième album, les frères Carrière ont pris le contre-pied de son prédécesseur enregistré à Portland et ont fabriqué leur propre home studio

en compagnie de leur ingé-son maison. Ainsi équipé, le quartette a pu prendre le temps de peaufiner des morceaux écrits avant la crise sanitaire et leur permettre d'éclore à leur rythme. L'album qui en résulte est une jolie réussite et une belle évolution dans la trajectoire du groupe qui incorpore ici et là quelques éléments krautrock à sa pop psychédélique ("Mourning Colors", "Treat") et se démarque toujours de la concurrence grâce à une aisance mélodique ("Run Away" au saxophone très Gong) et des guitares délicieusement versatiles qui emmènent les morceaux dans des contrées parfois inattendues. C'est un des grands plaisirs de ce disque : se laisser guider par le groove des morceaux et tripper sur les envolées guitaristiques space qui emmènent au septième ciel ("Thousand Shadows"). Le "Vol. 1" à la fin de l'album indique qu'il devrait avoir un successeur dans la même veine (à moins qu'ils nous fassent la même embrouille que les Kinks pour "Lola Versus Powerman And The Moneygoround, Part One"). On attend la suite avec impatience.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Brace! Brace!

"Care"

HOWLIN' BANANA RECORDS

Brace! Brace! partage avec Neu!, le plus célèbre des groupes à point d'exclamation, le souci d'une unité musicale aussi bien qu'esthétique : la pochette de son album éponyme, signée Maxime Mouysset, était l'une des plus marquantes de l'année 2018. Ce qui frappe, c'est la fermeté de sa vision. Ici, comme sur les précédents albums et EP, les meilleurs titres s'exposent avec la clarté d'une démonstration mathématique. Mais Brace! Brace! est aussi un groupe en recherche, qu'il est inutile de chercher à assassiner de références, parce que ces quatre Lyonnais d'origine ne semblent pas du tout écrasés par le poids du passé. C'est le paradoxe de cette musique : l'association de quelque chose de très maîtrisé (un de leurs EP s'appelle "Controlled Weirdness", soit "bizarrerie sous contrôle", une expression reprise à Paul McCartney) avec un goût de la surprise et du tête-à-queue jamais gratuit. Dans ses meilleurs moments, de micro-épiphanies surgissent à la vitesse de la pensée et disparaissent à peine reconnues, démultipliant le plaisir de la frustration (une forme de coitus reservatus musical). Cet esprit expérimentateur est enserré dans une pop ligne claire qu'estompent des guitares flageolantes à la Mac DeMarco, le tout très bien produit

par Barth Bouveret. Le disque procure une sorte d'hypnose lucide : on n'est jamais bouleversé, mais on ne s'ennuie jamais non plus. Et le répertoire continue de s'étoffer : après "Noise Goes On", "Slow", "I Sprawl", "I'm A Jelly", voici entre autres "Life In Plaster" et "Holy". Seul vrai bémol, le chant parfois faiblichon dessert certains titres ("Explain", "Places"). *"Exigeant"*, dit le dossier de presse. Exigeant ? Mais non ; il suffit de s'asseoir et d'écouter.

✪✪✪

VIANNEY G.

Fishbach

“Avec Les Yeux”

ENTREPRISE/ SONY MUSIC

“Dans Un Fou Rire” séduit d’emblée en mettant au premier plan cette voix si caractéristique dont les vibrations, les variations et les glissements tout en délicatesse ensorcellent, au diapason d’une musique épurée : l’atmosphère de mélancolie onirique est renforcée par un superbe texte ludique aux accents surréalistes *(“C’est le jeu/ Joli je/ Joli moi, moi, moi/ Des avis mes amis/ Eh bien j’en ai pas/ J’en ai plus/ Laissez-moi nue”)* qui assume, comme l’ensemble du disque, son romantisme exacerbé *(“J’aimerais mourir/ Dans un fou rire/ Faudrait qu’j’respire/ L’amour du pire”)*. Cinq ans après son premier album, Fishbach n’a rien perdu de sa capacité à concilier la séduction avec sa propension à décontenancer et étonner. Comme à son habitude,

elle a composé et écrit la majorité des morceaux seule ou en collaboration avec ses fidèles complices. Conçu dans les Ardennes, sa terre natale, loin de la ville et de Paris, ce nouvel essai garde les traces de cet ancrage champêtre : la nature y occupe une place de choix en se mêlant aux incantations amoureuses, et la ballade diaphane “Quitter La Ville” exprime harmonieusement cette nouvelle orientation. Les morceaux vifs sont moins nombreux mais rappellent son attachement à la pop synthétique des années quatre-vingt revue et corrigée, tels “Tu Es En Vie” au charme nostalgique, “Presque Beau” et ses attraits lancinants, “Démodé” que n’auraient pas renié Elli & Jacno, ou “Masque D’Or” dont les rythmiques sont une invitation à la danse et le refrain un cri de ralliement. Mais, entre “Nocturne”, “La Foudre”, “Téléportation” et “Arabesques”, on perçoit la fascination pour les élégies et les ballades en apesanteur.

✪✪✪

H.M.

Stuffed Foxes

“Songs/ Revolving”

YOTANKA

Repérés en 2019 sur un premier EP à la couleur shoegaze (“No Vacancy”), les Tourangeaux Stuffed Foxes évoluent de belle façon sur leur premier album. Dès les premières notes frénétiques et ce motif de guitare que le groupe répète comme un leitmotiv, on comprend que le groupe a avancé dans son approche. Les murs de guitares vaporeux font désormais place à des lignes de guitares complexes qui s’entrecroisent. Par certains aspects, on est plus proche du prog nerveux de Mars Volta ou du noise de Sonic Youth que des Black Angels. Plus tard, le groupe incorpore des éléments électroniques comme sur “Luke Glanton”, ce qui offre une respiration bienvenue. Difficile de ne pas lasser quand on joue la carte d’un rock hypnotique à tendance trippante, surtout quand on aime tisser des toiles claustrophobiques comme le fait Stuffed Foxes, mais si le groupe intrigue au premier abord, il parvient à séduire (“No SoundDrive”), avant de surprendre (“Oh Lord, It Came To Me”, aux guitares superbes carillonnantes) et de réellement épater (“Track 6”, presque post-rock). C’est essentiellement dû à l’agencement des morceaux dans le tracklisting de l’album. “Songs/ Revolving” débute par son morceau le moins intéressant et s’achève par son meilleur,

une symphonie space-kraut magistralement maîtrisée (“Extended”). Plus étonnant encore, chaque morceau est meilleur que son prédécesseur, et l’enthousiasme de l’auditeur pour le groupe est à l’avenant tout au long de ce disque. Est-ce un choix stratégique ? Le premier morceau étant intitulé “Sabotage”, on pourrait croire à un truc subconscient un peu méta, mais voici un album qui mérite qu’on l’écoute de A à Z.

✪✪✪

ERIC DELSART

Réédition du mois

Photo archives Rpck&Folk - DR

The Dream Syndicate

"WHAT CAN I SAY ? NO REGRETS…"

Fire (Import Gibert Joseph)

1982 : le Dream Syndicate frappe très fort avec un premier album pour le petit label de Los Angeles, Ruby (qui a sorti le premier Gun Club), sous-division de Slash Records. "The Days Of Wine And Roses" parvient à rassembler le Velvet Underground, le Bob Dylan de 1966 et le Neil Young de Crazy Horse, tout en trouvant son propre style. Steve Wynn est le chanteur et le compositeur principal. Le disque à la pochette parfaite est lo-fi, comme les deux premiers Velvet Underground, et particulièrement frénétique. Le Dream Syndicate est désormais le parrain de la scène californienne dite Paisley Underground, même si Steve Wynn et sa clique ne donnent pas dans le psychédélisme (les fameux motifs cachemire évoqués par le terme *paisley*) revisité par la plupart de ses confrères. "The Days Of Wine And Roses" est un chef-d'œuvre porté par la voix et les compositions du chanteur, ainsi que par la guitare de Karl Precoda, qui semble avoir étudié son instrument à l'école Young, Reed et Quine (l'énigmatique Kendra Smith, future membre du très culte Opal, tient la basse). Un deuxième album sort sur une major, A&M. "Medecine Show" (1984) est beaucoup plus sombre, et bizarrement produit par Sandy Pearlman qui, après le Blue Öyster Cult, avait largement contribué au naufrage du deuxième Clash. "Medecine Show", bancal, a néanmoins contribué à alimenter la légende du Dream Syndicate, montrant des facettes jazz ("John Coltrane Stereo Blues") et donc un certain goût pour l'improvisation. Mais à sa sortie, le bassiste a foutu le camp et Wynn et Precoda se sont retrouvés incapables de s'entendre. Des auditions pour un nouveau guitariste (incluant Eddie Munoz des Plimsouls) ont été lancées, puis c'est finalement Paul B Cutler, ex 45 Grave, ingénieur du son du tout premier EP du groupe, qui a été recruté. Grosse révolution, scandale chez les puristes. Precoda avait improvisé avec ses maigres moyens, ce qui était idéal pour jouer la musique minimaliste et velvetienne des deux premiers albums. Cutler était un virtuose. Et puis, on l'a nommé producteur de ce qui allait devenir

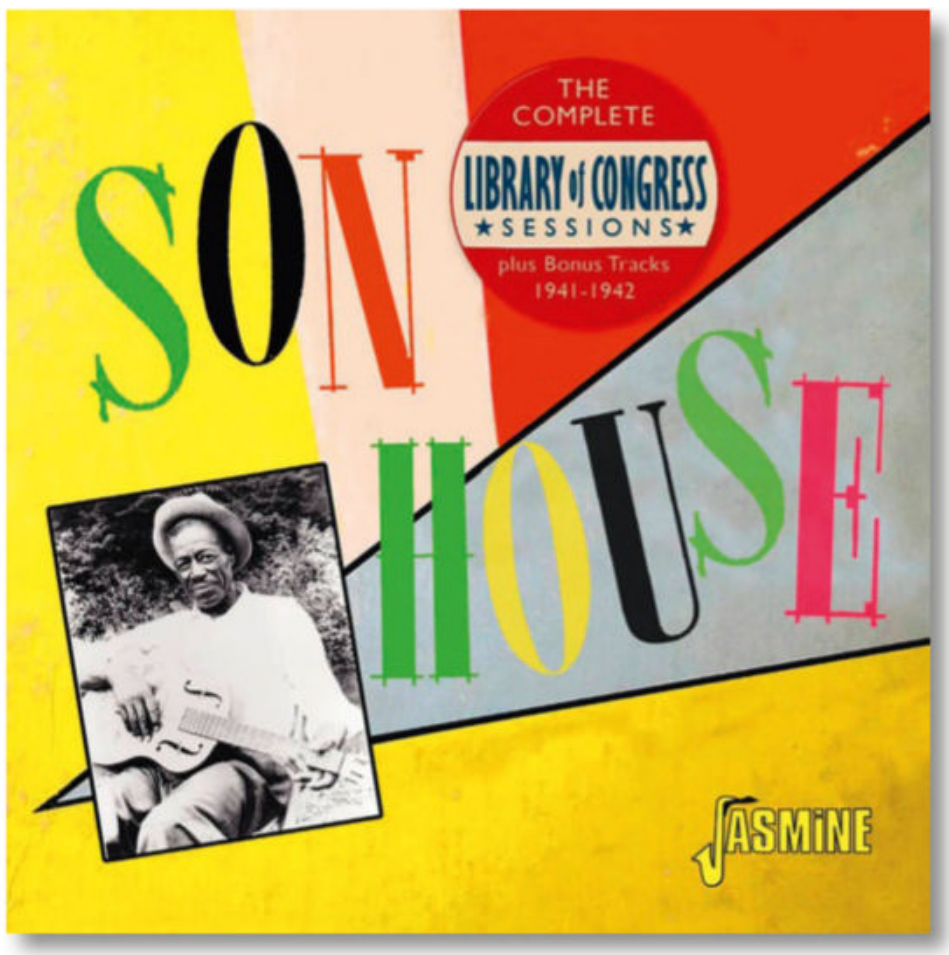
Scandale chez les puristes

"Out Of The Grey". Il a eu la main lourde : de la reverb partout, des batteries typiques de l'époque (1986) qui font *"doum-doum-doum"*, et beaucoup de grosse distorsion sur sa guitare très — trop ? — bavarde. Il se trouve que le groupe, qui s'est séparé en 1984 après une tournée au Japon, devait renaître, et ne pas reproduire ce qu'il avait fait avec tant de magnificence pour ses deux premiers albums. Cutler était le guitariste de la situation, supervisant un groupe désormais très professionnel, avec à sa tête un Steve Wynn signant pour la première fois des mélodies très accrocheuses. A&M, malgré tout cela, a viré le Dream Syndicate, qui s'est retrouvé sur le petit label Big Time Records. *"Big Time"*, ce ne le fut pas. Beaucoup de fans furent déçus, et le grand public si ouvertement courtisé, n'a pas accouru au rendez-vous. C'est dommage car "Out Of The Grey" compte certaines des meilleures chansons de Steve Wynn, l'un des plus grands songwriters de son temps, avec aux chœurs ici et là, Johnette Napolitano et son gosier en éruption. S'il ne s'agit pas du meilleur album de la légende Paisley, la réédition, elle, est l'une des meilleures qu'on ait jamais vues et entendues. Il y a l'album remasterisé (la batterie est à peine moins pénible), le EP "50 In A 25 Zone", un CD entier capté en concert où l'on peut entendre Paul B Cutler, très impressionnant, sans sa distorsion metal, et un autre entier composé de démos très achevées de morceaux sonnant mieux que ceux qui finiront sur "Out Of The Grey", et des reprises assez étonnantes : "Sixteen Ways" de leurs amis Green On Red, "Papa Was A Rolling Stone" des Temptations, "Badge" de Cream, "I Ain't Got Nobody" de Santana et même… "Another Brick In The Wall" de Pink Floyd. Comme disent les jeunes : *"WTF ?!!!"*.

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Fans de Jeffrey Lee Pierce, tremblez !



Son House

“THE COMPLETE LIBRARY OF CONGRESS SESSIONS 1941-1942 PLUS BONUS TRACKS”

Jasmine (Import Gibert Joseph)

Une grande partie des Tables de la Loi. Que le grand Alan Lomax, chercheur et mémorialiste des musiques en voie de disparition de son pays pour la Bibliothèque du Congrès, soit béni pour les siècles des siècles. En août 1941, il enregistrait le génie Son House à Lake Cormorant, dans le Mississippi. Accompagné par Willie Brown, le plus énigmatique des bluesmen car on ne sait que très peu de choses sur lui, parfois d’une mandoline et de l’harmonica virevoltant comme une guêpe de Leroy Williams, Son House envoie un blues ultra primitif. Tout ou presque est dans la même tonalité (c’est le problème de l’open tuning quand les capodastres se faisaient rares ou chers), on entend le train passer, et des titres comme “Levee Camp Blues”, “Walking Blues” ou “Shetland Pony Blues” (fans de Jeffrey Lee Pierce, tremblez !) sont désormais entrés dans la légende. Lomax, intrigué, l’a enregistré à nouveau, cette fois-ci à Robinsonville en juillet 1942. Robert Johnson était mort depuis quatre ans, mais Son House poursuivait dans le genre ancestral qu’il pratiquait depuis longtemps avant que Johnson ne le perfectionne. La compilation propose d’ailleurs deux prises de “Preachin’ The Blues” enregistrées en 1930 avec le même Willie Brown. C’est un peu comme si on allait à Lascaux et qu’on y entendait les aurochs mugir sur la roche. Tout cela a déjà été réédité, certes, mais il y a tellement longtemps que cette nouvelle sortie est essentielle. Voici l’une des sources d’où a coulé tout ce qu’on connaît aujourd’hui (et puis, il n’y a pas de solos, ce qui devient de plus en plus agréable, surtout depuis l’apparition de la verrue Joe Bonamassa).

The Divine Comedy

“CHARMED LIFE – THE BEST OF”

Pias

Jésus, comment en arrive-t-on là ? Un jeune Irlandais fan de Kate Bush, Electric Light Orchestra et U2, qui finit par accoucher des plus grands morceaux pop de son temps ? Certes, il a fini par découvrir Scott Walker, comme Jarvis Cocker à peu près à la même époque, et les Kinks et Michael Nyman, le compositeur régulier des films souvent pénibles de Peter Greenaway, mais ceci n’explique pas tout. Neil Hannon, puisque The Divine Comedy c’est lui, est le plus grand parolier de son temps (il surpasse Jarvis, versant trop souvent dans la critique sociale avec beaucoup de bruits de bouche et de respiration). Il sait aussi alterner entre l’humour à peine ironique (“The National Express”, “The Happy Goth”, “Becoming More Like Alfie”, “Come Home Billy Bird”), et les textes les plus déchirants qu’on ait entendus depuis certaines chansons des Kinks, justement : “Our Mutual Friend”, un typhon musical et littéraire, “A Lady Of A Certain Age” ou “To The Rescue”, entre autres. Ici, deux CD réunissant vingt-quatre titres proprement époustouflants, un autre d’inédits rarement passionnants si ce n’est pour une relecture récente de “Perfect Love Song”, figurant sur l’un de ses rares albums ratés (“Regeneration”) avec le récent “Office Politics”. Outre son génie pour la mélodie et les textes, Hannon est aussi un chanteur qu’on ne saurait réduire aux superlatifs réunis dans le Robert. Il est hallucinant, dans le pire des cas. Son sens de l’orchestration — car sa musique est quasiment toujours très orchestrée, sans jamais sombrer dans le pompier — ne gâche rien. Que reste-t-il de la britpop, en supposant qu’il en ait fait partie ? The Divine Comedy. Mais le diable se cache dans les détails chez The Divine Comedy : les fans regretteront l’absence de “The Frog Princess”, “The Book Lovers” ou des divins instrumentaux “Europe By Train” et “Laika’s Theme”.

Moins rauque que Bobbie, moins soul que Dusty

Qu'importe puisque les compilations ne s'adressent pas aux fans : les nouveaux venus risquent de faire un AVC en découvrant tant de génie.

Sammi Smith

"LOOKS LIKE STORMY WEATHER 1969-1975"

Ace (Import Gibert Joseph)

Etonnant : une bonne surprise est donc possible en ce début d'an de crasse 2022. Jusqu'ici, Sammi Smith était inconnue au bataillon, mais repérée via un ou deux titres sur les excellentes compilations "Country Soul Sisters". Voici que débarque, chez Ace en plus — perfection garantie —, une anthologie de vingt-quatre titres. Rien à jeter, tout est bon. Miss Smith, née en Californie mais ayant grandi dans divers États du sud des Etats-Unis, avait un talent énorme. Sa mère était apache, elle serait, selon la légende, une descendante de Cochise, ce qui n'est pas une raison suffisante pour bien chanter, certes. Son père était blanc, ce n'est pas une raison valable non plus. Après s'être produite ici et là, elle débarque à Nashville où, après l'avoir entendue, le bassiste de Johnny Cash lui trouve un deal… carrément chez Columbia, chez qui elle enregistre quelques titres dont "Brownville Lumberyard", copie conforme, mais très réussie, des récents succès de Bobbie Gentry. C'est surtout chez Columbia qu'elle sympathise avec Kris Kristofferson, qui joue alors le rôle d'hôtesse d'accueil dans la maison de la capitale de la country. Les deux s'adorent. Chris a en tête une chanson dont la première phrase commence par *"Take the ribbons from my head".* Sammi part en tournée avec Waylon Jennings, ses ventes de disques sont nulles ou à peu près, Columbia la vire. Elle signe chez un petit label au nom amusant : Mega. Là, elle sortira des disques époustouflants et fera un carton national avec la reprise du fameux morceau de Kristofferson, "Help Me Make It Through The Night". De lui, elle reprendra également "I've Got To Have You", élargissant sa palette avec un goût exquis en s'attaquant à Merle Haggard ("Today I Started Loving You Again") ou Guy Clark ("Desperados Waiting For The Train", "Texas 1947"), sans oublier d'autres moins connus mais très doués. L'art de Sammi Smith est compliqué à résumer : moins rauque que Bobbie Gentry, moins soul que Dusty Springfield, elle naviguait néanmoins entre les mêmes eaux, délivrant un truc génial un peu country, mais sans les arrangements ringards en vogue à l'époque, un peu soul pour l'expressivité de sa voix. C'était comme une Patsy Cline des temps modernes, ce qui n'est pas rien. Un jour, elle a déclaré à un journaliste qu'elle chantait *"d'en bas". "Vous voulez dire du diaphragme ?",* lui a-t-il demandé ? *"De bien plus bas, je pense" ...*

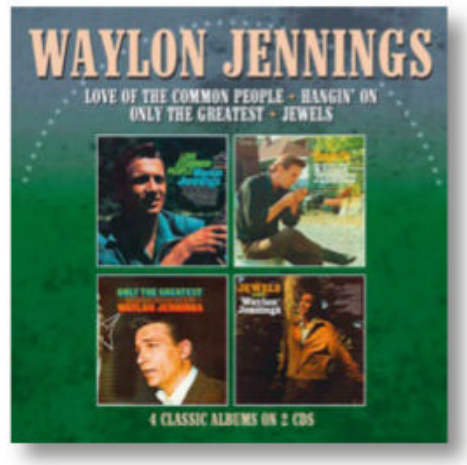
Sammi Smith est morte en 2005, dans l'oubli général. Merci à la maison Ace d'exhumer ce trésor inespéré.

Waylon Jennings

"LOVE OF THE COMMON PEOPLE + HANGIN' ON + ONLY THE GREATEST + JEWELS"

Morello (Import Gibert Joseph)

C'est ce qu'on appelle l'enfance de l'art. Waylon Jennings avant "Waylon" tout simplement. Sur ces albums enregistrés à Nashville à la fin des années soixante, l'homme n'a pas trouvé sa voie, lutte avec les studios et Chet Atkins pour pouvoir obtenir le droit de choisir certaines des chansons qu'on le force à interpréter. Il n'y arrive pas toujours : fallait-il vraiment qu'il reprenne "You've Got To Hide Your Love Away" ? Fallait-il lui imposer ces chœurs roucoulants, ces guitares acoustiques qui obsédaient Atkins, ces trompettes mariachi ultra kitsch ? Non, mais il y a déjà des merveilles qui émergent ici, d'autant que ces quatre disques oubliés avaient été introuvables ou très mal réédités jusqu'ici. Enfin, il reste cette voix. Waylon pourrait reprendre "La Tactique Du Gendarme" qu'il y aurait toujours quelque chose à en tirer. Ecouter tout cela, c'est un peu comme écouter les débuts des Rolling Stones ou des Beatles : quelque chose de grand se prépare, c'est évident. D'ailleurs, même sur "Love Of The Common People", "Ruby, Don't Take Your Love To Town", "Folsom Prison Blues" ou le fameux "You've Got To Hide Your Love Away", il s'en tire avec beaucoup d'élégance. Les chefs-d'œuvre arriveront peu de temps après, dès 1971, avec "The Taker/ Tulsa". Après quoi, on ne les comptera plus. Waylon sera devenu *l'outlaw en chef*. Un sobriquet mérité.

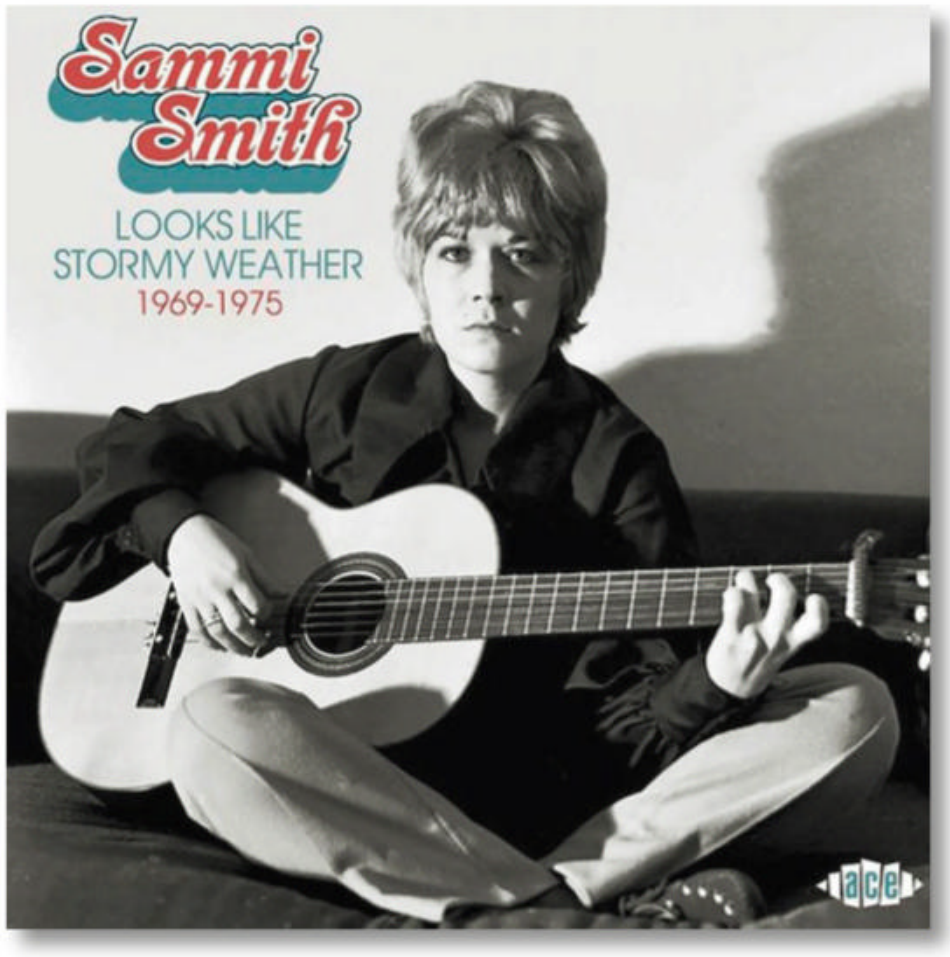


Blossom Toes

"WE ARE EVER SO CLEAN"

Esoteric (Import Gibert Joseph)

Un Polaroid, et le flash qui va avec : l'instant bref d'une pop anglaise très spéciale : 1967 en réduction. Moins psychédéliques que les Stones de "Their Satanic Majesties Request" ou les Beatles de "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band", moins pop que les Kinks de "Something



Else", moins majestueux que les Zombies de "Odessey And Oracle" (sorti plus tard, mais conçu à la même époque), les Blossom Toes étaient plus fantasques, plus délirants, plus rétro aussi, comme c'était alors la mode avec des groupes comme le Bonzo Dog Doo-Dah Band ou le New Vaudeville Band ("Winchester Cathedral"). Les Blossom Toes, anciens Ingoes, restaient néanmoins plus pop que ces collègues à succès, et ont su concocter un premier album délirant mais pas trop, un poil plus baroque que ce que faisait Kaleidoscope au même moment. Des passages évoquent les Beatles, mais les chansons sont systématiquement composées de plusieurs passages collés. Des musiciens de studio sont venus apporter des orchestrations "classiques", ce que le groupe a mal pris, rendant tout cela impossible à recréer sur scène (on connaît l'histoire avec les gars de Liverpool). Restent de belles chansons aux titres très révélateurs de l'époque : "The Intrepid Ballonist's Handbook, Volume One", "The Remarkable Saga Of The Frozen Dog", "Mister Watchmaker", "I'll Be Late For Tea". Cette réédition exceptionnelle (en réalité, un coffret de trois CD) aligne un live étonnant et des démos et séances pour la BBC avec un beau livret. Ces gens savaient composer et, entre les cuivres, les violoncelles ou les quatuors à cordes, il y a de quoi faire…

Todd Rundgren

"THE STUDIO WIZARDRY OF TODD RUNDGREN"

Ace (Import Gibert Joseph)

Pour une fois, les compilations Ace ne consacrent pas une anthologie à un compositeur, mais à un producteur : le sorcier autodidacte du studio Todd Rundgren. On n'a jamais vu un CV aussi éclaté. Cela s'ouvre avec le chef-d'œuvre des Nazz, son premier groupe, qui commence par la suite d'accords de "I Can't Explain" des Who avant de décoller vers l'hyperespace, puis cela part dans tous les sens, souvent brillamment. Au programme : les Dolls de "Jet Boy", Cheap Trick, les Rubinoos, Janis Joplin, les Tubes, Rick Derringer, Felix Cavaliere (le temps du superbe "Long Times Gone"), Utopia évidemment, et "Goodbye" des Psychedelic Furs pour lesquels, quoi qu'en disent les puristes, il a réalisé le somptueux "Forever Now" en 1982. Le groupe n'y croyait pas, le résultat fut au-delà de ses attentes. Reste le tube "Frederick" de Patti Smith, dédié à son homme Fred "Sonic" Smith. Car tout ce que produisait Rundgren se transformait en or : "Bat Out Of Hell" de Meat Loaf (heureusement absent de cette anthologie), ou l'épouvantable "We're An American Band" de Grand Funk Railroad (hélas inclus). XTC, Darryl Hall & John Oates et Badfinger viennent compléter ce panorama. Rien à dire, l'homme savait y faire. ❑

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Fusionner glam, prog et vaudeville, tout peut arriver, et tout arrive

Split Enz

"SECOND THOUGHTS"

Mushroom/ Chrysalis

UN RÊVE ÉVEILLÉ : AVEC "DON'T DREAM IT'S OVER", NEIL FINN, VINGT-HUIT ANS, DÉCROCHE UN CARTON PLANÉTAIRE EN 1987, SOUS LA BANNIÈRE CROWDED HOUSE. Neil a débuté dix années plus tôt dans Split Enz, formation de son grand frère Tim. Avec eux aussi, le prodige compose un énorme hit : "I Got You", en 1980. Split Enz reste connu comme l'équivalent néo-zélandais de Squeeze — ou de Police, ou Boomtown Rats : un groupe new wave, guitares-synthé, pop, formaté, mainstream (particulièrement recommandé : "Time And Tide", 1982). L'impressionnante carrière de Neil Finn occulte le passé de Split Enz, avant qu'il ne soit recruté, avant la transformation en machine à tubes. Pourtant, les deux premiers albums, sans le petit frère, se révèlent aussi extravagants qu'admirables.

En 1973, l'Angleterre est divisée en deux camps, prog et glam, deux styles diamétralement opposés. Et Split Enz, créé par des étudiants néo-zélandais, Tim Finn et Phil Judd, prône la réconciliation des genres, théâtralité et paillettes. Sur le papier, impossible. En pratique, une fusion délirante, passionnante. Le groupe se retrouve à jouer en première partie de Lou Reed. Et de Roxy Music, le 15 avril 1975, à Sydney. Subjugué par leur look de Pierrot lunaires, et surtout leur prestation musicale, le guitariste des Anglais, Phil Manzanera, propose de produire leur premier album. Problème de dates : "Mental Notes" se fait sans lui. Pour le deuxième, Manzanera réitère sa proposition. Décrochant grâce à cette connexion un contrat d'enregistrement avec Chrysalis Records, voilà Split Enz s'envolant en avril 1976 pour Londres.

Le principal songwriter du groupe, Phil Judd, fait le voyage avec un baluchon empli de nouvelles compositions. Tim Finn, lui, est à sec. Et puisqu'il reste déçu par le son de leur premier album, il appuie une idée de leur producteur : réenregistrer des morceaux de "Mental Notes". Quatre d'entre eux sont sélectionnés, ainsi que deux datant des mêmes sessions, et deux anciens singles. Judd tirant la tête, il a droit à une composition originale. Un tel pot-pourri ne peut constituer un nouvel album valable. Et pourtant : les interprétations du groupe sont meilleures et Manzanera fait des miracles. Comme producteur, il n'a alors, outre son album "Diamond Head", que deux expériences : il apparaît sur "Fear" de John Cale et "Taking Tiger Mountain (By Strategy)" de Brian Eno. Son objectif avec Split Enz : ne jamais gommer leur folie, juste la canaliser pour mieux la mettre en valeur.

Dès le premier morceau, "Late Last Night", nous voilà en terrain désaxé. L'ouverture aux sonorités hawaïennes évoque un Cole Porter vaudeville, des cordes et chœurs romantiques s'incrustent, une basse synthétique, un break de saxophone, puis le galvanisant refrain, avant qu'un piano de saloon ne se fonde dans une fanfare prog — 10cc avec des effluves de Sparks et Bonzo Dog Band : ok, tout peut arriver, et tout arrive. "Walking Down A Road" monte encore d'un cran, culotté, douteux, époustouflant. Le folk baroque de "Titus" pose Judd comme un précieux songwriter, "Matinee Idyll" aussi, cette fois en duo avec Finn. "Time For A Change", un piano ténébreux se mue en symphonie : King Crimson engloutit Peter Hammill. "Stranger Than Fiction" aurait pu figurer dans "The Lamb Lies Down On Broadway" et, puisqu'on parle de prog : cet album l'est moins que le précédent — plus music-hall, inclassable, à l'image de "The Woman Who Loves You", cabaret-pop en plusieurs mouvements avec solo de cuillère, Manzanera mettant du saxo et de la trompette à tous les étages. Il faut imaginer des croisements interdits par le Comité d'Éthique de la Manipulation des Gênes Musicaux, Supertramp interprétant "Diamond Dogs" sous champis, Slapp Happy produisant Roxy Music, Peter Gabriel prenant comme modèle le Joker plutôt que Sophocle — trop de comparaisons pour des chansons totalement singulières, créatives et débridées.

Quel titre donner à cette chose ? Judd pense à "Deuxième Dose", "Deuxième Classe"… Ce sera "Second Thoughts", pour "Remise en question". Juste en Australie et Nouvelle-Zélande, car partout ailleurs, l'album sort sous l'intitulé… "Mental Notes" — comme si c'était leur premier disque. Critique du Daily Express : "*Cette musique possède les qualités d'un cauchemar.*" Le groupe est invité chez Bill Grundy, l'animateur demandant à une fille dans le public si elle aime. Réponse : "*Non.*" A la même époque, dans cette émission, le coup d'éclat des Sex Pistols explose tout. En plein punk, "Second Thoughts" est-il complètement à côté de la plaque ? Parfaitement ! Rétrospectivement, c'est aussi ce qui fait son charme, sa force. Descendu par les fans du premier album (pas assez prog), haï par les amateurs de la période new wave, celle où Neil Finn prend la place de Judd (trop taré), "Second Thoughts" pousse l'excentricité à un degré particulièrement jouissif. Remise en question, oui, mais de première classe. ★

Première parution : août 1976

Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns)/ Getty Images

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Trois mecs jouant des chansons punk

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Green Day
“BBC Sessions”
Reprise

On a tendance à l’oublier, surtout depuis la percée mainstream du groupe au milieu des années 2000 et l’imagerie punk débilos qu’il cultivait durant les années quatre-vingt-dix : Green Day est un groupe bien plus intéressant qu’il en a l’air, et le temps joue en sa faveur. Cette compilation sur double vinyle assemble les quatre sessions enregistrées (une par face vinyle) par la BBC aux studios de Maida Vale, entre 1994 et 2001, et permet de noter l’évolution de Green Day de groupe punk à l’énergie frénétique mais un peu mal dégrossi (“Basket Case”, classique absolu) à une machine rodée capable d’ouvertures intéressantes (“Hitchin’ A Ride”, “Brain Stew / Jaded”). Une sorte de best of des vertes années du groupe qui permet de montrer sans artifices trois mecs jouant des chansons punk pied au plancher. Si le groupe possède cette image de bouffons que les amateurs de punk romantique et sophistiqué ont souvent raillée, ce disque témoigne qu’ils ont sans doute beaucoup écouté The Saints (“Church On Sunday”) ou The Clash (“Stuck With Me”) et avaient bien plus de choses à dire que leurs successeurs de l’abominable scène punk californienne (Blink-182, Good Charlotte...).

Magma
“Mëkanïk Dëstruktïw Kömmandöh”
Music On Vinyl

Pierre angulaire de la zeuhl, ce genre au croisement du jazz et du rock créé par Christian Vander et ses sbires, le troisième album de Magma revient sur un magnifique vinyle coloré doublé d’une seyante pochette aux reflets cuivrés. “Mëkanïk Dëstruktïw Kömmandöh”, c’est les Tables de la Loi du genre, le premier disque où Magma met au point sa formule faite de rock progressif chanté dans une langue inventée percussive, où élans wagnériens et échappées jazz donnent une dimension mythique à des morceaux surpuissants (“Kobaïa Ïls Dë Hündïn”, “Mëkanïk Kömmandöh”). Un disque fou, intense, qui a rendu dingues des millions de jeunes gens et qui demeure un des grands disques de rock français du XX^{e} siècle.

The White Stripes
“Elephant”
“Get Behind Me Satan”
“Icky Thump”
Legacy/ Third Man

2021 a été une grosse année de rééditions pour les White Stripes, avec notamment une édition anniversaire de “White Blood Cells” uniquement disponible chez les disquaires indépendants (avec un joli disque rouge et blanc) et, fin décembre, une réédition de la deuxième trilogie d’albums du groupe. Passons rapidement sur “Elephant” (étrangement réédité ici avec sa pochette américaine) et “Icky Thump” pour nous arrêter sur “Get Behind Me Satan” dont c’est, ô surprise, la première véritable publication vinyle officielle en Europe. Sorti en 2005, le successeur très attendu du classique instantané “Elephant” avait surpris le public en raison du contre-pied artistique opéré par Jack White sur ce disque plus dispendieux en accords de marimba qu’en solos de guitare. Les amateurs de vinyles avaient eu en outre la surprise de ne pas trouver cet album dans les bacs. Etonnant, incompréhensible même, quand on sait l’attachement de White au disque microsillon et au fait que l’album avait été envoyé à la presse sous ce format. Le cinquième album des White Stripes est ainsi resté inédit sur galette noire jusqu’en 2016 et une première édition vinyle américaine, et ce n’est qu’aujourd’hui que sort ce disque honni des fans du groupe pour nous, pauvres Européens. Il était temps !

Photo Bruno Berbessou

Daft Punk
“Discovery”
Sony Music

Les Daft Punk n’ont jamais autant occupé les bacs à disques que depuis leur séparation et aujourd’hui, c’est le deuxième album du groupe “Discovery”, sorti en 2020, qui fait son grand retour et nous permet de nous pencher sur cette œuvre du duo. Mal-aimé à sa sortie par les rockers qui se retrouvaient moins dans les élans disco de ce disque (“One More Time”, tube dancefloor, “Superheroes”) que dans le groove sale et urbain de “Da Funk”, “Discovery” était un disque qui s’affranchissait joyeusement des limites des genres musicaux. Un disque au croisement de métissages comme on en trouve à la pelle aujourd’hui, avec un gros penchant pour la pop synthétique et le soft-rock, genres devenus omniprésents dans le monde du rock et de la pop ces dernières années (“Digital Love” pourrait aisément être un morceau de 2022). Preuve qu’ils ne sont plus actifs aujourd’hui, les robots ont gagné la partie, et “Discovery” montre à quel point ils étaient en avance sur leur temps.

Carambolage
“Carambolage”
“Eilzustellung-Exprès”
“Bon Voyage”
Tapete/ Bigwax

Belle (re)découverte que ces trois albums de Carambolage, groupe punk féminin allemand qui a publié trois albums entre 1980 et 1984. Le premier, éponyme, qui dévoile un groupe autodidacte (clavier au son souffreteux, basse sautillante, batterie erratique), est un formidable manifeste *do it yourself*. Le deuxième, “Eilzustellung-Exprès”, plus maîtrisé et meilleur encore, évoque la powerpop des Calamités. Le troisième, plombé par une production new wave (avec les regrettables tics de l’époque comme ce saxophone baveux) est plus dispensable.

Les Thugs
“K.E.X.P. Session 10-07-2008”
Nineteen Something

Publiée à l’origine en 2011, la session enregistrée par les Thugs pour la radio américaine KEXP (fameuse pour ses sessions filmées qui cumulent des millions de vues sur YouTube) revient en vinyle. Cet EP quatre titres enregistré alors que le groupe s’était reformé pour célébrer les vingt ans de Sub Pop montre que le quatuor angevin était encore au sommet de son art, en témoigne cette superbe version de “I Love You So”.

Nouveautés

Gasoline
“The Orange Album”
Celeberation Days

On a déjà croisé la route de Thomas Baignères au sein de cette rubrique dans plusieurs projets qui se démarquaient de par leur maîtrise des codes sixties (Les Darlings, Terence Christiansen). Pour son nouveau projet Gasoline, il propose une formule en duo batterie-guitare (qu’on entend parfois accompagnée de piano et violon) pour un rock’n’roll aux influences blues plus marquées (“Sugar Mama”) avec un soupçon de garage (“Standing On Fire”) et de folk (“Hey Boy”), toujours avec ce romantisme échevelé qui le caractérise. Et comme son nom l’indique, le vinyle est orange.

Pascal Comelade & Marc Hurtado
“Larme Secrète”
Sonoris

Publiée en CD en 2020, la magnifique collaboration entre Marc Hurtado (plasticien, réalisateur et figure de la scène expérimentale française, avec notamment son groupe Etant Donnés) et Pascal Comelade (qu’on ne présente plus) bénéficie d’une magnifique réédition sur double vinyle avec une nouvelle pochette flamboyante. Projet né d’une rencontre scénique entre les deux artistes lors d’un concert hommage à Alan Vega en 2018, “Larme Secrète” voit Hurtado déclamer des poèmes sur des rythmes hypnotiques montés par Comelade (“Infini”, le kraut d’ “Eclair”). Pour un disque sombre (“Etoiles”) mais traversé de moments de quiétude (“Or”).

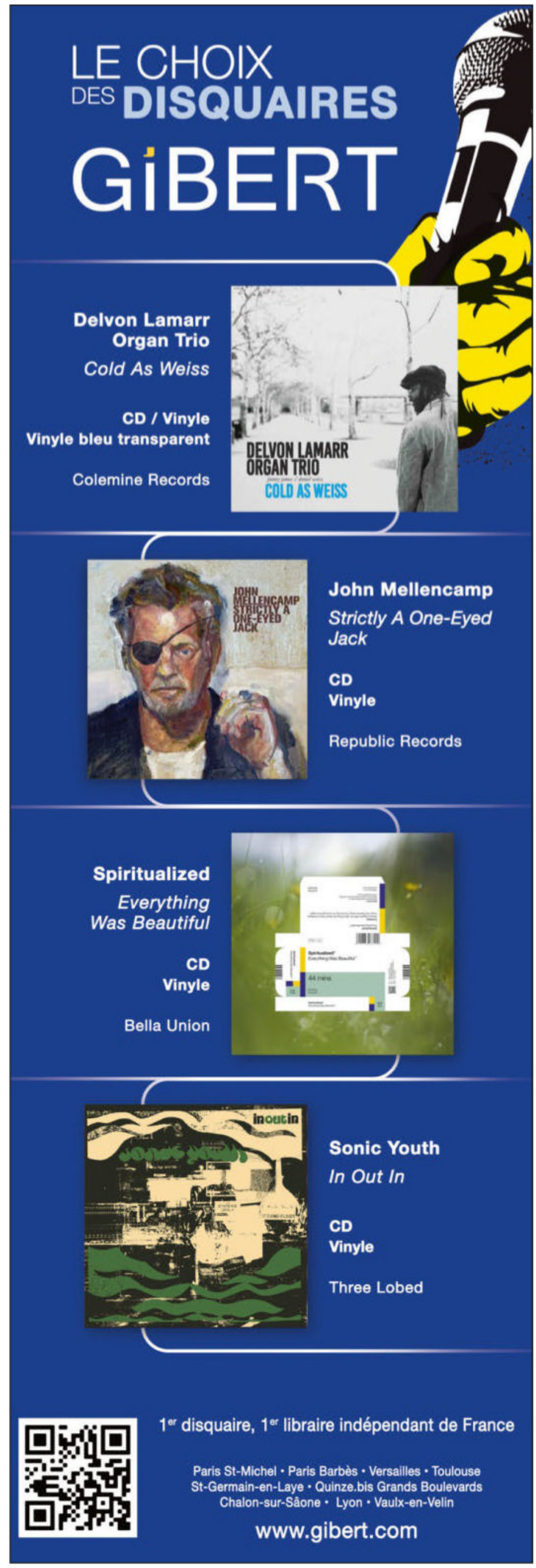
45 tours

Johnny Hallyday
“Pour Moi Tu Es La Seule”
Mercury

Alors qu’est réédité l’album “Vie” (1970) de l’idole des jeunes, sort un single issu des sessions de l’album, inédites sur disque. La pochette montre Johnny dans sa période “Easy Rider”, arborant la même moustache que Dennis Hopper et nourrissant des rêves d’équipée sauvage. La photo d’illustration de ce 45 tours est démente, et illustre à merveille la folie rock’n’roll de ce “Pour Moi Tu Es La Seule”, bien plus velue et violente que la version de 1963.

Institut/ Art Of The Memory Palace
“Mais Pas Avec N’Importe Qui”
Rouge Declic/ Believe

Drôle de disque que ce single d’Institut (trio pop français) enregistré en compagnie du duo britannique Art Of The Memory Palace. Intitulé “Mais Pas Avec N’Importe Qui”, il assemble deux chansons à la plastique pop électronique subtile, aux voix superbement entremêlées et aux digressions lyrico-cosmiques étonnantes (“Profiter Du Micro-Ondes”). ❑



Discographisme_53

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Live After Death"

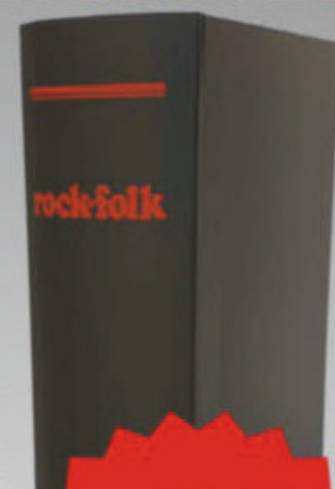
Iron Maiden

Première parution : 1985

Entre Eros et Thanatos, Iron Maiden a définitivement choisi le monde de l'au-delà. Mais en créant cet univers fantastique et d'horreur, Steve Harris, son fondateur, a également accouché d'un monstre, Eddie, associé au groupe jusqu'à sa mort.
Inventé à l'origine par Dave Beazley, le responsable des effets scéniques du groupe, Eddie est d'abord un vulgaire masque en papier mâché déversant du sang sur scène lors de la chanson "Iron Maiden". Réalisé en fibre de verre, possédant des yeux laser et crachant de la fumée, le masque est ensuite baptisé Eddie The Head ou, plus simplement, Eddie par l'équipe. On peut y voir une référence aux mouvements de tête qu'effectuent les fans de metal, le headbang, ou encore à la guillotine écossaise nommée Maiden, utilisée au XVI^{ème} siècle, sachant qu'Iron Maiden désigne également un instrument de torture ayant la forme d'un sarcophage tapissé à l'intérieur de pointes métalliques. Mais le patronyme Eddie viendrait en fait d'une blague cockney racontant la naissance d'un enfant sans corps et dont les parents attendent la fin de sa croissance pour lui en offrir un. Aussi, le jour de ses quatorze ans, ils lui annoncent avec émotion que son cadeau sera cette fois-ci très spécial, alors Eddie répond ironiquement : *"Pas un autre putain de chapeau !"*
Blague potache pour soirées arrosées au pub, sauf pour le manager Rod Smallwood, qui suit le groupe depuis ses premières répétitions dans sa maison. Il y voit un personnage fédérateur à la mesure de l'attente du public essentiellement adolescent et adepte de films d'horreur.
En allant chez EMI qui va signer Maiden, Smallwood découvre sur les murs des pochettes qui lui rappellent l'univers de Roger Dean, un artiste qu'il admire profondément. Elles sont l'œuvre de Derek Riggs, illustrateur d'albums confidentiels de jazz (Dick Morrissey & Jim Mullen ; Max Middleton & Robert Ahwai) et de quelques groupes de rock (Steve Gibbons Band, Budgie). En se rendant chez Riggs, grand lecteur de comics, Smallwood tombe immédiatement en extase devant sa dernière production, "Electric Matthew Says Hello", qu'il destine potentiellement à un groupe punk. Smallwood tient là *son* Eddie, corps et âme. Et cette toile devient illico la pochette du premier LP d'Iron Maiden. Dès lors, le personnage auquel Derek Riggs a donné une apparence va devenir la figure centrale de toutes les pochettes d'Iron Maiden. Et Eddie se pliera à toutes les aventures de chaque album devenant tour à tour zombie, vampire, pharaon, Terminator, gourou, soldat… arborant différentes coupes de cheveux. Lors d'interviews, Riggs s'est souvenu s'être inspiré d'un photocollage réalisé à l'école dans les années 1970, utilisant la photo d'une tête d'un soldat américain en décomposition collée sur le réservoir d'un char Viêt-Cong parue dans Time Magazine.
Après cinq albums, presque tous n° 1 en Angleterre, Iron Maiden publie son premier live enregistré pendant la tournée promotionnelle de "Powerslave". Sur la pochette de "Live After Death" (jeu de mots trop tentant pour ne pas être utilisé, Riggs aurait suggéré "Let It RIP"), on assiste à la résurrection d'Eddie (attendue également). L'épitaphe de la pierre tombale est un extrait de la nouvelle de Lovecraft "La Cité Sans Nom", les vers d'Abdul Alhazred : "*N'est pas mort pour toujours qui dort dans l'*éternel, *mais d'*étranges éons rendent la mort mortelle." Reste à savoir de quelle substance est fait Eddie, est-il cette force étrange, voire maléfique, qui va rendre la mort définitive ? On découvre également la véritable identité d'Eddie, "Edward T H…", presque complète car une motte de terre en suspension cache la fin du nom qu'on imagine étant "Head". Après avoir eu le crâne rasé lors de "Piece Of Mind", Eddie retrouve sa longue crinière. On imagine que les éclairs l'ont ramené à la vie — si tant est qu'on puisse ramener un zombie à la vie — en tout cas, ils lui ont donné une énergie lui permettant de se libérer de ses chaînes et d'afficher sa colère. La métaphore est assez simple : l'électricité symbolise la musique d'Iron Maiden propre à réveiller tout le monde, y compris les morts, et à rompre les entraves. On a le sentiment qu'Eddie reçoit cet éclair comme une bénédiction. L'herbe au sol en pleine combustion forme des cornes inversées rappelant qu'Eddie est plus un être diabolique qu'un ange gardien.
Mais le plus intéressant se trouve au dos de la double pochette. Nous sommes dans un cimetière et les nombreuses pierres tombales avaient pour fonction d'accueillir les titres des morceaux de l'album. L'idée un peu facile est rejetée, alors Riggs y inscrit ce qui l'amuse à l'exception du "Live With Pride", imposé par le groupe pour rappeler qu'il ne pratique pas le play-back sur scène. Ainsi, Riggs se dédie une sépulture "Here lies Derek Riggs", rend hommage au Grateful Dead et installe un chat auréolé. Dans le ciel plane l'ombre de la mort, motif récurrent sur quelques pochettes ("Somewhere In Time", "The Trooper"). Riggs confesse s'être inspiré de "La Destruction De Sodome Et Gomorrhe" de John Martin (National Gallery de Londres), où la foudre détruit les villes pécheresses, ce qui, picturalement, ne saute pas aux yeux. Mais sa foudre vengeresse détruit, elle, deux tours par le sommet. Est-ce une vision prémonitoire du 11-Septembre ? Dès lors, on est en droit d'imaginer que les éclairs ne s'abattent pas sur Eddie, mais qu'il en est l'origine. Eddie serait-il donc cet "étrange éon" qu'évoque Lovecraft ? Celui qui rend la mort mortelle ; Eddie plus fort que la mort, plus fort que le diable puisqu'il le manipule (pochette de "The Number Of The Beast"). Plus qu'une figure maléfique définitive, Eddie est surtout devenu une mascotte modulable — dernier avatar 2021 : un samouraï —, icône de ralliement des fans pour un groupe qui brave le temps… et la mort. ❑

rock&folk

L'ÉCRIN INDISPENSABLE



RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires OE : VROFP21

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

**Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79*

N° ou Ecrin		Prix
N°648 - 57029	☐	
N°649 - 57032	☐	
N°650 - 57035	☐	
N°651 - 57036	☐	
N°652 - 57038	☐	
N°653 - 57041	☐	
N°654 - 63603	☐	
Écrin - 31199	☐	
	Frais de port*	
	Total	

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

La voix du moustachu

MAGI

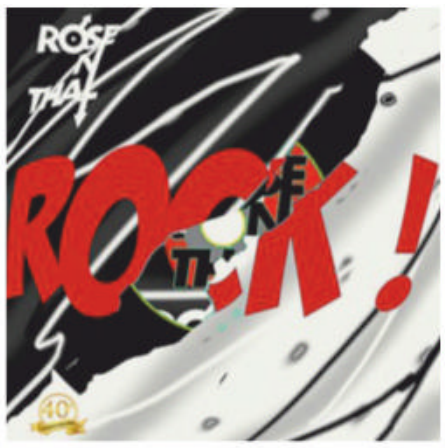
AU FIL DES ANNÉES, LA SÉRIE DE COMPILATIONS INTITULÉE "BROWN ACID", éditée par le très inspiré label Riding Easy, a permis de remettre en lumière de nombreux attelages, souvent hirsutes et américains, versant dans le hard rock caverneux, parfois issus de rares autoproductions et autres pressages privés. Parmi ceux-là, Magi, qui a illuminé le neuvième volume avec son létal "Win Or Lose".

Transportons-nous cette fois vers la Rust Belt, cette industrieuse région du nord-est des Etats-Unis : plus précisément, à Goshen, dans l'Indiana, d'où le célèbre réalisateur Howard Hawks était originaire. Très tôt, John Gaut est engrainé dans un groupe par son cousin, Willy Gaut, guitariste rythmique des Rivieras, sympathique formation surf rock qui a décroché un petit tube avec l'attachante "California Sun" en 1964. Ensemble, ils s'échinent sur des succès du moment comme "House Of The Rising Sun" dans le garage familial. A quinze ans, John monte Wombat avec le batteur Jerry Wiggins et se produit dans le coin avec un répertoire bâti autour de Black Sabbath, Cream et Alice Cooper. Un peu plus tard, John croise le six-cordiste Larry Stutzman par un heureux hasard : la sœur de ce dernier sort avec son colocataire. C'est un acharné qui pratique son instrument jusqu'à huit heures par jour, et dont le paternel a accompagné rien de moins que Johnny Cash. Larry a son propre groupe, Skull, pour lequel il vient de recruter un blondinet, également forcené de la six-cordes, Steve Vanlaningham. Il décide de le renommer Magi, en référence au Nouveau Testament, puis d'y adjoindre John Gaut et Jerry Wiggins. Cette formation grave une démo de quatre titres en 1973 avant de tisser sa toile dans l'Indiana, le Michigan et l'Ohio. Entre ses propres compositions et des reprises de Montrose, Blue Öyster Cult ou Aerosmith, il agrège un public loyal et fidèle, laminant le bitume en compagnie de gangs locaux comme Kopperfield et Ethos. Magi perd alors son bassiste Larry Hertzler, qui s'oriente vers des études d'ingénieur du son, laissant sa place au plus expérimenté Tom Stevens. Nous sommes en 1975 et Magi souhaite à présent passer, logiquement, à l'étape de l'album. Le quintette rassemble donc ses meilleurs morceaux, rodés pendant plusieurs années de labeur, ainsi que ses maigres deniers, pour s'offrir un peu de temps dans le studio Uncle Dirty's Sound Machine, situé dans l'auguste bourgade de Kalamazoo, dans le Michigan. Son propriétaire est Bryce Roberson, ancien requin de studio pour le label Chess, qui a eu l'honneur de seconder Muddy Waters (sur l'excellent "Elecric Mud") ainsi que Howlin' Wolf. L'homme, *de facto* producteur de l'opus, n'est pas très amical, et même plutôt condescendant. Son travail n'est pas vraiment apprécié par Magi : le son n'est pas aussi puissant qu'espéré. Néanmoins, les mille exemplaires de la galette s'écoulent vite grâce à la popularité du groupe, ainsi qu'à quelques passages en radio sur les ondes locales. Il faut dire que "Win Or Lose" est un très bel effort, dont la réputation est méritée. Il s'ouvre sur la chanson-titre, épique chevauchée bâtie autour d'un riff sinueux qui montre immédiatement les qualités du quintette : la voix du moustachu Gaut, aigrelette, juvénile, pleine de morgue, des guitares qui s'entrechoquent, un bassiste volubile, soutenu par une batterie métronomique au son mat. On peut penser à Steppenwolf. L'excellente "Runnin' Low" suit la même crépitante recette. "Undecided Man", mid-tempo aux fragrances sudistes enluminé par un solo chatoyant, fait penser à Neil Young, tout comme la ballade "Snow Bound". Les bretteurs mitraillent à cœur joie sur "I Didn't Ask You" ou l'épique "Fryin' Away Time", longue de presque sept minutes. Les mois suivants confirment cette montée en puissance. Magi décroche une apparition à la télévision sur une filiale d'ABC TV, puis les premières parties de Frijid Pink, Roadmaster, l'ex-Mountain Leslie West ou encore Brownsville Station. Parfois, ils éclipsent même la tête d'affiche avant qu'un technicien zélé ne coupe les micros… En 1977, le vent tourne. L'oncle de Larry Stutzman, pionnier du rock chrétien, incite Magi à venir sur la côte Ouest, mais Steve Vanlaningham décide ne pas faire le voyage, ayant une famille à charge. Il est remplacé par Greg Miller, puis Magi met les voiles pour Los Angeles. Las, le punk a frappé et le hard rock héroïque du groupe n'a plus sa place, désormais passé de mode. Nos chevelus persévèrent, jouant même au Gazzarri's, fameux club du Sunset Strip, avant que l'édifice ne commence à se disloquer. Wigins retourne dans l'Indiana, puis Magi change de nom et de style pour essayer de coller à l'air du temps. Gaut ne tarde pas à suivre son ancien compère sur le chemin du bercail. Stutzman, Stevens et Miller s'orientent ensuite vers la country. Parmi les trois, seul Stevens aura une carrière réellement intéressante puisqu'après avoir autoproduit le très power pop "Point Of View" (1981), il rejoindra The Long Ryders en 1983. ❑

PAR H.M.

Raoul Vignal a pas mal bourlingué

Dans le flot ininterrompu de disques qui alimente cette rubrique, les nouveaux venus côtoient souvent ceux qui ont déjà fait l'expérience de l'autoproduction. Et, parfois, l'écart entre les deux peut se mesurer en décennies. Ce mois-ci, des vétérans éprouvés constituent la moitié des huit sélectionnés, sur les trente-neuf reçus à la rédaction.



Depuis sa création, **Rosenthal** (Dunkerque) a dû passer sous pas mal de radars car il fête ses quarante ans d'existence avec un album remarquable. S'il ne résiste pas au plaisir de deux reprises emblématiques (empruntées à Wilko Johnson et aux Beatles), le quintette épate surtout par sa cohésion et la force de son répertoire personnel. Son domaine de prédilection est un rock à guitares imprégné de rhythm'n'blues et dopé par un chanteur à coffre, des chœurs pétillants et un saxophone. Quelques essais francophones évoquent les meilleurs morceaux des défunts Satellites, mais avec des paroles d'actualité : "*Un beau jour tu comprendras/ Quand on aime on ne tue pas*" *("Rock !", facebook.com/groups/Rosenthal-78658382656/).*

En matière de blues, **Awek** n'a pas de leçons à recevoir. Et sa carte de visite a de quoi faire pâlir d'envie la plupart de ses confrères : vingt-huit ans d'existence, mille huit cents concerts dans le monde entier, des prestations remarquées dans les festivals de blues et de jazz… Pour son douzième album anglophone, le quartette émérite a délaissé les USA (où il a enregistré les quatre précédents) pour le concocter pratiquement à la maison, près de Toulouse, et cette volonté de retour aux sources est une réussite. La démonstration est suffisamment bluffante pour se passer de tout effet superflu : Awek respire le blues et s'y délecte avec une facilité confondante *("Awek", Mojo Diffusion, awekblues.com, distribution Absilone).*

Depuis 1988, **Steff Tej & Ejectés** sont l'une des valeurs les plus sûres du reggae made in France, avec près de deux mille concerts et plus d'une dizaine d'albums à son actif. Originaire de Limoges, le groupe a connu bien des formations sous la houlette avisée de Steff Tej, mais n'a jamais dévié de ses fondamentaux, comme le montre ce second volume d'une compilation de ses meilleurs moments : la défense d'un reggae-rock pétri d'influences jamaïcaines qui ose faire le pari francophone et remporte haut la main le challenge grâce à ses compositions attrayantes, ses mélodies chaloupées et la voix décontractée de son leader-crooner *("Since 88 – vol 2", Les Disques Du Tigre, ejectes.com, distribution L'Autre Distribution).*

Figure bien connue de la scène tourangelle, **X-Ray Pop** poursuit depuis les années quatre-vingt une carrière intermittente jalonnée de nombreux albums. A l'origine duo pop electro, la formation a connu de nombreuses moutures et évolutions. Pour cet enregistrement d'un concert dans le cadre du festival Les Rockomotives, le groupe réunit sept musiciens qui réalisent des prouesses dans un registre psychédélique, au gré de longues mélopées aériennes conçues par la figure de proue Doc Pilot (dont deux avec Yves Adrien et Jean-Pierre Kalfon) et d'une reprise lancinante du "I Wanna Be Your Dog" des Stooges *("Live Rockomotives Festival", Figures Libres Records, facebook.com/X-RAY-POP, distribution L'Autre Distribution).*

En dix ans d'existence, le groupe marseillais **Temenik Electric** n'a pas chômé : deux EP, trois albums et plusieurs centaines de concerts. Son nouvel essai cultive un mélange abouti de rock oriental pimenté d'épices house. Entre basse, batterie, oud, guitares et machines, la transe impose sa loi en électrisant la tradition et en la confrontant aux pulsions electro au gré de la voix ensorcelante de Mehdi Haddjeri qui déambule voluptueusement, se permet quelques incartades en français mais atteint des sommets quand il privilégie l'arabe avec "Manich Maleik" et "Beit Barra" *("Little Hammam", Nomad Café / Musigamy, facebook.com/temenikelectric).*

Depuis ses débuts en solo au début du siècle, **Raoul Vignal** a pas mal bourlingué : il a quitté Lyon pour aller se frotter à d'autres musiciens à Berlin, enregistrer deux albums à partir de 2015, tourner, s'installer à Paris puis regagner sa ville natale où il a conçu ce nouvel essai avec pour unique partenaire un batteur discret. Et cette formule intimiste convient particulièrement bien à son folk délicat porté par une voix suave et un jeu de guitare tout en finesse : les onze morceaux anglophones évoluent en apesanteur et tissent leurs mélodies éthérées (*"Years In Marble", Talitres, facebook.com/raoulvignalmusic*).

Avec son second album anglophone depuis 2018, **Dragon Rapide**, le trio clermontois, poursuit son cheminement dans une power pop placée sous l'influence de R.E.M. et des groupes des années quatre-vingt-dix. Très mélodiques, les douze morceaux se distinguent par leur caractère enjoué, leur délicatesse harmonique et l'attention particulière apportée aux guitares, aux voix (et notamment aux chœurs dans une tradition héritée des Beatles). Si le mid-tempo est souvent privilégié, le rythme s'emballe parfois avec une vivacité communicative *("Mumbo Jumbo", Atypeek Music/ Le Pop Club Records/ Ganache Records, facebook.com/dragonrapidemusic, distribution Modulor Music/ Clear Spot Irascible Music).*

Fondé en 2016 par des musiciens qui ont déjà roulé leur bosse, **Marcellus Rex** sort un second album trois ans après le précédent. Dès le premier des neuf morceaux, un gros son saturé impose sa loi en s'appuyant sur des rythmiques martiales. Mais le trio bordelais ne se limite pas à ces coups de poing un peu rêches : il s'aventure également avec un sens éprouvé du climat dans la ballade ténébreuse, dans le blues poisseux, dans l'expérimentation ou dans un instrumental planant dont le titre ("Back For Sabbath") laissait à tort présager un hommage à l'un de ses groupes fétiches des années soixante-dix, aux côtés de Queens Of The Stone Age ou Faith No More *("II", Marcellus Rex, marcellusrex.com).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Thème principal de la série “Peaky Blinders”

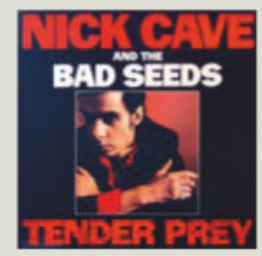
Depuis 1978, de sa voix de baryton, NICK CAVE a brillamment exploré toutes les circonvolutions d’un rock sombre où se conjuguent la religion, la mort et la violence, du punk rock au dépouillement de “Idiot Prayer”. J’aimerais avoir un résumé de sa très productive carrière et une discographie hors films.
Sam *(courriel)*

Chanteur, lyriciste, écrivain, compositeur, pianiste, et accessoirement acteur, Nicholas Edward Cave est né le 22 septembre 1957 à Warracknabeal, une petite ville de l’État de Victoria, en Australie, dans une famille anglicane très religieuse. Par son père, il découvre la littérature classique et les aventures de l’outlaw Ned Kelly. Parallèlement, il intègre le chœur d’enfants de la cathédrale de Wangaratta. Un peu plus tard, par l’entremise de son frère, il écoute King Crimson, Pink Floyd, Jethro Tull, Free et Deep Purple, mais le choc musical survient en 1977, quand il assiste aux concerts de Radio Birdman et des Saints. Ils seront des influences majeures, au même titre que le blues et Captain Beefheart. Encore lycéen, dès 1973, il chante des reprises de hits glam rock dans un groupe dont font déjà partie le guitariste Mick Harvey et le batteur Phil Calvert. Après l’arrivée du bassiste Tracy Pew, ils prennent en 1977 le nom de Boys Next Door, dont le premier single sort en mars 1978, “These Boots Are Made For Walking”, une reprise du succès de Nancy Sinatra, sur l’éphémère label Suicide. Ce titre, ainsi que la face B, “Boy Hero” et “Masturbation Generation”, figure sur la compilation Suicide “Lethal Weapons” (1978). Les sessions pour l’album “Door, Door” se déroulent en deux temps, d’abord en juin 1978 pour six titres, et en janvier 1979 pour les quatre autres avec l’apport d’un deuxième guitariste Roland S Howard, auteur de “Shivers”, chanson qui élargit leur registre musical. Enregistré à Melbourne en juillet 1979 et janvier/février 1980, “The Birthday Party” paraît en novembre 1980 sous le nom de Boys Next Door, puis sous celui de Birthday Party, leur nouveau patronyme coïncidant avec leur délocalisation à Londres. “The Birthday Party” est une déferlante punk rock ravageuse et féroce. Avec les deux albums suivants portés par les fulgurances instrumentales et les textes de Cave aux références bibliques, “Prayers On Fire”, “Junkyard”, ainsi que le single “Release The Bats”, Birthday Party devient une source d’inspiration pour la scène gothique. Compagne et muse, Anita Lane a coécrit avec Cave trois titres, “A Dead Song”, puis “Dead Joe” et “Kiss Me Black”. En 1982, Birthday Party partage un EP, “Drunk On The Pope’s Blood/ The Agony Is The Ecstacy”, avec Lydia Lunch, reprenant “Loose” des Stooges, alors que “Honeymoon In Red” (1988) est une collaboration entre la chanteuse et plusieurs membres du groupe. Cette même année, Phil Calvert est viré et Tracy Pew effectue un petit séjour en prison. Malgré des shows sauvages, les Australiens n’arrivent pas à conquérir le public anglais et, à l’automne, ils quittent Londres pour Berlin où sont gravés les deux derniers EP, “The Bad Seeds” et “Mutiny!” parus en 1983, avec Mick Harvey à la batterie et la collaboration du guitariste berlinois Blixa Bargeld venu de Einstürzende Neubauten. Les dissensions entre Cave et Howard s’ajoutant à une consommation excessive de drogue et d’alcool provoquent l’éclatement après un dernier concert le 9 juin 1983 à Melbourne. Mick Harvey et Roland S Howard rejoignent Simon Bonney et Epic Soundtracks dans Crime & The City Solution qui, comme Nick Cave & The Bad Seeds, apparaît dans le film de Wim Wenders “Les Ailes Du Désir” (1987). Par la suite, Howard formera These Immortal Souls en 1987. Harvey retrouvera Nick Cave au sein des Bad Seeds, collaborera aux deux albums d’Anita Lane, “Dirty Pearl!” (1993) et “Sex O’Clock” (2001), et entamera une prolifique carrière solo commencée par “Alta Marea & Vaterland” (1993) avec Alex Hacke de Einstürzende Neubauten et “Intoxicated Man” (1995) dédié à des chansons de Serge Gainsbourg. Quant à Tracy Pew, il décède en 1986 de ses blessures après une crise d’épilepsie. A Londres, à l’automne 1983, Cave reforme un groupe, à l’origine, pour l’accompagner sur un album solo, Man Or Myth?, avec Harvey, Bargeld et Jim Thirlwell. Le quatuor enregistre quatre titres dont “Avalanche” de Leonard Cohen et une première version de “From Her To Eternity” avant que les sessions ne soient interrompues par le départ de Cave pour la tournée Immaculate Consumptive avec Lydia Lunch, Jim Thirlwell et Marc Almond. Elles reprennent en mars 1984 avec Harvey, le bassiste de Magazine Barry Adamson, et le guitariste Hugo Race. “From Her To Eternity” sort en juin. Après quelques concerts sous le nom de Nick Cave & The Cavemen, en mai, est adopté celui de Bad Seeds. A Berlin, Blixa Bargeld est revenu pour “The Firstborn Is Dead” incluant “Tupelo”, “Wanted Man”, un morceau de Dylan et un hommage singulier

Top 5

“From Her To Eternity” *(1984)*

Il est difficile de faire un choix dans une discographie aussi imposante et avec aussi peu de déchets que celle de Nick Cave & The Bad Seeds, mais “From Her To Eternity” est un album important, une transition entre Birthday Party et les Bad Seeds. L’énergie punk rock et provocatrice est toujours présente, à l’instar des éructations de Cave et de la puissance des tambours sur “Avalanche”, un titre de Leonard Cohen, et le féroce “Cabin Fever!”. Le morceau titre, coécrit par Anita Lane, est interprété live pour “Les Ailes Du Désir”, et “A Box For Black Paul” est une élégie funèbre.



“Tender Prey” *(1988)*

Décrit par Mick Harvey comme le résultat d’un difficile processus de création requérant différents studios au milieu d’une surconsommation d’héroïne, “Tender Prey” est au final un magnifique album de désespoir et de mort. En ouverture, récit d’un homme en attente de passer sur la chaise électrique, “The Mercy Seat”, une composition de Cave et Harvey, figure toujours au répertoire live. Johnny Cash l’adapte en 2000. Le garage rock de “Deanna”, “Up Jumped The Devil”, “Mercy” et “City Of Refuge” sont d’autres grands moments.

“Let Love In” *(1996)*

Enregistré à Londres et à Melbourne, “Let Love In” alterne entre chansons rock et plages intimistes avec la première apparition de Warren Ellis au violon. Roland S Howard, Tex Perkins des Beasts Of Bourbon et David McComb des Triffids contribuent aux chœurs. “Do You Love Me ?” s’apparente à un blues industriel traversé par les fulgurances de Bargeld. “Loverman” sera repris par Metallica. Le rock déjanté de “Jangling Jack” contraste avec la ballade “Nobody’s Baby Now”. L’addictif “Red Right Hand”, une référence au “Paradis Perdu” du poète John Milton, va atteindre un large public grâce à son inclusion dans des films, et surtout dans la série “Peaky Blinders” dont il est le thème principal.

“Abattoir Blues/ The Lyre Of Orpheus” *(2004)*

“Abattoir Blues/ The Lyre Of Orpheus” possède deux facettes distinctes des Bad Seeds. Amplifié par le passage de Mick Harvey à la guitare, “Abattoir Blues” propose neuf morceaux à l’énergie rock blues s’appuyant sur des chœurs gospel, le puissant “Ready For Love” en ouverture, “There She Goes My Beautiful World”, “Hiding All Away”. Changement de batteur, Jim Sclavunos cédant la place à Thomas Wydler, pour “The Lyre Of Orpheus” qui renoue avec les *murder ballads* sur des rythmes plus lents, “The Lyre Of Orpheus”, ou des chansons plus intimistes, “Baby, You Turn Me On”, “Easy Money”, “Carry Me”.

“Ghosteen” *(2019)*

Après “Push The Sky Away” et “Skeleton Tree”, “Ghosteen” infuse un mince rayon de clarté dans des chansons empreintes d’une rare mélancolie et d’une atmosphère funèbre, “Sun Forest”, “Waiting For You”. Les textes évoquant la perte et la mort sont l’objet de récitatifs au milieu d’entrelacs de piano, de loops, de synthétiseurs, de guitares, de percussions discrètes, de chœurs et de cordes. L’album est divisé en deux disques, “The Chidren” pour les huit premières plages et “The Parents” pour les trois dernières. Il se termine par les quatorze minutes de “Hollywood”, un des morceaux, avec “Spinning Song”, les plus émouvants écrits par Cave et Ellis.

Photo David Corio/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

au bluesman Blind Lemon Jefferson. Avec Thomas Wydler le batteur de Die Haut, formation avec laquelle Cave avait chanté sur “Burnin’ The Ice” : “Kicking Against The Pricks”, un album de reprises très éclectiques, de “All Tomorrow’s Parties” à “By The Time I Get To Phoenix” en passant par “Hey Joe” et “The Singer” de Johnny Cash. “Your Funeral… My Trial” contient “The Carny” qui figure sur la BO du film “Les Ailes Du Désir”, “Stranger Than Kindness” coécrit par Anita Lane et Bargeld et “Long Time Man” de Tim Rose. Adamson parti, “Tender Pray” voit les arrivées de Kid Congo Powers, auparavant avec Gun Club et les Cramps, et Roland Wolf que l’on retrouve sur “The Good Son” incluant deux morceaux emblématiques du répertoire, “The Weeping Song” et “The Ship Song”. Sur “Henry’s Dream”, le travail du producteur David Briggs, connu pour son association avec Neil Young, ne satisfera pas Nick Cave. Powers et Wolf ont été remplacés par le bassiste Martyn P Casey des Triffids et par Conway Savage aux claviers. “Let Love In” est un premier succès d’importance dans plusieurs pays. Il est encore amplifié pour “Murder Ballads” grâce au single “Where The Wild Roses Grow”, un duo avec la chanteuse australienne Kylie Minogue. Jim Sclavunos, de Teenage Jesus And The Jerks, a été recruté comme deuxième percussionniste, et PJ Harvey, Anita Lane et Shane MacGowan chantent sur “Death Is Not The End” de Bob Dylan. Dans “The Boatman’s Call”, l’ambiance générale est plus intimiste. Le violoniste et multi-instrumentiste Warren Ellis des Dirty Three est dorénavant un Bad Seeds à part entière, avant de devenir le collaborateur privilégié de Cave. Disque post-sevrage des addictions, “No More Shall We Part” conserve ce côté sombre caractéristique de tous les albums, mais avec des passages plus lumineux. Enregistré en une semaine à Melbourne en mars 2002, “Nocturama” offre spontanéité et énergie brute aux dix chansons, notamment au chant syncopé du long “Babe, I’m On Fire”. Sont invités Chris Bailey des Saints et les Blockheads en deuil de Ian Dury. Pour “Abattoir Blues/ The Lyre Of Orpheus” gravé au Studio Ferber de Paris, puis “Dig, Lazarus, Dig!!!”, James Johnston de Gallon Drunk, à l’orgue, a comblé le départ de Blixa Bargeld. En 2006, Nick Cave crée avec Ellis, Casey et Sclavunos une formation parallèle, Grinderman, qui réalise deux albums en 2007 et 2010. Après le départ de Mick Harvey en janvier 2009, le guitariste George Vjestica fait une entrée discrète sur “Push The Sky Away”, enregistré en 2011 et 2012 au Studio La Fabrique de Saint-Rémy-de-Provence, alors que Barry Adamson revient à la basse sur deux titres. “Push The Sky Away” est considéré comme faisant partie d’une trilogie magique aux côtés de “Skeleton Tree” et de “Ghosteen”. Malade, Conway Savage quitte le groupe en 2017. Il mourra l’année suivante. “Ghosteen” lui est dédié. Pendant l’enregistrement de “Skeleton Tree”, Nick Cave apprend la mort d’un de ses fils, Arthur, qui a chuté d’une falaise. Cet événement tragique renforce les thématiques déjà présentes de la mort et du deuil. “Ghosteen” est, à ce jour, le dernier album studio avec les Bad Seeds, “Carnage” étant l’œuvre du duo Cave et Ellis pendant la pandémie. D’autre part, Nick Cave a composé plus de vingt musiques de film, la grande majorité après 2005 avec Warren Ellis, et écrit une dizaine de livres depuis “King Ink” en 1988 et “And The Ass Saw The Angel” en 1989. Enfin, il n’est pas avare de contributions aux disques des uns et des autres et de participations à des compilations hommages. Ainsi, il chante avec les Go-Betweens, Die Haut, Seasick Steve, Current 93, Shane MacGowan ou Johnny Cash pour une reprise du “I’m So Lonesome I Could Cry” de Hank Williams. Parmi les hommages : “Helpless” sur “The Bridge” (1989) dédié à Neil Young, “Goodbye Marylou” sur “A Tribute To Polnareff” (1999), “I’m Your Man” et “Suzanne” pour le documentaire “Leonard Cohen : I’m Your Man” (2006). ❑

DISCOGRAPHIE : The Boys Next Door : “Door, Door” *(1979)*, “The Birthday Party” *(1980)*. **The Birthday Party :** “Prayers On Fire” *(1981)*, “Junkyard” *(1982)*, “It’s Still Living” *(1985)*, *live de 1982*, “Live 81-82” *(1999)*. **Compilations :** “A Collection…” *(1985)* ; *“Hits”* *(1992)*. **Nick Cave & The Bad Seeds :** “From Her To Eternity” *(1984)*, “The Firstborn Is Dead” *(1985)*, “Kicking Against The Pricks” *(1986)*, “Your Funeral… My Trial” *(1986)*, “Tender Prey” *(1988)*, “The Good Son” *(1990)*, “Henry’s Dream” *(1992)*, “Live Seeds” *(1993)*, *tournées 1992/93*, “Let Love In” *(1994)*, “Murder Ballads” *(1996)*, “The Boatman’s Call” *(1997)*, “No More Shall We Part” *(2001)*, “Nocturama” *(2003)*, “Abattoir Blues/ The Lyre Of Orpheus” *(2004)*, “The Abattoir Blues Tour” *(2007)*, “Dig, Lazarus, Dig!!!” *(2008)*, “Live At The Royal Albert Hall” *(2008)*, *enregistrements de 1997 avec des titres supplémentaires par rapport au disque bonus du “Best Of…”*, “Push The Sky Away” *(2013)*, “Live From KCRW” *(2013)*, “Skeleton Tree” *(2016)*, “Distant Sky: Live In Copenhagen” *(2018)*, *un mini-album*, “Ghosteen” *(2019)*. **Compilations :** “The Best Of Nick Cave & The Bad Seeds” *(1998) avec en bonus “Live At The Royal Albert Hall”* ; “B-Sides & Rarities” *(2005)* ; “Lovely Creatures (The Best Of Nick Cave And The Bad Seeds)” *(2017)*, “B-Sides & Rarities (Part II)” *(2021)*. **Nick Cave :** “Idiot Prayer” *(2020)*, *live en solo à l’Alexandra Palace de Londres*. **Nick Cave & Warren Ellis :** “Carnage” *(2021)*. **Grinderman :** “Grinderman” *(2007)*, “Grinderman 2” *(2010)*

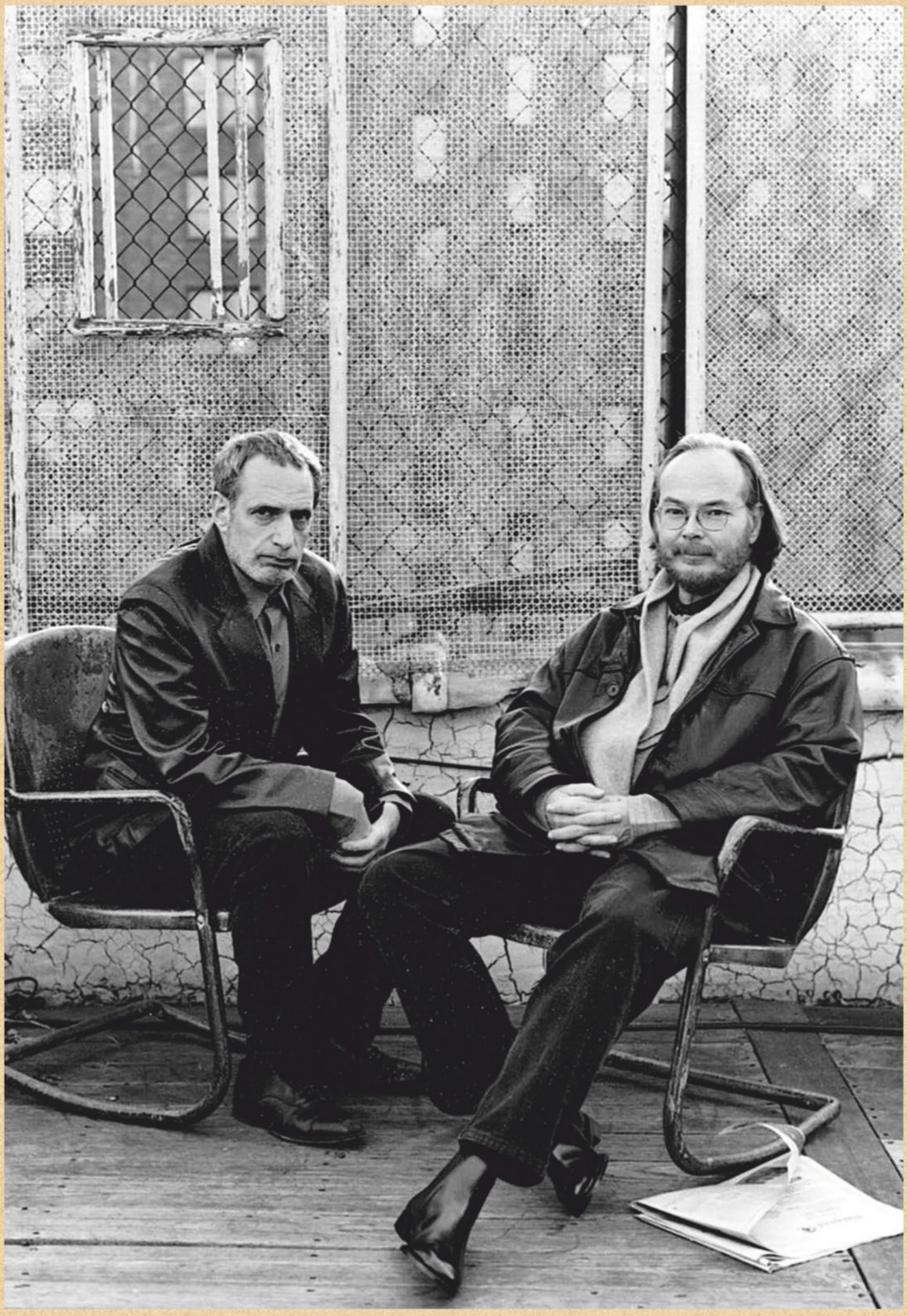


Photo archives Rock&Folk - DR

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous… Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 26
Donald Fagen et Steely Dan contre la succession Walter Becker

Le vivant, le mort et la veuve

STEELY DAN : CES DEUX-LÀ ONT TOUJOURS ÉTÉ VIEUX. De jeunes vieux. Deux types un peu bizarres qui écoutent de la musique noire, regardent des films noirs et lisent l'éclairant William S. Burroughs. Inactuels ou inachevés, un peu des deux. Des copains de lycée, quoi. Les compères se sont rencontrés au Bard College. Là-bas, c'est la côte Est, on se la joue intello, mais le succès fuit. Si le soleil se lève aussi à l'est, le vent, lui, tourne de l'autre côté de l'Amérique, où les filles sont de collection et les têtes bronzées. La Californie, pardi ! Donald Fagen et Walter Becker prennent la même route qu'un bien nommé Alvin Singer, le héros d'Annie Hall, une tête à la Kafka, un corps qui le torture, la femme qu'il poursuit, une certaine Annie, se trouve à Los Angeles désormais. C'est là que ça se passe. Alvin est déboussolé, il confond la marche avant avec la marche arrière. Ici, tout est *entertainment* et *confusion*. Au Village de la Reine des Anges, sous la houlette du producteur Gary Katz, les deux compères deviennent songwriters attitrés du label ABC. Très vite, la paire comprend qu'elle ne pourra jamais être mieux servie que par elle-même. Fagen et Becker interprètent leurs chansons. A la surprise générale, c'est le commencement de quelque chose de très grand. Les Steely Dan sont un groupe (c'est-à-dire plus de deux !), et les jeunes vieux prévoient de prédire l'avenir. Le 31 octobre 1972, ils immatriculent une société et signent un pacte d'actionnaires. Le mot est lâché. Le pacte, c'est un instrument de pouvoir pour régenter les relations entre les membres d'une société, ici un groupe, un groupe de rock même. A l'intérieur de ce pacte, une clause, détail dans le détail. Elle porte un nom bizarre. C'est de la langue vernaculaire, ou plutôt anglaise, car comme dans la musique populaire, ces gens-là ont tout inventé : le *buy/sell*. En gros, achète et vends. Si l'un souhaite acheter, l'autre doit vendre. Dans le détail, "*dès lors qu'un associé perd la qualité de salarié ou meurt, la société* (Steely Dan) *doit racheter ses actions et l'actionnaire* (en question)*, son successeur ou toute personne qui le représente, doit les vendre*."

Car Steely Dan est une société, on l'a dit. Et même une Inc. Les groupes de rock, lorsqu'ils sont gérés par de jeunes vieillards, savent bien doctement qu'être associé d'une société les protège contre l'arbitraire. Les conventions légalement formées tiennent lieu de loi à ceux qui les ont faites. Ça ressemble à du Napoléon et c'est traduisible dans toutes les langues du monde qui connaissent la petite musique des tribunaux. En 1972, les Steely Dan sont cinq : en sus de Diabolo et Satanas, Jeff Baxter (guitare), James Hodder (batterie) et Denny Dias (guitare). Et puis, le groupe se réduit à peau de chagrin. L'un part après le premier album, il n'en reste plus que quatre. ABC, surpris par la réussite du groupe, commande un second opus, enregistré à la hâte, dans les conditions du live. La pression monte. Il n'en reste plus que trois. Le disque ne se vend pas, le label veut du commercial. Becker et Fagen sont capables de tout, surtout du meilleur. Ils ne sont plus que deux. Ils s'entourent de musiciens de studio chevronnés. La marmite bouillonne, les sorciers écrivent "Rikki Don't Lose That Number". C'est un tube. Il convient de repartir en tournée, l'hydre à deux têtes en a assez. Après le concert au Civic Center de Santa Monica, les deux acolytes considèrent avoir rempli leur devoir citoyen. A présent, ils vont se concentrer sur les enregistrements studio : le truc de sachant, celui des mecs du fond du bar, qui regardent patiemment défiler le chaland. Steely Dan a besoin de constituer une équipe. Les chefs-d'œuvre s'enchaînent. Point culminant : "Aja". Il y est question du retour, de la maison, enregistré à New York, la tête en Californie, ou dans le saladier bourré de rêves, le résultat est là ; dans les éthers de la musique : jazz, soul, noire ou blanche, toutes catégories confondues. Point d'orgue : "Gaucho". Les Steely Dan sont deux. Le groupe, c'est eux ! Un singulier pluriel. Jules et Jim. Tic et Tac. Starsky et Hutch. Inénarrable duo. Les musiciens qui apparaissent sur "Aja" témoignent en toute bonne foi : "*C'est une même personne*", "*Ils avaient un même corps*". Une personne avec deux cerveaux ! L'un finit les phrases de l'autre, mais ce n'est jamais le même. Le duo fait une pause, se reforme, chope un Grammy en 2000 avec "Two Against Nature". Le 3 septembre 2017, à soixante-sept ans, Walter Becker meurt d'un cancer foudroyant. Le même jour, Fagen se fend d'un hommage dans Rolling Stone. Le chagrin et la pitié. Ou plutôt la compassion et l'ironie ; ce serait l'humour noir de Becker et sa détestation de l'être humain qui décrivent au plus juste son vieil ami décédé. L'avenir appartient au seul Fagen. Il conclut solennellement : "*J'ai l'intention de garder vivante la musique que nous avons créée ensemble aussi longtemps que je le pourrai avec le groupe Steely Dan.*"

C'est la succession Becker qui tire la première. Le 7 septembre 2017, sans avoir attendu la fin de la sainte semaine, la fortunée succession écrit à Fagen que l'accord de 1972 "*n'a ni force ni effet*". Pas très diserte. Normal, c'est la voix rare d'un homme qui a disparu. Enfin, pas vraiment, la veuve Becker veut être nommée cogérante de la société Steely Dan et pouvoir exploiter le nom, le site internet, etc. Elle veut, en somme, que lui soit attribuée 50% du bouclard. Fagen réagit. L'accord tient. D'ailleurs, puisqu'on l'incite à le faire, il exécute le deal. Il veut *buy out* la succession Becker. A la valeur nette comptable. C'est ce qui figure dans la clause. La succession n'en a cure. Fagen saisit la justice le 21 novembre 2017.

Alors que vaut cette clause ? C'est ce que l'on demande au juge californien de déclarer !

Pour Fagen, elle ne peut qu'être valide. Les Steely Dan sont deux. Surtout, elle est obligatoire. Et Becker n'est jamais revenu sur leur accord. En effet, en 2009, Fagen a proposé d'aménager le *buy/sell*. En cas de départ d'un associé, il invite à retenir la valeur de marché plutôt que la valeur des comptes. Becker refuse. Pour Fagen, son pote a pleine et entière confiance que la clause s'applique encore, bien qu'elle ait été rédigée et signée il y a près de quarante ans. Pour la succession Becker, le fait que le groupe ait été réduit à sa plus simple expression exclut l'application d'une telle clause. L'obligation de rachat disparaît dès que lors que le groupe est un duo, donc avant la mort de Becker. L'inverse de l'interprétation de Fagen.

De l'interprétation découlera logiquement la paternité du nom du groupe, les droits en lien avec le site internet, et plus généralement la question de savoir qui est seul maître à bord. Pour Fagen, il n'y a aucun doute. Son double est mort. Steely Dan est mort. Vive Steely Dan ! Comme quoi, il ne suffit pas de tout prévoir. Encore faut-il prévoir l'imprévisible. Réponse dans quelques années… La solution tient entre les mains d'un juge. C'est dire l'incertitude.

"*En temps de guerre, les lois sont-elles muettes* ?" La fin comme un éternel recommencement. Steely Dan cherchait la perfection. La perfection d'abord, ensuite l'au-delà de la perfection, pour que l'auditeur ait envie d'écouter la grande musique du petit groupe encore et encore… comme les plaidoiries des mille avocats qui, à en croire Fagen, planchent sur son dossier… encore et encore. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La fin du monde. Ni plus, ni moins

MOONFALL

De Roland Emmerich

Dans les seventies, les films catastrophes rameutaient des millions de spectateurs en salles. Avec pour le meilleur “La Tour Infernale”, pour le moyen “Tremblement De Terre”, et pour le pire “Le Jour De La Fin Du Monde”. Puis le genre a perduré avec, de-ci de-là, du volcan en éruption (“Le Pic De Dante”), de l’astéroïde à détruire (“Armageddon”) ou de l’ouragan à contrer avant qu’il n’aspire vaches, maisons et êtres humains (“Twister”). Un réalisateur d’origine allemande s’en est fait alors une spécialité : Roland Emmerich. Il commence les hostilités dans les années 1980, avec “Le Principe De L’Arche De Noé” et ses catastrophes naturelles sur commande, puis “Moon 44” où la Terre de 2038 n’a plus assez de ressources naturelles pour que l’homme puisse survivre. Deux longs-métrages qui passent à l’as aux yeux du public, même si le premier fut, à l’époque, le film le plus cher jamais produit en Allemagne. En 1992, Emmerich se fait enfin connaître à l’international avec “Universal Soldier” où le Belge de fer Jean-Claude Van Damme et le Suédois de marbre Dolph Lundgren, tous deux robots humanoïdes post-“Terminator”, s’affrontent dans un décorum d’apocalypse. Un succès qui permet à Emmerich, quatre ans plus tard, de relancer réellement le film catastrophe à grande échelle avec “Independance Day”. Soit la Terre (notre planète, rappelons-le) envahie par des extraterrestres belliqueux. Ça pète et ça explose dans les tous les coins grâce aux effets spéciaux numériques naissants. En 1996, “Independance Day” est le carton de l’année, battant même à plates coutures les autres gros succès comme le premier “Mission Impossible”, le mythique face-à-face Robert De Niro/ Al Pacino (“Heat”), et même “Twister” et son ouragan de la mort. Emmerich a la cote et continue son parcours destructeur avec ses deux meilleurs films : “Le Jour D’Après” où la Terre entre dans une nouvelle période de glaciation, puis l’ultime et très drôle “2012”, dans lequel notre bonne vielle planète se fissure de partout suite à une éruption solaire foireuse. La fin du monde, quoi. Ni plus, ni moins. Et plutôt plus que moins. Puis, au fur et à mesure que les années 2000 s’égrènent, le genre s’étiole. Surtout depuis que le bigleux “Harry Potter”, les suites atrophiées de “Star Wars” et les super héros Marvel (ainsi qu’une poignée de Hobbits) ont pris la place dans le cœur du grand public. Mais Emmerich n’en a cure car il reste fidèle à son principe que *“seul un film qui dépote est un film catastrophe.”* Ce qui ne l’empêche pas de prendre quelques chemins de traverse pour le plaisir du box-office (l’épopée historique “The Patriot” avec Mel Gibson), ou pour son plaisir perso (le petit film indépendant “Stonewall” sur la révolution homosexuelle dans l’Amérique de 1969). Mais quoi qu’il arrive, Emmerich revient toujours à son mantra : *“Apocalypse for ever”*. Notamment avec une suite tardive d’ “Indépendance Day” qui rapporte deux fois moins que l’original, Batman, Superman et Captain America étant désormais dans la place. Emmerich tient bon et reprend cette année du service avec “Moonfall”. Soit une énième fin du monde avec la Lune qui sort de son orbite pour venir percuter la Terre. Carrément ! Une énorme kitscherie volontaire (car Emmerich n’est pas dupe de l’aberration du projet) où tout est évidemment exagéré. Que ce soit dans la story (une équipe de trois scientifiques à la ramasse partent sur la Lune pour... comment dire… *“régler le problème”*) ou le surjeu volontairement poseur des acteurs (Halle Berry et Patrick Wilson, pas dupes non plus de l’entreprise). Certes, “Moonfall” n’est pas le meilleur Emmerich, mais on prend un plaisir forcément coupable ou enfantin (ou les deux) face à ces séquences catastrophes mixant effets numériques d’usage (tsunami gigantesque détruisant une ville) et réutilisation fétichiste de maquettes à la façon des vieux films catastrophes des sixties. Epoque où le petit Emmerich s’éclatait devant “Atlantis, Terre Engloutie”, “Le Jour Où La Terre Prit Feu” et autre “Krakatoa A L’Est de Java”. En perpétuant le genre avec autant d’amour que de nostalgie, Roland Emmerich n’est-il pas finalement un auteur *(actuellement en salles)* ? ❑

Plus proche de Jodorowsky que de John Ford

After Blue (Paradis Sales)

After Blue (Paradis Sales)

Cela fait un paquet d'années que Bertrand Mandico engrange des courts-métrages arty proposant une autre forme de cinéma. Entre l'expérimentation visuelle, l'art brut et les hommages stylistiques aux images séminales du septième art. Quatre ans pile après la sortie de son premier long, "Les Garçons Sauvages", Mandico mandiquise à nouveau avec "After Blue (Paradis Sales)" dont le titre est d'un ésotérisme aussi intrigant que le résultat. Soit une descente en apnée sur une planète sauvage où, en préambule, une adolescente solitaire délivre une bad girl enterrée sous le sable. Et c'est parti pour deux heures de mélanges de genres, d'ambiance lunaire (*lunaire* au sens propre) et d'hommages divers à la propre cinéphagie de Mandico. Notamment cette longue errance dans des espaces sablonneux sortis tout droit d'un western cabalistique. Donc plus proche de Jodorowsky que de John Ford. Tout en imagination débordante, "After Blue" est aussi une ode aux femmes androgynes (le casting est exclusivement féminin), aux décors foufous et aux accessoires zinzins (des coquillages phalliques, des statues aux yeux vivants). Mandico a donc le cerveau totalement habillé par ses rêves fantasmatiques. Et il les retranscrit un peu à la façon de David Lynch. Comme si ses songes se déversaient directement sur l'écran sans passer par la case caméra. Et, comme dans un rêve, son film semble durer entre un millionième de seconde et l'éternité entière *(actuellement en salles).*

The Power

Contrairement à la plupart des films d'horreur basés sur les effets chocs, le cinéma d'épouvante pure fonctionne sur une certaine lenteur. Afin que la présence du mal s'insinue lentement dans les veines des spectateurs. Comme "The Power", de Corinna Faith, où une jeune infirmière est chargée de gérer des patients dans un hôpital qui subit régulièrement des pannes de courant nocturnes. En plus d'être sous la coupe d'une supérieure autoritaire et d'un employé au comportement libidineux, elle doit aussi affronter le noir. Où semble errer une présence maléfique qui hante les longs couloirs de l'hosto maudit. Un brin longuet, "The Power", bien que gentiment immersif, ne dépasse jamais la frontière entre l'angoisse légère et la terreur totale. Mais se rattrape avec l'interprétation de l'actrice principale (Rose Williams) qui, elle, joue très très bien la peur *(actuellement en salles).*

The Power

Cinéma

Belfast

Belfast

L'acteur cinéaste britannique Kenneth Brannagh est un shakespearophile passionné. Au point qu'il tourne en début de carrière plusieurs adaptations de celui qui pense *"être ou ne pas être"*. Puis, chemins du métier faisant, il se retrouve à tourner (à tort) "Thor" (pour Marvel), ainsi qu'une adaptation live de "Cendrillon". Tout en continuant de piger comme méchant de service dans des blockbusters comme "Walkyrie" ou "Tenet". Voire gentil de service quand il incarne le détective belge Hercule Poirot dans "Mort Sur Le Nil" (actuellement en salles). A soixante et un ans, Brannagh s'offre un point nostalgique dans le Belfast de son enfance. Une virée autobiographique dans sa ville natale de la fin des sixties, quand celle-ci était secouée par la confrontation sauvage entre catholiques et protestants. Brannagh se projette dans la peau de son héros, un môme de neuf ans, découvrant la vie entre émerveillement et étonnement. Surtout dans les salles obscures avec les succès du moment que sont "Chitty Chitty Bang Bang" et "Un Million D'Années Avant J.-C." où la vision de Raquel Welch en peau de bête provoque ses premiers émois érotiques. Tourné dans un noir et blanc magnifique où l'ombre et la lumière s'accordent pour provoquer un sentiment de poésie nostalgique, "Belfast" est un *feel good movie* à l'ancienne. Jamais sirupeux et sans cesse attachant malgré son fond de drame ambiant *(en salles le 2 mars).*

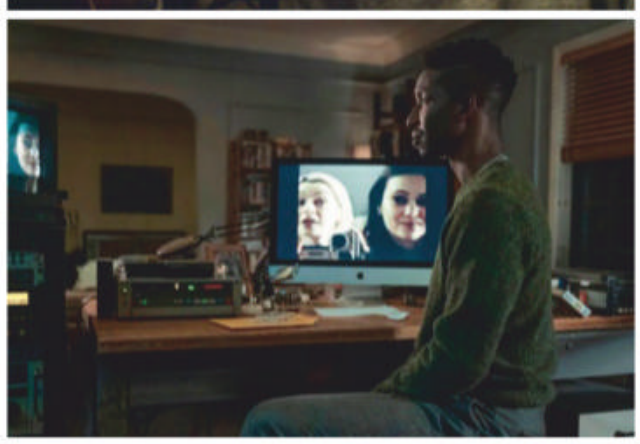
Django & Django

Django & Django

"L'autre Sergio." Voilà comment est surnommé Sergio Corbucci, l'autre grand réalisateur de westerns italiens après Sergio Leone. Quentin Tarantino, qui voue un culte absolu au réalisateur du "Django" original (dont il a fait un remake), s'épanche longuement, entre émotion cinéphilique et analyse filmique, sur les années western de ce cinéaste. Epoque où Corbucci alignait quelques chefs-d'œuvre du genre ("Django", "Le Grand Silence", "Companeros") et d'autres excellents ("Navajo Joe", "Far West Story" et "Le Spécialiste", avec notre Johnny national en bounty-killer bellâtre). Accueillis dans les sixties comme d'honnêtes *westerns spaghettis* (comme on disait naguère), ceux-ci sont considérés aujourd'hui, et à raison, comme de vrais films d'auteur bourrés de thématiques personnelles et d'innovations techniques sur le genre, comme l'explique bien le réalisateur de "Kill Bill". Saupoudré de documents rares de Corbucci en tournage et d'autres intervenants de luxe (comme l'acteur Franco Nero, interprète du "Django" original) "Django & Django" est a priori destiné aux seuls fans de Corbucci. Mais la fougue passionnelle de Tarantino envers le réalisateur est telle que le doc en devient quasi universel *(disponible sur Netflix).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Pourquoi des avis aussi divergents ?



Archive 81

On reproche à Netflix de produire des films aussi distractifs qu'idiots. Dont pas mal de blockbusters aux séquences d'action à l'inutilité destructive et à l'humour si mondialiste qu'il en devient gênant. Comme "Red Notice", le film le plus vu depuis la création de la plate-forme. A contrario, Netflix innove plus côté séries. Y compris celles centrées sur le fantastique bizarre et l'épouvante diffuse. Exactement ce qu'est "Archive 81", qui effraie autant qu'elle questionne tout au long de ses huit épisodes. Au point de diviser les spectateurs : *"C'est effrayant"*, *"Ça rend accro"*, *"Impossible de stopper"...* mais aussi : *"Soporifique à souhait"*, *"Trop fouillis"*, *"On ne comprend rien"*, *"Lent et ennuyeux"*. Pourquoi des avis aussi divergents alors ? Parce que la série tente de partir ailleurs. Vers une terreur intérieure où vampires, goules et autres monstres difformes n'ont jamais existé... Un technicien spécialisé dans la réfection de vieilles images est engagé par un homme mystérieux pour restaurer une grosse quantité de cassettes VHS datées de 1994 ayant été tournées à l'époque par une journaliste en herbe décédée dans l'incendie de l'immeuble où elle résidait. Et où elle confectionnait à l'arrache un reportage pour en savoir plus sur le comportement étrange des locataires du lieu. Une histoire intrigante qui aurait pu se résoudre simplement. Sauf que "Archive 81", au fil de ses épisodes, prend de sacrés chemins de traverse. Surtout quand le technicien et la reporter établissent (malgré eux) un contact à travers le temps et leurs propres cauchemars. Comme s'ils se retrouvaient sur un pont invisible faisant la jonction entre la vie et la mort, et ce sur fond de secte malsaine et de vie éternelle mixé à des sacrifices humains et des regrets passés. Troublant et biscornu, aussi abracadabrant qu'ésotérique, "Archive 81" réussit à effrayer quand les images du passé (celles des VHS) tentent de taper l'incruste dans le monde réel. Avec en fond du fond, la simili présence d'une créature ancestrale, sorte de dieu diabolisé, qui semble s'être échappée d'un roman de Lovecraft. Ambiance *"il vit l'innommable et s'évanouit"* comme l'écrivait naguère le grand romancier d'épouvante lui-même atteint d'agoraphobie paranoïaque. "Archive 81" réussit aussi à dépoussiérer un autre sous-genre du cinéma d'épouvante, le found footage, initié il y a vingt-trois ans par le "Projet Blair Witch." Film qui enfanta une impressionnante salve de séries Z d'horreur filmées comme de faux documentaires amateurs censés capter l'essence du mal. Alors qu'ici, l'utilisation de la caméra-reportage justifie totalement les accès de frayeur. Frayeur gérée en partie par le producteur exécutif de la série, le réalisateur James Wan, qui offrit quelques balades mortifères dans des cauchemars éveillés avec "Conjuring" et "Insidious", devenus des franchises à succès. Côté références, outre "Le Projet Blair Witch", "Archive 81" renvoie aussi au "Locataire" et à "Rosemary's Baby" de Roman Polanski où, là aussi, les étranges résidents d'immeubles maudits semblaient avoir passé un pacte avec Satan. Et contre toute attente du côté de Netflix et de ses producteurs, "Archive 81" a fait un petit succès international lors de sa mise en ligne. Ce qui est plutôt réjouissant pour une série fantastique qui ne rentre jamais complètement dans les normes du genre *(en diffusion sur Netflix).* ❑

Prisoners Of The Ghostland *(M6 Vidéo)*

Depuis une quinzaine d'années, Nicolas Cage, grande star des années quatre-vingt-dix, enchaîne nanar sur nanar. Sauf qu'il semble vouloir reprendre le contrôle de sa carrière. Voir le récent "Pig" où son rôle de chasseur de truffes pourrait lui valoir une nomination à l'Oscar. Car Cage cherche maintenant de bons réalisateurs pour le diriger. Dont le Japonais Sonio Sion qui, réputé pour ses films subversifs comme "The Forrest Of Love" ou "Cold Fish", en fait le héros bien barré de "Prisoners Of The Ghostland", une sorte de série mi-B, mi-Z, volontairement foutraque, où l'acteur de "Sailor & Lula" se retrouve dans un univers post-apocalyptique pour délivrer une jeune femme kidnappée. Mélangeant les genres avec bonhomie (western, gore, arts martiaux, fantastique) et dans une totale anarchie, "Prisoners Of The Ghostland" permet à Nicolas Cage de caser une fois de plus son étrange et addictif cabotinage alliant l'hystérie maladive et l'harlequinade poussée. Une épopée post-"Mad Max" plus proche de l'art brut filmique que du cinéma d'auteur. C'est à la fois étonnant, pénible et réjouissant. Selon les goûts.

Petit Bain

04/03
Alex Rossi
+ Alessio Peck

14/03
The Apartements

15/03
Vox Low
+ Chris Imler

16/03
Dätcha Mandala
+ Witchfinder

18/03
Mars Red Sky + Somali
Yacht Club + Little Jimi

21/03
Juan Wauters
+ Lewsberg

26/03
Maybeshewill

PETIT BAIN

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/
DVD/
Blu-ray

L'affaire de la sextape

"Pam & Tommy"

Hulu/ Disney+

Soyons honnêtes, on en entendait parler depuis le Covid, mais d'une oreille discrète. Au moment des faits, la divulgation de la première sextape de l'histoire du monde d'après, on s'en battait déjà franchement les roubignoles. Alors, que les mésaventures de Pamela Anderson et Tommy Lee risquent de devenir une série ou pas était le cadet de nos soucis. Pamela… Que dire ? On n'a jamais rien eu contre (un grand regret…), mais n'ayant pas vu "Baywatch", la fameuse saga, celle par laquelle sa blondeur et ses courbes ont alerté Malibu, puis le reste de la planète, on n'a pas suivi, même de loin, tous ses exploits. On a conservé la VHS de "Barb Wire" mais davantage à cause de son emballage collector qui a bien résisté au temps (un fourreau de latex noir "entrouvert" façon décolleté et maintenu par un lacet) que pour son jeu d'actrice. Bonne fille née au Canada l'année de la sortie de "Sgt. Pepper" (sans rapport, mais ça situe), attirée par les bad boys, elle a craqué pour Tommy Lee qu'elle a épousé, les pieds dans le sable et le nez dans la poudre, sur un coup de tête ; et non pas d'autre chose puisqu'il aurait attendu la nuit de noces pour lui sortir le grand jeu. Tommy Lee, lui, est aussi un poème. Amerloque, mais grec par sa mère, il est le batteur de Mötley Crüe et Methods Of Mayhem, des formations (hard rock et rap metal) dont le nom en dit plus long que des discours de propagande. Les amateurs du Crüe soutiennent que, musicalement, le groupe (toujours sur la brèche) déchire, mais la critique (et même aux Etats-Unis) n'a jamais été tendre avec Lee et ses potes. Certes, leurs frasques ont souvent fait oublier leurs disques, mais comme ils en ont vendu des millions, c'est généralement le majeur tourné vers les nuages qu'ils ont parcouru leurs revues de presse. Pas de bol, "The Dirt", un film (et non un documentaire) de 2019 sur la carrière du groupe, adapté de son autobiographie signée à cinq mains avec le ghostwriter Neil Strauss, n'a pas franchement joué en sa faveur. Les journalistes l'ont pas mal éreinté sous prétexte que ce que le réalisateur Jeff Tremaine a montré était bien en deçà de la réalité. Quoi qu'il en soit, ce que raconte "Pam & Tommy", une mini-série de huit épisodes (dont les quatre premiers sont actuellement diffusés sur Disney+), c'est évidemment l'affaire de la sextape tournée par le couple et que Tommy avait planquée dans le coffre-fort du garage de sa villa (de Malibu). L'histoire, basée sur un article

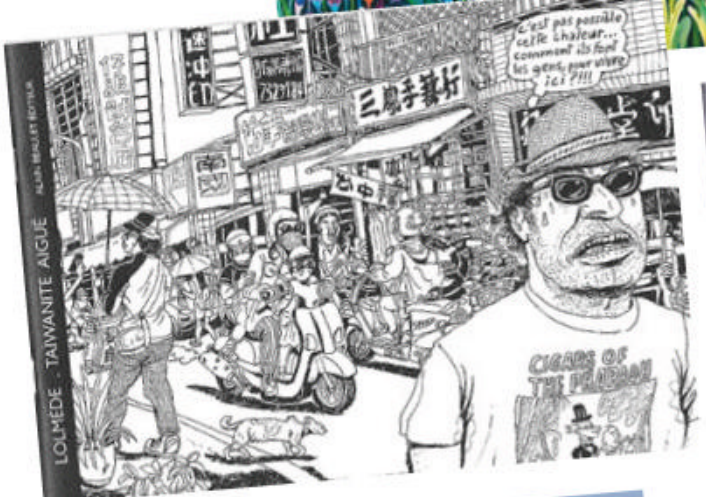
signé Amanda Chicago Lewis dans Rolling Stone (US) en 2014, raconte que la fameuse cassette était dans le coffre qui a été dérobé par Rand Gauthier, un ébéniste qui effectuait des travaux chez Lee. Le batteur l'avait pris en grippe, viré et avait refusé de le payer. Furax, Gauthier (Seth Rogen dans la série) a refourgué le contenu du coffre (des armes, des bijoux) au plus offrant et est tombé par hasard sur les ébats du couple, filmés à l'arrache, mais bigrement explicites. Dans un esprit de revanche, aidé par le milieu interlope du porno US et Internet balbutiant, il va les commercialiser et déclencher un tsunami de réactions (et retombées) médiatiques dont, finalement, les principaux intéressés, ne souffriront que dans une moindre mesure. Comme dit Tommy à Pamela dans la série, en découvrant que l'affaire va devenir virale : *"A la fois, c'est pas comme si on ne t'avait jamais vue à poil."* Aujourd'hui, tout ça paraît banal. Et du coup, était-ce bien nécessaire d'en faire des caisses vingt-cinq ans plus tard ? Oui, ont estimé les producteurs, et oui, crient ceux que la vie et les mœurs des people, *a fortiori* dans leur milieu naturel (qui ne l'est pas), fascinent. Prévenue avant que le tournage commence, Anderson, rangée des limousines aujourd'hui (elle s'est tout de même remariée quatre fois ensuite, dont une avec Kid Rock, histoire de rester dans le mood) et devenue militante multicause — elle a même soutenu "nos" Gilet Jaunes et vécu à Cassis, c'est dire si c'est une bonne fille —, a refusé de rencontrer Lily James, l'actrice anglaise, parfaite dans le rôle, qui voulait échanger avec elle. Tommy Lee, le roi des débonnaires aujourd'hui, perché comme un Keith Moon qui serait resté vivant, a accepté de commenter la série (qu'à l'heure où nous mettons sous presse, il n'aurait pas vue), mais qu'il juge super parce que son histoire avec Pam l'était. Well, well. En tout cas, Sebastian Stan, Américain d'origine roumaine qu'on a vu dans la série des "Captain America" et des "Avengers"…, le campe à merveille — après des heures de maquillage car Lee est tout de même tatoué de la tête aux pieds — et n'est pas moins bon que Seth Rogen, dans le rôle de Rand Gauthier. La réalisation est correcte, sans plus, mais évidemment, le kif de la série, c'est de réentendre les chansons choisies pour accompagner telle ou telle scène. Et là, rien à dire. On baigne dans l'excellence avec des titres de (ou chantés par) Dusty Springfield, Primal Scream, Captain And Tennille, Iggy Pop, King Crimson, Shirley Bassey ou 4 Non Blondes. Alors, est-ce là une raison suffisante pour visionner cette série ? On a envie de répondre que oui. Tout de même, une scène à la va-comme-je-te-touche, illustrée, sur le plan sonore, par "Hurdy Gurdy Man" de Donovan, et une autre, d'éclate, par "You Get What You Give" des New Radicals, est-ce qu'on peut faire mieux ? Pour le coup, là, on sait bien que non. ❑

Bande dessinée

PAR GÉANT VERT

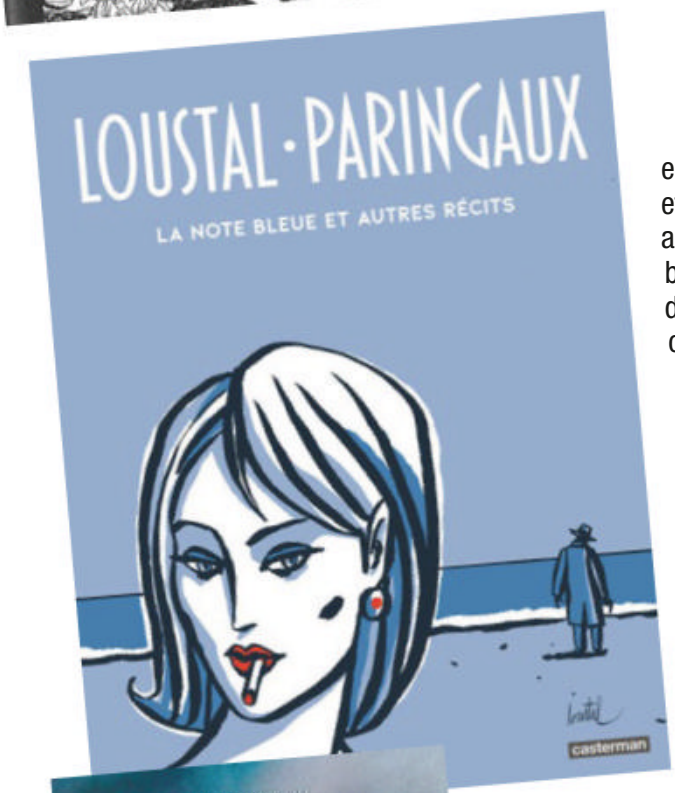
Quarante degrés sous les aisselles

Avant d'être une bande dessinée, **"Le Poids Des Héros"** (Casterman) de David Sala est un choc aussi émotionnel que graphique. Dans cette tranche de vie toute personnelle, l'ancien élève de l'école Emile Cohl (où Woodkid a fait ses classes) revient sur son adolescence dans la région lyonnaise. Né dans une famille où le sens de l'engagement fait partie de l'ADN, Sala grandit à l'ombre de ses deux grands-pères, l'un figure de la lutte antifranquiste qui passera de longues années au camp de Mauthausen, l'autre héros de la Résistance. Quand on est gamin, né à une époque où les soucis de tous les jours sont à des années-lumière de la guerre, comment faire pour exister, sans pour autant mettre dans la boîte à souvenirs, les malheurs endurés par les aînés ? Grâce à une utilisation osée de la couleur, Sala alterne ses souvenirs personnels (son père chantant Brassens, la découverte du rap US, le meurtre raciste d'un écolier...) avec ceux de ses grands-parents. Sa représentation de l'enfer concentrationnaire — avec des couleurs dignes des papiers peints Foucray, est comme une piqûre de rappel sur un sujet toujours d'actualité.



Laurent Lolmède vient de l'univers des fanzines où il a développé un don certain pour croquer les travers du monde. En 2016, il est invité en compagnie de divers dessinateurs français à un festival BD à Taïwan. Après mûre réflexion, ce fan de foot sacrifie l'Euro devant sa télévision pour se rendre dans l'ancienne Formose. A peine arrivé, c'est la grande claque malgré presque quarante degrés d'humidité sous les aisselles. Pris d'une fièvre de découverte, Lolmède remplit tout un carnet de croquis impressionnistes. **"Taïwanite Aiguë"** (Alain Beaulet) est un format souple à l'italienne, idéal pour présenter une série de dessins panoramiques et commentés avec humour. Entièrement croquées en noir et blanc, ces saynètes prises sur le vif d'un pays proche du nirvana devraient déclencher des frénésies de voyage chez tous les rockers et rockeuses normalement constitués.

Dans sa version moderne, la fable de La Fontaine "Le Lièvre Et La Tortue" a pour protagoniste le CD et le vinyle. Au final, c'est le format grabataire qui franchit la ligne. Afin de donner raison au fabuliste préféré des enfants, BDMusic réédite **"Miles Davis"** dans un format remis au goût du jour. Exit CD et longbox, et place au format 33 tours avec vinyle de "Kind Of Blue" incorporé. Pour le côté dessiné, les amateurs apprécieront de retrouver la BD de Jacques Ferrandez accompagnée d'une suite inédite en plus de la biographie de Christian Bonnet et de l'essai d'Alain Gerber. Dans cette ultime partie, le dessinateur démarre l'histoire à Paris, six semaines avant la mort de l'artiste. Dans un florilège de citations originales, le musicien revient sur sa carrière, ses projets et les musiciens qui l'accompagnent.

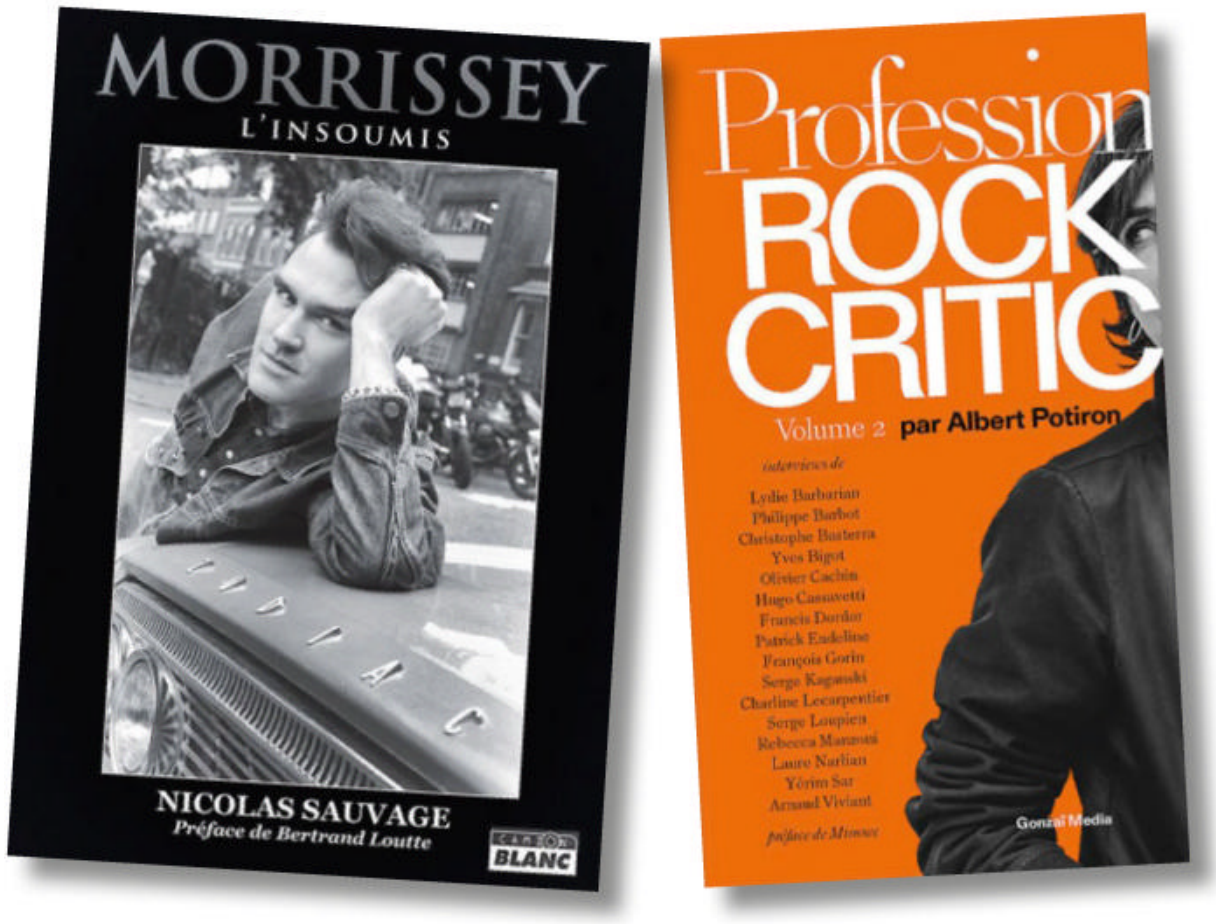


Si dans l'histoire du rock, les couples formés par les auteurs et compositeurs sont légion, il en est de même dans le monde de la BD. Mais en moins bruyant. Pendant plus de vingt ans, le journaliste Philippe Paringaux a mis sa plume au service des pinceaux de Jacques de Loustal. Afin de remettre cette collaboration d'exception à la place qu'elle mérite — les sunlights —, les éditions Casterman ont réuni sous le titre **"La Note Bleue Et Autres Récits"** cinq histoires longues éditées entre 1985 et 2006. Au hasard des pages, les duettistes emmènent le lecteur dans le Maroc des années trente ("Cœurs De Sable"), l'univers impitoyable du jazz de l'après-guerre ("Barney Et La Note Bleue"), la boxe ("Kid Congo"), le polar bien noir ("Le Sang Des Voyous") et autre histoire d'amour ("Un Garçon Romantique"). Si les univers font preuve d'éclectisme, la forme narrative particulière — qui choisit de se passer des bulles de dialogue — peut heurter les tenants du classicisme. Pour les autres, ils apprécieront un dessin en constante évolution, ainsi qu'une utilisation de la couleur au-dessus de la moyenne. ❑

Le gros plan du Géant

Quand Baru rencontre Moebius, cela donne "Mezkal" (Soleil), un road trip déjanté signé Kevan Stevens et dessiné à la méthamphétamine de couleurs par Jef. Abandonné très tôt par son père, Vananka est un paumé de plus qui végète à Chicago. En quelques cases, il perd son boulot, sa mère se suicide et il se fait virer de son appartement. Le tout commenté par des cafards et un chat blanc doués de parole. Sa guitare sur l'épaule, il s'en va rejoindre au Mexique un père qui n'a jamais oublié de lui envoyer une carte postale pour son anniversaire. Une fois la frontière franchie, il fait la connaissance de Leila, une jeune Indienne dont la grand-mère est chamane. C'est le début des problèmes avec tout ce que le pays compte de cartels et de bikers. Dans la lignée de "Gun Crazy", le récit est un agréable patchwork entre violence, mysticisme et humour grinçant tels qu'on peut en trouver dans n'importe quel film de Sam Peckinpah.

A la fois brillant et pénible



Morrissey, L'Insoumis

NICOLAS SAUVAGE

Camion Blanc

On n'a jamais été les plus grands fans de Morrissey par ici et, si on a vu ce qu'il a représenté pour ses admirateurs, il n'a jamais été ni encensé ni vraiment apprécié en ces pages, reconnaissons-le. Et ça, c'était avant le tas de déclarations douteuses ou ouvertement dégueulasses du mec qui a transformé sa misanthropie naturelle et son mépris général en boue brunissante, raciste et nationaliste, à l'opposé des valeurs qu'il affichait auparavant. Nonobstant l'encombrant bagage, on a tout de même ouvert le livre de Nicolas Sauvage, "Morrissey, L'Insoumis" avec curiosité, espérant enfin grâce à ses 624 pages, y percer le secret de l'attraction et du mystère affiché du bonhomme. Inutile de préciser encore une fois ici — ouais, on radote — que 624 pages, c'est fort long pour un livre qui s'adresse donc aux vrais vrais fans et effraiera sûrement les simplement curieux, parce qu'il faut être vraiment au taquet sur notre cher charmeur pour se taper un tiers de "Guerre Et Paix" sans avoir envie de sauter parfois les scènes de batailles et se concentrer donc sur lui et sa musique. Le fait est que Morrissey n'est pas qu'un odieux type, les Smiths ont réellement présenté un univers très original et leur musique a transpercé le cœur de toute une génération d'amateurs de rock qui ne se retrouvaient pas dans les paroles simplistes et les mélodies de leurs contemporains. Nicolas Sauvage en faisait sans doute partie, et sa passion pour le groupe et pour Morrissey marque son texte enthousiaste et très érudit. Pour autant, l'avalanche de détails, de longs contextes ou de minuscules précisions, certes en rapport avec le sujet mais sur 624 pages donc, n'aident pas forcément le novice à distinguer la source de cette dévotion longtemps inextinguible. Morrissey a toujours été à la fois brillant et pénible, et la courte histoire du groupe en témoigne autant que ses horribles relations avec Johnny Marr, l'autre, ô combien plus aimable, fondateur. Son talent de parolier et de chanteur a touché les foules et serait sans aucun doute toujours aussi hautement considéré et célébré si Morrissey n'avait fini par s'aliéner une très grande partie de son public. Mais pas Sauvage qui, l'amour sans doute, ne mentionne même pas la plupart de ses scandaleuses déclarations, racistes — *"Les Chinois sont une sous-espèce"* — ou xénophobes, ni ses soutiens répétés au nationalisme le plus crasse, ni ses petites phrases dégueulasses *"La gauche tarée d'aujourd'hui oublie qu'Hitler était de gauche"* ou ses basses insinuations sur les victimes de quatorze ans de Kevin Spacey. Rien non plus sur la vie sentimentale de Morrissey, comme si ne pas en avoir n'était pas déjà en soi un sujet pour un biographe, surtout si l'on considère que les rares confidences de Morrissey évoquent une grande histoire d'amour homosexuelle et tout ce que cela sous-entend d'expériences compliquées dans l'Angleterre thatchérienne et homophobe des débuts du sida, sans même parler du milieu ultra macho du rock. Sauvage, et il n'est pas le seul parmi ses fans raréfiés, l'exonère même généreusement : *"Il est assez peu probable que Morrissey soit foncièrement raciste et il semble plus raisonnable d'avancer l'idée selon laquelle il défend son pré carré et ses racines culturelles avec parfois peu d'intérêt pour ce qui lui est totalement étranger",* gracieux euphémisme pour éviter de parler de nationalisme puant mais sans aucune autre base que la bienveillante opinion personnelle et le vœu pieux de l'auteur. On touche là l'autre problème flagrant du livre, l'absence de sources, la bibliographie y est réduite à deux livres dont l'autobiographie de Morrissey, sans références aux dizaines d'interviews, centaines d'articles, heures de documentaires et tous autres travaux sur lesquels Sauvage a forcément basé son énorme boulot, et cette regrettable et incompréhensible absence — pas d'index non plus d'ailleurs — sape tout de même pas mal la crédibilité du livre et l'empêche d'être la bible définitive que Sauvage espérait sans doute écrire.

Profession Rock Critic, Volume 2

ALBERT POTIRON

Gonzaï Media

Franchement, un livre sur les rock critics n'était pas celui qui nous faisait le plus fantasmer de cette rentrée hivernale. On en connaît déjà pas mal, des rock critics, par la force des choses, et on était sûr d'en savoir assez sur ceux qu'on aime bien, et déjà bien trop sur ceux qu'on apprécie moins. On se trompait. "Profession Rock Critic" Volume 2, nous fait découvrir sous un autre angle des journalistes dont on connaissait déjà le travail mais rarement le parcours personnel qui leur a permis d'approcher ainsi le saint des saints. Les vocations sont souvent apparues par hasard, l'amour de la musique et la possibilité d'obtenir des albums gratuits toujours au premier rang des motivations, suivies par l'envie irrépressible de donner son brillant avis et/ou de faire découvrir des artistes adorés. On reconnaît, dans les portraits en forme d'interviews, la patte et les styles qui nous ont fait rêver dans R&F et ailleurs, et les carrières ici croisées reconstituent fidèlement le tout petit monde du journalisme de rock en France. L'un parle autant de fringues que de musique, l'autre de toutes les stars tombées dans ses bras, certains auraient voulu être des stars eux-mêmes mais la plupart n'étaient que des obsédés de musique qui avaient trouvé, souvent miraculeusement à leurs propres yeux, le moyen de vivre chichement de leur passion. Les généreux rendent hommage aux rencontres musicales fabuleuses et aux collègues croisés ce faisant, d'autres persiflent et règlent leurs comptes, les uns remercient leur chance extraordinaire, d'autres name-droppent avec délice, certains assument leurs grosses erreurs de jugement passées ou leurs interviews ratées quand quelques-uns restent, eux, accrochés à leurs obsessions musicales mais tous, tous, passionnés et généralement intéressants. "Almost Famous" était la vision hollywoodienne de la vie rêvée d'un rock critic, ici c'est la version réaliste qui parfois, *it's all happening*, coïncide joliment. ❑

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

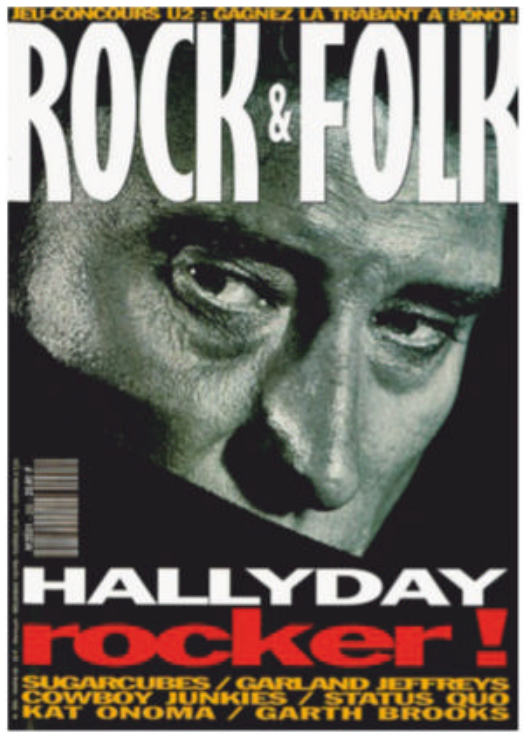
PAR CHRISTIAN CASONI

MARS 1972 R&F 62

Oyez l'histoire des **Doors** (à lire noir sur gris foncé), de **Chuck Berry** qui commence à disparaître des radars, et de **Pink Floyd**, qui marquera un nouveau point technologique quand le monde sera raccord avec ses martingales quadriphoniques. **Alan J Weberman**, prof de *"dylanologie"* à l'Université libre de New York, dirige le Front de Libération de Dylan pour délivrer son idole de l'héroïne et de la country. Au nom de la doctrine *"You are what you drop"*, il fouille les poubelles des stars et commence à harceler Paul McCartney, qui a trahi John Lennon. Qu'on se le dise, Roger McGuinn est le seul patron des **Byrds**, *"tous les autres ont la grosse tête dans ce groupe… qui n'en est pas un"*. Autre groupe illusoire : le Velvet Underground. Au Bataclan, **Lou Reed**, John Cale et Nico ont donné trois concerts en un, chacun dans sa bulle, indifférent aux deux autres.

MARS 1982 R&F 182

Willy DeVille, que R&F s'obstine à nommer *Mink DeVille*, est en couverture mais ne joue qu'un petit rôle dans le mag, cultivant son romantisme bohémien dans *"la ville des amants"*, vénérant Piaf comme la Madone, racontant une histoire de fantôme pour faire le mystérieux. Des **skinheads**, *"il en faut dix pour faire un cerveau"*, admet l'un d'eux. Avatars des heavy mods, réinventés par Jimmy Pursey, machos et puritains à la fois, comparés aux Têtes Rondes de Cromwell, ils font maintenant partie du paysage anglais. Ceux d'East End sont d'extrême-droite, mais ce n'est pas le cas des skins de Ladbroke Grove ou de Sheffield, *"la Mecque rouge"*, ni des skans (anti-nazis) ni des skunks (alliés aux punks). **Sam Lightnin' Hopkins** *"est mort le samedi 30 janvier à Houston. Ça ne sert plus à rien de dire qu'il était un des plus grands bluesmen d'après-guerre."*



MARS 1992 R&F 295

L'affaire des deux **couvertures** : *"Hallyday rocker"* et *"Hallyday acteur"*. La rédaction *"qui n'a pu trancher, vous offre deux couvertures différentes de notre seule et unique star"*. Oui, enfin, elle nous les *"offre"* pour vingt-cinq francs… L'interview est la même des deux côtés, entrelardée de citations de Jacques Attali sur la musique et ses secrets métaphysiques. On dirait du **Johnny Hallyday** en plus vaniteux. Johnny, les Harley ? *"C'est une façon de vivre et de penser."* Ah, c'est pour ça. **Garth Brooks** est le seul chanteur *"capable de rivaliser avec Michael Jackson"*. Il joue de la country à Nashville. Rolling Stone lui reproche de faire de la pop. Brooks en rajoute : *"C'est le Vieux Sud. Les mecs cognent leurs femmes et elles savent pourquoi."* Tout le monde rit, même les groupies. Brooks a deux héros : John Wayne et Guy Drut, *"le coureur français"*.

MARS 2002 R&F 415

Un certain Poppy Z Brite publie une bio de **Courtney Love**, auteur-compositeur de chicanes variées, épuisante turbine à jérémiades. Que veux-tu faire en 2002, Courtney ? *"Sauver le monde du néo-metal"*. Le **Grateful Dead**, c'était *"le son bizarre des marginaux jouant pour leurs semblables et inventant un ersatz de religion"*. Pas que. Ce roadie entendait les sevrer. Avant un concert, il avait brûlé à l'essence à briquet leurs cinquante grammes de coke. *"Je crois bien que ce soir-là, on a inventé le crack."* Une rafarinade d'**Alanis Morissette** sur le 11-Septembre pour se détendre : *"Il faut s'engager dans des actes auxquels nous ne croyons pas pour exprimer ce en quoi nous croyons"*. Merci Alanis. **Slipknot** sur le 11-Septembre : *"People = shit"*. Annuleront-ils la tournée ? *"Allez vous faire foutre"*, *"Je ne suis pas un mouton"*… Et ils annulèrent la tournée.

MARS 2012 R&F 535

Nina Hagen raconte sa fuite à l'Ouest, son adoubement par l'avant-garde punk londonienne, sa mort à dix-sept ans sur les genoux de *"Celui que j'appelle Dieu"*. Ça va encore. Elle parle aussi de l'Armageddon, bombes atomiques, OGM, Opus Dei, OVNI, conspiration de ceux qui se sont donné pour mission de *"créer la fin du monde"*. Là, rien ne va plus. D'ailleurs, *"les seuls extraterrestres sont Jésus, Dieu et les anges du Royaume du Ciel"*. **Sébatien Tellier** jure qu'il n'est pas le gourou de l'Alliance Bleue, vecteur mystique fondé sur des films de science-fiction, des jeux vidéo, des recettes de cuisine, destiné à lui fournir des serviteurs, écrivains, pâtissiers et sportifs *"pour les travaux de force"*. Là-dessus, le **krautrock** et ses zadistes spatiotemporels (heureusement temporels), Guru Guru, Popol Vuh, Xhol Caravan… Merci, mais ça va plus être possible !

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE COFFRET RÉEDITION DELUXE 2CD + BLU-RAY
AIR "10 000 Hz LEGEND"

Le duo français propose une réédition spéciale de son album "10 000 Hz Legend" avec un mix spatialisé en Dolby Atmos disponible dans une édition deluxe 2CD + Blu-ray.
Une expérience sonore à la hauteur de cet album emblématique du début de millénaire. Après "Moon Safari" et la BO de "The Virgin Suicides", Dunckel et Godin imaginaient ici un futur lascif et sophistiqué, où la machine sauverait l'humanité.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

⊕ simple ⊕ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

▸ Je choisis mon offre d'abonnement:

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + le Coffret réédition Deluxe 2CD + Blu-ray de **AIR "10 000 Hz LEGEND"** : 81€ au lieu de 181,43€**.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 71€ au lieu de 152,28€**

▸ Je choisis de régler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration ☐☐ ☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

Date et signature obligatoires

▸ Mes coordonnées:

ROFP655A

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

▸ E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9, allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com. * Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine 2022 jusqu'au 31/01/2022. Prix du Coffret : 29,15€ frais de port compris.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Haute volupté : Polycool, "Monteverità" (Polycool).

"*Such a shock to learn of the sudden death of Ronnie Spector*." C'est Dusty Springfield († 1999) qui l'écrit, sur sa page Facebook officielle. Nicolas Ungemuth : "*Des mortes pleurent des mortes*". Moi, je trouve ça sympa, tout ce qui peut faire reculer le néant est bon à prendre. Je connais un grand compositeur qui cosignait ses BO avec sa maman pour diminuer son taux d'imposition. Même décédée, elle a continué de déclarer des œuvres à la Sacem.

"*Et pendant ce temps-là, que font les artistes ? Ils draguent le public sans passer par les médias, s'érigeant aussi à leur manière comme plateformes médiatiques.*" Sur legospel.fr (merci Sourdoreille), "La communication a gagné la bataille contre la musique (mais on l'a bien cherché)", par Adrien Durand, évoque la transformation des créateurs en influenceurs. "*J'ai cette étrange impression que désormais le public ne cherche plus vraiment à écouter de la musique mais à simplement puiser dans les disques et le discours des artistes des petites séquences virales qui vont lui permettre de parler de son sujet préféré : lui-même (…). L'artiste est devenu une sorte de librairie de contenus* open bar *dans lequel le public peut puiser de quoi alimenter sa propre communauté, son propre storytelling. Et ne blâmez pas les 'jeunes' (qui eux continuent d'acheter des disques et de faire vivre une certaine vision de l'underground). Autour de moi, ce sont les 30-50 ans qui tombent le plus franchement dans tous les panneaux de communication tendus par les artistes stars (…). Quand la presse musicale traditionnelle continue d'être attachée au format album, elle semble bien isolée, tant ce qui prédomine le paysage est bien souvent réduit à des 'coups' : clips surproduits, teasers, sketches, chorégraphies TikTok, apparitions dans la BO de 'Emily In Paris' et que sais-je encore.*"

Le 9 janvier, Libération s'interrogeait sur l'avenir de cette "*presse musicale traditionnelle*". Avec un *micropoil* de suffisance (quand Libé, à sa "grande époque", faisait sa couve sur un disque, toute l'industrie en déduisait que ça allait être un plantage, ce qui n'était pas sans charme), et le souhait qu'elle applique les mêmes recettes désastreuses qui ont précipité le quotidien entre les mains de divers oligarques : "*Le vrai problème de la presse rock, c'est qu'elle n'a pas su s'adapter à Internet. Elle l'a même vu comme un ennemi, alors qu'elle aurait dû l'embrasser comme un complément absolu et nécessaire*", Jean-Daniel Beauvallet. Ce sont pourtant les magazines comme le nôtre qui s'en sont sortis, concentrés sur l'écrit, sans uniformité de goûts ou conflits d'intérêts, en s'efforçant de distinguer nécessaire subjectivité et arbitraire. L'article laisse percevoir le désarroi et l'amertume de médias prescripteurs ne parvenant plus à prescrire, de passeurs n'arrivant plus à faire barrage. Le droit de veto n'existe plus, faut-il vraiment le regretter ? Quel que soit le média, ce qui compte n'est pas la prétendue expertise de l'auteur, mais la spontanéité de son jugement et sa capacité d'expression, les équipes actuelles dans la presse ont d'autant plus de mérite qu'elles évoluent dans un environnement difficile. Le cofondateur des Inrockuptibles : "*J'ai quand même testé des médicaments pendant des années pour que les Inrocks existent (.)… Il y a beaucoup de gens qui sont venus au journalisme parce qu'ils avaient envie de défendre des disques et qu'ils trouvaient anormal que personne d'autre n'en parle. C'est toujours une bonne motivation.*" Il a raison.

Herb Alpert, fondateur d'A&M avec Jerry Moss, se confie à Alec Baldwin (no comment) pour son podcast "Here's The Thing", sur Spotify : ses débuts pour King Records, Sam Cooke, Lou Adler. "*Je ne connaissais rien à la production mais une expérience m'a poussé à m'y mettre. Au studio Annex, à Los Angeles, je regardais un producteur assez connu au travail. Les musiciens répétaient. Plas Johnson, le saxophoniste de 'La Panthère Rose', a joué un solo incroyable.*
Le producteur : *– Plas, magnifique, refais-le.*
Plas : *– Qu'est-ce que tu veux dire ?*
– Rejoue ce solo, j'aime ça.
– Tu ne l'as pas enregistré ?
– Non, mais tu sais ce que tu as fait, refais juste la même chose."
Oui, il faut appuyer sur record dès que possible, surtout maintenant qu'il n'y a plus de bande (ça coûtait un bras, surtout en 2 pouces à 76 cm/s, comme la pellicule au cinéma, et ça pesait un âne mort quand il fallait prendre l'avion avec les multipistes d'un LP), *a fortiori* quand on n'a pas fini les réglages, car on est alors détendu et spontané, les idées viennent avec plus de fluidité.

Dans la même série, "*ce qu'un producteur devrait éviter en studio*" : demander une nouvelle prise à un musicien sans en donner la raison. Il y a trente ans, je m'étais retrouvé tétanisé à jouer de la contrebasse face à un artiste qui me disait dans le talkback : "*On la refait*", sans que je comprenne ce qu'il fallait que je change. Chaque passe était pire que la précédente, mes doigts se crispaient (c'est le même accord que la basse électrique, mais pas le même ambitus). Peu après, à Abbey Road, avec une grosse section de cuivres, la première interprétation était parfaite, je me demandais ce qu'on allait faire pendant le reste de la séance quand le groupe, trio trip-hop habitué à consacrer des heures à un sample, demanda de recommencer, sans explication. Il n'y avait pas de touche undo sur les magnétos, on écrasait ce qu'on venait de faire, surtout quand la rythmique était déjà fixée. A chaque nouveau passage, les instrumentistes perdaient du souffle, et à la fin, il fallut payer quinze minutes de dépassement. Encore une chose : pour un disque en concert, ne pas prévenir qu'on enregistre si c'est un seul soir (tout le monde jouera trop raide et appliqué), ou alors capter plusieurs sets.

Livre de chevet : Marine Beccarelli, "Micros De Nuit, Histoire De La Radio Nocturne En France, 1945-2012" (PUR, 25 €, merci Christine Rousseau). Avec toute ma gratitude pour Mme Ming (Couleur 3), Theo Hakola et Thierry Planelle (Radio Cité Future), Luca Minchillo (Nova), Géraldine et Gérard Beullac (La Voix du Lézard), Serge Le Vaillant et la météo marine d'Inter.

La nuit est là
Qui me regarde avec des yeux
Dessinés par Bertone
Fantomatiques par dizaines
Les petits plaisirs donnent
Les plus grandes joies

"La Nuit Est Là", paroles Pascal Mounet. ❑

Photo Bruno Berbessou

La revue des Vieux de 27 à 87 ans

Schnock

n°42

« Je vous renverrai mon slip par la poste ! »

PATRICK DEWAERE

Brigitte Fontaine est-elle toujours folle ? * Éloge des « Passantes » de Brassens
Muscler son fessier avec Véronique de Gym-Tonic * Tonton et les architectes
Hubert-Félix Thiéfaine * *Kamikaze* * Pub et BD

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

ÉCOUTEZ L'ENCEINTE KLIPSCHORN AK6 75TH ANNIVERSARY

Venez découvrir l'enceinte Klipsch Klipschorn AK6 75th anniversary, en exclusivité française dans votre magasin Son-Vidéo.com de Paris Est.

Créée en 1946, la légendaire Klipschorn AK6 fait figure de référence hi-fi. Son grave de 38 cm, son médium et son tweeter exceptionnels font d'elle un mythe. Produite à la main en édition limitée à 75 exemplaires pour l'anniversaire de la marque, elle bénéficie d'une finition inédite : teck, grilles lambswool avec diamant de 2 mm... Mieux : elle s'accompagne de nombreux cadeaux, à l'image des écouteurs Klipsch T5 II. Cette enceinte intemporelle Klipschorn AK6 vous attend dans votre magasin Son-Vidéo.com de Paris Est.

Modèle présenté :

KLIPSCHORN AK6 75TH ANNIVERSARY
30 000 € LA PAIRE

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H-13H ET 14H-18H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.